

LE
BACHELIER
DE
SALAMANQUE.



Le Curé au sujet de la Pelerine qu'il croit être sa femme ; raconte ses malheurs à Don Cherubin.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

Par Monsieur LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION.

CINQUIEME PARTIE.



A PARIS,

Chez LAURENT PRAULT, Fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Gille-Cœur.

M. DCC. LXVII.

Avec Privilége du Roi.



LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

CINQUIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Licencié Carambola commence à raconter l'hiſtoire de ſon voyage aux Indes Occidentales. Il rencontre un de ſes camarades de Collége ; ce qu'il étoit. Il prend le parti de le ſuivre, & ſe fait Religieux.



Ous ſçavez bien, dit-il, que vous me laiſsâtes à Barcelone Précepteur d'un enfant gâté. Je vous témoignai, s'il vous en ſouvient, que j'étois fort ſatisfait de mon poſte, que

j'y avois tous les agrémens qu'un Pédagogue puisse trouver dans une maison, & que selon toutes les apparences, je l'occuperois long-tems. Cependant, je fus obligé de le quitter. On me remercia; que dis-je? on me congédia, même assez malhonnêtement. Voici pourquoi: un jour que j'étois très-mécontent de mon petit Gentilhomme, à qui je ne pouvois faire entrer dans la tête un principe de la langue latine, il m'arriva d'oublier qu'il m'avoit été défendu de le châtier, de peur de le chagriner, & de le rendre malade: je lui tirai les oreilles, un peu rudement à la vérité. Il poussa des cris comme si je l'eusse écorché tout vif. Sa mere qui les entendit, accourut, & trouvant son fils tout en pleurs, me traita de brutal. Le pere, qui n'étoit pas maître chez lui, voulut parler en ma faveur; mais on le fit taire comme un petit garçon, & l'on me mit à la porte sans autre forme de procès.

Quelques jours après avoir été

chaſſé de la ſorte, comme je me promenois tout ſeul ſur le port en rêvant à la mauvaiſe ſituation de mes affaires, je rencontrai deux Peres de Saint Dominique, dont je reconnus un pour avoir fait mes études avec lui à l'Univerſité d'Alcala. Il me remit auſſi dans le moment. Nous nous abordâmes l'un & l'autre, & nous étant cordialement embraſſés, nous commençâmes à nous entretenir des petits tours que nous avions fait enſemble au College à nos Profeſſeurs. Après cela, il m'apprit qu'il venoit de Solſone avec ſon compagnon, s'embarquer à Barcelone ſur un vaiſſeau qui devoit le lendemain prendre la route de Cadix, où ils étoient attendus tous deux dans leur Couvent, l'un pour y profeſſer la Philoſophie, & l'autre la Théologie. J'envie votre bonheur, mes Peres, leur dis-je en ſoupirant; & je me repens bien de n'avoir pas embraſſé votre état, plutôt que de m'être fait Galérien, car c'eſt ainſi

que j'appelle un pauvre diable de Précepteur.

Mon camarade d'école se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes. Je ne sçavois pas, me dit-il, que la condition d'un Précepteur fût une galere. Je vous l'apprends donc, lui répondis-je, & vous pouvez vous en fier à moi. J'avoue qu'il n'y a point de regle sans exception, & qu'il y a des maisons où l'esclavage des Pédagogues est doux, ou du moins supportable. Chez une prude & vieille Dévote, par exemple, un Précepteur hypocrite n'est pas malheureux. Il posséde la confiance de la Patrone qui ne voit que par ses yeux, & qui pour prix des complaisances intéressées qu'il a pour elle, fait quelquefois une généreuse mention de lui dans un testament. Mais de pareilles places sont bien rares, & pour moi jusqu'ici je n'en ai trouvé que de misérables.

Je suis fâché, reprit le même Moine, que vous ne soyez pas content de votre

votre ſort. Je ſouhaiterois que vous le fuſſiez autant que je le ſuis du mien. Si tout le monde ſçavoit juſqu'à quel point nous ſommes heureux, nous autres Jacobins, nos cloîtres ne pourroient contenir tous les hommes qui s'empreſſeroient à les venir habiter. Ah, Pere, m'écriai-je ! vous augmentez par ce diſcours le regret que j'ai de n'avoir pas pris l'habit fortuné de ſaint Dominique. Si vous parlez ſérieuſement, me dit-il, je vous le ferai endoſſer quand il vous plaira. Il en eſt tems encore. Profitez de l'occaſion. Venez avec nous à Cadix. Je vous préſenterai au Révérend Pere Iſidore, Prieur de notre maiſon, & je ſuis aſſuré qu'il vous recevra volontiers parmi nous, lorſqu'il apprendra que vous avez fait du bruit dans les écoles d'Alcala, où j'ai été témoin de vos brillantes études. Je me ſouviens encore qu'on vous appelloit par excellence, *Aquila Theologiæ*.

Oui, Seigneur Licencié, continua-t-il, le Pere Iſidore vous regar-

dera comme une excellente acquisition pour notre Ordre, & me ſçaura bon gré de la lui avoir procurée. Déterminez-vous, voyez ce que vous voulez faire. Je vous prendrois au mot, lui répondis-je, & partirois avec vous pour Cadix, ſi j'étois aſſez bien en eſpeces pour faire les frais du voyage & de ma réception; mais je vous avouerai franchement que je n'ai pour tout bien qu'un doublon, encore en dois-je les trois-quarts à l'auberge où je mange depuis que je ſuis hors de condition.

Vous n'avez pas beſoin d'argent avec nous, dit alors l'autre Moine; nous ſommes en état de vous défrayer ſur la route. Et quant à votre réception, comptez qu'elle ſe fera gratuitement en faveur de votre mérite. Hé bien, y a-t-il encore quelque difficulté à lever? Non, lui repartis-je, il n'y en a plus. En vérité, mes Peres, vous m'inſpirez de la vocation. Je ſuis prêt à vous ſuivre.

Mes Confreres futurs me paru-

rent charmés de me voir diſpoſé à les accompagner. Sans adieu, Frere, me dit mon camarade de claſſe, nous aurons tout le tems de nous entretenir. Nous vous quittons, ajouta-t-il, en me montrant du doigt un bâtiment qui étoit dans le Port, pour aller faire porter à bord de ce vaiſſeau toutes les proviſions néceſſaires pour notre voyage: car nous ne ſommes pas gens à nous embarquer ſans biſcuit. Venez nous joindre là ce ſoir: nous partirons demain avant le jour.



CHAPITRE II.

Le Licencié Carambola s'embarque avec les bons Peres de ſaint Dominique : ſa réception au Noviciat ; il reçoit les Ordres ſacrés ; de quelle maniere il prêchât la premiere fois. Il remonte une ſeconde fois en chaire ; ſon ſuccès : il part pour les Indes : ſon admiration en y arrivant.

NE voulant point ſortir de Barcelone comme un fripon, je retournai à l'auberge, où je payai mon hôte ; enſuite reprenant le chemin du Port pour me trouver au rendez-vous, j'y arrivai avec une petite valiſe que je portois ſous le bras, & dans laquelle étoient mes hardes. Les Religieux s'étoient déja embarqués, & m'attendoient avec impatience. Ces bons Peres par précaution s'étoient pourvûs d'une grande abondance de vivres & d'une copieuſe quantité de bouteilles des meilleurs vins de la Manche, comme s'ils euſſent dû al-

ler au bout du monde. Enfin, on leva l'ancre le lendemain avant l'aurore, & notre vaiſſeau s'éloigna du port de Barcelone. Pendant le cours de la navigation, qui, graces au Ciel, fut très-heureuſe, nos Religieux ſe montrerent de ſi belle humeur, que loin de me repentir de m'être enrollé dans leur compagnie, je ne ceſſai de m'en applaudir, me perſuadant qu'il n'y avoit point de mortels plus heureux. Je vous dirai qu'aujourd'hui je ſuis encore dans cette opinion.

Etant arrivés à Cadix, nous nous rendîmes au Monaſtere des Peres de ſaint Dominique. Le Prieur Iſidore reçut mes deux compagnons avec diſtinction, & comme des ſujets dont ſa maiſon avoit beſoin. Il me fit auſſi un accueil favorable, lorſqu'ils lui eurent dit que j'étois un ſçavant Licencié qui demandoit l'habit de Novice. Il me l'accorda ſans peine, ſur l'aſſurance qu'ils lui donnerent que j'étois né pour vivre avec eux, comme en effet je leur avois aſſez fait voir ſur le vaiſſeau que je m'accom-

modois à merveille de leur façon de vivre.

J'entrai donc au Noviciat, &, graces à Dieu, je ne me dégoûtai point de la vie monacale. Après avoir fait profeſſion, l'on me donna le nom de Pere Cyrille. Je m'attachai à l'étude de la Théologie. Je pris enſuite les Ordres ſacrés; & me ſentant, à ce qu'il me ſembloit, du talent pour la chaire, je compoſai un Sermon, que j'eus la hardieſſe de vouloir débiter dans la Cathédrale de Cadix, devant l'Evêque & le Gouverneur. Mais, ſçavez-vous de quelle maniere je m'en acquittai? Vous allez l'apprendre; car ma ſincérité doit répondre à la vôtre, & nous devons mutuellement nous raconter nos aventures déſagréables avec la même franchiſe que les autres. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & remplie de Moines de toutes ſortes d'Ordres. Un auditoire ſi éclairé, mais en même-tems ſi critique & ſi jaloux, me troubla de façon, que je demeurai court au milieu de mon

exorde. Je fatiguai vainement ma mémoire pour pouvoir continuer, la rébelle me refusa constamment son secours, & je fus obligé de m'éclipser; mais avant que je disparusse, je dis à mes auditeurs : Messieurs, je vous plains, vous perdez un beau Sermon.

Vous jugez bien que ces paroles prononcées par un Biscayen, continua le Pere Cyrille, ne manquerent pas d'exciter des ris. L'Evêque & le Gouverneur en perdirent leur gravité. Tous les Moines, si vous en exceptez ceux de notre Ordre, sortirent de l'Eglise, en étouffant d'envie de rire, & plus satisfaits que si j'eusse parfaitement bien prêché.

Un coup d'essai si malheureux ne me découragea point. Au contraire, pour réparer mon honneur, je m'armai d'audace, & trois mois après je remontai dans la même chaire d'où j'étois si désagréablement descendu. Ceux de mes auditeurs qui avoient été témoins du tour que ma mémoire m'avoit joué la premiere

fois, s'attendoient peut-être encore à me voir demeurer court, & à rire ſur nouveaux frais à mes dépens ; mais ils furent trompés dans leur attente. Ma mémoire me fut fidéle, & je fus généralement applaudi. Que dis-je ? on me trouva toutes les parties de l'Orateur ; & dès ce jour-là, je fus mis en parallele avec les plus fameux Prédicateurs Eſpagnols. Ce qui prouve bien qu'on peut ſe mettre en réputation à peu de frais. Cela me fit redoubler mes efforts pour mériter les louanges qu'on me donnoit, & que malgré mon amour-propre je ſentois bien que je ne méritois pas. Je compoſai d'autres Sermons dont mes auditeurs furent ſi contens, que mon nom devint plus célébre de jour en jour.

Je jouiſſois à Cadix de l'eſtime générale de ſes habitans, lorſque le Pere Iſidore reçut une lettre de l'Amérique. Le Prieur de Saint Jacques de Guatimala le prioit de lui envoyer deux habiles Prédicateurs pour ſoutenir la réputation de notre Ordre

en ce pays-là. Je ſouhaitai d'être un des ſaints ouvriers qu'on y demandoit ; ce fut moins à la vérité par un zele apoſtolique , que par l'envie qu'il me prit de voir ces belles régions conquiſes par les armes eſpagnoles. Je puis dire que ce ne fut pas ſans répugnance que le Pere Iſidore me permit d'aller aux Indes , n'ayant pas alors dans ſa Communauté de ſujet qui me valût. Cependant il eut la bonté de ſe rendre à ma priere , à condition que je reviendrois en Eſpagne après quelques années.

Je ſortis donc du port de Cadix avec le Pere Boniface de Tabara, qui me fut donné pour compagnon. Le vent nous fut toujours favorable juſqu'à la Havane, d'où nous prîmes la route de Carthagene ; de-là nous nous rendîmes à Porto-Bello dans le tems de la foire, qui, ſans contredit, doit paſſer pour la plus belle qu'il y ait au monde. Le concours prodigieux de Marchands d'Eſpagne & du Pérou , dont les uns viennent pour

acheter, & les autres pour vendre des marchandiſes, offre aux yeux un ſpectacle très-amuſant. Pour moi, ce que je trouvai plus digne d'être regardé, fut le nombre des mulets, que je vis arriver de Panama, chargés de barres & de lingots d'argent. Dans un ſeul jour j'en comptai juſqu'à deux cents qui furent déchargés dans la place publique; ce qui compoſoit des monceaux de lingots qui réjouiſſoient la vûe de Meſſieurs les Intéreſſés.

Nous ne nous arrêtâmes pas longtems à Porto-Bello. Nous remîmes à la voile pour Venta de Cruzez, puis pour Panama, d'où nous gagnâmes le port des Salines, & enſuite Cartago. De-là, nous allâmes à la ville de Grenade, autrement appellée le Jardin de Mahomet, d'où nous ne tardâmes guère à nous rendre au port de Realejo ſur la mer du Sud, & peu de jours après nous arrivâmes au port de la Trinité.

J'interrompis aſſez bruſquement Carambola dans cet endroit: Ho, que

diable, lui dis-je, Monſieur le Licencié, vous me faites une relation de voyageur. Ne me nommez pas, je vous prie, tous les lieux par où vous avez paſſé. Je vous en quitte. Je ne ſuis curieux que d'entendre vos aventures. Ainſi, ne faites, s'il vous plaît, qu'un ſaut du port de la Trinité à Saint Jacques de Guatimala; car, ſelon toutes les apparences, cette derniere ville eſt le théâtre des principaux exploits que vous avez à me raconter. Monſieur le Bachelier, me répondit-il en ſouriant, vous avez tort de vous plaindre. Pour éviter la prolixité, & pour ſerrer ma narration, j'ai ſupprimé les tempêtes & les autres périls que j'ai eſſuyés. Je vous ai même fait grace des deſcriptions que j'aurois pû faire des lieux dont je ne vous ai dit ſimplement que les noms, & qui ſeroient peut-être plus intéreſſantes que mes propres aventures. Allez, vous m'avez interrompu mal-à-propos.

Mais enfin, pourſuivit-il, puiſque vous le voulez abſolument, je

vais vous faire faire un saut de vingt-cinq lieues, en vous transportant tout-à-coup à Guatimala. Permettez-moi seulement auparavant de vous dire une particularité des plus singulieres : la voici. Auprès de la ville de la Trinité, on voit dans un endroit fort bas sortir de la terre sans discontinuation une épaisse & noire fumée, mêlée quelquefois de soufre & de tourbillons de feu. On dit que quelques voyageurs curieux d'en découvrir la cause, ayant eu l'imprudence de s'en approcher de trop près, avoient été renversés par terre à demi-morts. Les gens du pays assurent qu'à certaine distance on entend des cris comme de personnes tourmentées, & que ces cris sont accompagnés d'un bruit de chaînes de fer; ce qui fait donner le nom de bouche d'enfer à cet horrible gouffre.

Venons présentement à Guatimala, continua le Pere Cyrille, je ne veux pas vous faire languir plus long-tems. Nous y arrivâmes donc le Pere Boniface & moi. Ce qu'il y a de plai-

ſant, c'eſt que nous cherchâmes d'abord la ville dans la ville même. Aucunes murailles, aucunes portes ne s'offrirent à ſon entrée. Quelques maiſons couvertes de chaume ou de tuiles ſe préſenterent ſeulement à nos yeux. Surpris de voir une ville qui répondoit ſi mal à l'idée que je m'en étois formée, je dis à mon camarade : Pere, à votre avis, n'avons-nous pas fait une belle équipée d'avoir quitté la ville de Cadix, où nous étions ſi bien, pour venir prêcher ici ? A juger des citoyens par leurs habitations, nous n'allons avoir pour auditeurs que de la canaille. Eſt-ce là cette célébre ville de Guatimala ? cette capitale d'un pays de trois cents lieues d'étendue, & où il y a, nous a-t-on dit, une Audience Royale indépendante de celle de Mexique, avec un premier Préſident, qui, ſans avoir le titre de Viceroi, en a toute l'autorité : c'eſt ce que je ne puis concevoir. Ni moi non plus, diſoit le Pere Boniface ; peu s'en faut

que je ne croye qu'on s'eſt mocqué de nous.

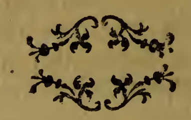
Notre étonnement toutefois ne fut pas de longue durée. Lorſque nous fûmes au-delà des maiſons convertes de chaume, nous en apperçûmes de plus belles, & entr'autres deux ſuperbes édifices, qui ſont dans le fauxbourg ſaint Dominique, c'eſt-à-dire, le Couvent des Jacobins, & le Monaſtere des Filles de la Conception. Ce dernier, ſur-tout, entouré de hautes murailles qui forment une enceinte d'une immenſe étendue, arrêta long-tems nos regards. Il nous ſembloit voir une ville particuliere renfermée dans celle de Guatimala. Auſſi compte-t-on dans cette Maiſon juſqu'à mille filles, tant Religieuſes & Penſionnaires, que Négreſſes qui ſont à leur ſervice.

A meſure que nous avancions dans cette capitale, nous decouvrions des maiſons qui lui faiſoient plus d'honneur que les premieres.

Enfin, nous nous présentâmes à la porte du Couvent de nos Peres, qui nous reçurent comme deux personnages dont l'arrivée leur étoit très-agréable. Le Pere Valentin Tiraquello, qui en étoit alors Prieur, n'eût pas sitôt lû la lettre que je lui remis de la part du Pere Isidore, qu'il nous fit mille amitiés, & principalement à moi, parce que la dépêche contenoit un magnifique éloge du Pere Cyrille. On nous régala parfaitement bien, & l'on nous laissa reposer quelques jours.

Pendant ce tems-là, le bruit courut dans la ville qu'il venoit d'arriver d'Espagne deux grands Prédicateurs. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en mouvement toutes les familles Espagnoles, & surtout les femmes. Quand les verrons-nous, s'écrioit l'une? Que j'ai d'impatience, disoit l'autre, d'entendre ces nouveaux Apôtres! Pere Cyrille, me dit un jour notre Prieur, je ne puis résister plus long-tems à la curiosité du public. Les Gentils-

hommes, les Officiers de l'Audience, les Bourgeois, toute la ville ſouhaite avec ardeur de vous voir en chaire, pour juger ſi vos talens répondent à votre renommée. Ils me preſſent de leur accorder cette ſatisfaction, & je n'ai pû me défendre de leur promettre qu'ils l'auront inceſſamment. Je tiendrai votre promeſſe, lui dis-je, mon Révérend Pere : je prêcherai, ſi vous voulez, dès demain dans notre Egliſe pour les contenter.



CHAPITRE III.

Le Pere Cyrille prêche au contentement d'un nombreux Auditoire; le lendemain il va dîner chez l'Evêque de Guatimala. Il reçoit des honneurs. Sa visite chez plusieurs Religieuses; collations & concert qu'elles lui donnent. Entretien particulier de l'Evêque avec lui; sujet de cet Entretien.

LE Prieur me voyant dans cette disposition, envoya sur le champ dans les principales maisons, avertir que le Révérend Pere Cyrille débuteroit le lendemain aux Jacobins. Cette nouvelle se répandit aussi-tôt dans Guatimala; si bien que notre Eglise se trouva le lendemain remplie de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville. D'un côté l'Auditoire étoit honoré de la vénérable présence de Don François de Castro, Evêque de Guatimala; & de l'autre, de tous les Officiers de

la Chancellerie, depuis le premier Préſident juſqu'au Greffier, ſans parler des principales Dames de la ville qui s'étoient parées magnifiquement. Dès qu'on me vit en chaire, il s'éleva dans l'aſſemblée un petit murmure qui me parut un effet de ma figure de pigmée, car on prend garde à tout; mais je n'eus pas achevé mon exorde, que ce bruit déſagréable fut ſuivi d'un plus flatteur; & chacun oubliant, pour ainſi dire, qu'il me voyoit, me prêta ſon attention.

Si j'avois eu le bonheur de plaire à Cadix, je plûs encore davantage à Guatimala. Pour tout dire, en un mot, j'emportai le ſuffrage de mes Auditeurs, & gagnai l'eſtime de l'Evêque, qui m'envoya le lendemain matin inviter à dîner avec le Prieur au Palais Epiſcopal.

Ce bon Prélat, qui, tout ſeptuagénaire qu'il étoit, n'avoit pas encore un air d'antiquité, m'accabla de complimens. Il félicita le Pere Valentin, d'avoir un ſujet auſſi capable que je l'étois de faire honneur à

l'Ordre de ſaint Dominique. Jugez ſi les louanges de Monſeigneur chatouilloient un cœur Biſcayen. Je les ſavouroient intérieurement ; mais plus je ſentois ma vanité flattée, plus j'affectois de paroître modeſte, ainſi que font tous les Auteurs à qui l'on donne des louanges en face.

Outre l'eſtime de ce Prélat, je m'attirai celle des grands Officiers de l'Audience, qui me louerent tous unanimement, de maniere qu'il fut décidé que le petit Pere Cyrille étoit le Coriphée des Freres Prêcheurs dans les Indes. Je ne plûs pas ſeulement aux perſonnes du monde, ma réputation perça les murs du Monaſtere de la Conception. Les Religieuſes voulurent m'entendre, & je les charmai. Quelques-unes d'entr'elles m'écrivirent pour me témoigner juſqu'à quel point elles étoient contentes de mon Sermon, & pour m'inviter à les aller voir à la grille ; ce que je ne manquai pas de faire, lorſqu'on m'eût dit qu'à Guatimala, de même qu'à Mexique, les Moines fréquentoient

librement les Religieuses : qu'elles s'entretenoient avec eux aux parloirs, & leur donnoient quelquefois des collations entremêlées de musique. Ce qui m'arriva dès la premiere visite que je fis à celles de ces Dames qui m'avoient écrit des lettres obligeantes. Elles me régalerent de confitures, & me firent entendre de très-belles voix, entr'autres celle de la jeune Mere Dona Angela de Montalvan, fille d'un Officier de l'Audience, & la personne du monde peut-être du plus rare mérite.

On voit peu de femmes qui n'ayent avec une grande beauté une taille défectueuse, ou bien un esprit borné ; mais on peut dire que la nature en formant Dona Angela, en avoit voulu faire un ouvrage parfait. Il est constant que cette Religieuse, qui commençoit à peine son cinquieme lustre, étoit une fille incomparable. Elle sçavoit la musique à fond, & joignoit à une voix ravissante un génie supérieur. Elle m'adressa deux ou trois fois la parole si spirituellement

& d'un air si gracieux, que je crus entendre & voir un Ange. Elle m'enchanta les yeux & les oreilles.

Je sortis du Couvent de la Conception, & m'en retournai au nôtre, fort occupé de la politesse des Religieuses, & peut-être un peu trop du mérite de la jeune Religieuse dont je viens de parler. Hé bien, Pere Cyrille, me dit notre Prieur, êtes-vous content de nos voisines? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Ces Dames m'ont régalé de confitures & d'un concert qui a été merveilleusement bien exécuté. Je n'en doute pas, reprit le Pere Valentin; surtout si la Mere de Montalvan s'en est mêlée. Oui vraiment, lui dis-je, elle y a chanté, & j'ai trouvé sa voix admirable. Vous devez, répliqua-t-il, avoir remarqué aussi que cette fille est pourvûe d'une beauté peu commune. C'est à quoi je n'ai pas pris garde, lui répartis-je d'un air hypocrite. Je ne me suis attaché qu'à l'écouter; ce qui n'étoit pas exactement vrai: car sitôt que mes oreilles avoient

été frappées des ſons touchans de la voix d'Angela, je n'avois plus regardé que cette Religieuſe; mais je n'oſai lui avouer que j'avois fait cette obſervation, de peur que je ne lui paruſſe avoir pris trop de plaiſir à la faire.

Je ſuis fâché, reprit le Prieur, qui étoit un homme ſimple & naturel, que vous n'ayez pas conſidéré avec attention la Mere de Montalvan, vous auriez vû un viſage céleſte. Le Seigneur Don François de Caſtro notre Evêque a pour elle une conſidération toute particuliere. Il va ſouvent la voir, & il lui envoye tous les jours des préſens. On le ſoupçonneroit d'en être amoureux, ſi ſa vertu conſommée & ſon âge avancé, ne mettoient pas Sa Grandeur à couvert de ce ſoupçon : mais on rend juſtice à ce vénérable Prélat, & toute la ville eſt perſuadée comme moi, qu'il n'a pour cette Dame qu'une amitié pure & délicate. Si je n'euſſe pas connu le Pere Valentin pour un homme incapable de médire de ſon prochain, & ſur-

tout de ſon Evêque, j'aurois cru qu'il ne parloit pas ſérieuſement; néanmoins il penſoit ce qu'il diſoit, tant il avoit bonne opinion de la vertu de Monſeigneur.

Deux jours après avoir été chez les Religieuſes de la Conception, je vis entrer dans ma chambre un Gentilhomme envoyé par le Prélat pour me dire que Sa Grandeur ſouhaitoit de me parler. Je me rendis d'abord à l'Evêché, où le Seigneur Don François m'ayant fait entrer dans ſon cabinet, me tint des diſcours obligeans & flatteurs; puis tout-à-coup changeant de matiere: Pere Cyrille, j'ai beſoin de vous, me dit-il, pour réuſſir dans un deſſein que je médite. Je me flatte que vous ne me refuſerez pas votre ſecours. Je vais vous dire de quoi il s'agit. Les Filles de la Conception, qui depuis quinze jours ont perdu leur Supérieure, en vont élire une autre. Je voudrois bien que leur choix tombât ſur la Mere de Montalvan. Il faut former en ſa faveur une faction vigoureuſe. J'ai déja ſçû

gagner quelques-unes de ces Dames : elles m'ont promis leurs ſuffrages, & je ſuis aſſuré de la pluralité des voix ſi vous me ſecondez.

Monſeigneur, lui dis-je, vous pouvez diſpoſer de votre ſerviteur. Commandez ; que faut-il que je faſſe ? Je ſçais, reprit-il, que vous avez fait connoiſſance avec pluſieurs Religieuſes de ce Monaſtere, & qu'elles ont conçû pour vous la plus haute eſtime. Vous me ferez plaiſir de leur parler ſucceſſivement en particulier de la prochaine élection, & d'employer votre éloquence à les mettre dans la diſpoſition où je les voudrois.

Je ne crois pas, lui dis-je, Monſeigneur, que j'aye beaucoup de peine à réuſſir dans cette négociation. Je ſuis perſuadé que toutes les Religieuſes ſe conformeront volontiers aux ſentimens de Votre Grandeur. J'en doute, s'écria-t-il ; ne nous flattons point. La grande jeuneſſe d'Angela eſt un terrible obſtacle à ſurmonter. Il y a dans ce Couvent vingt filles de qualité

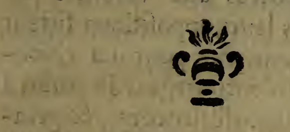
qualité qui ont plus de trente ans de religion, & dont la conduite a toujours été irréprochable. De quel œil celles-là verroient-elles l'autorité entre les mains d'une jeune Religieuse? Cependant, ajouta-t-il, en poussant un soupir qui me fit voir tout l'intérêt qu'il prenoit à cette affaire, cette Religieuse, toute jeune qu'elle est, mérite d'avoir la préférence sur toutes ses compagnes.

Vous l'avez vûe, continua-t-il, vous l'avez vûe au parloir; mais elle n'a fait seulement que paroître devant vous un instant. Vous ne sçavez pas tout ce qu'elle vaut; il faut l'avoir entretenue plus d'une fois; il faut la connoître enfin, pour la bien apprécier, pour appercevoir son mérite dans toute son étendue. Qu'elle a d'esprit! Ouvre-t-elle la bouche pour parler? c'est un bon mot qui lui échappe: est-il question de raisonner? ses raisonnemens sont justes & solides. Une fille de vingt-deux ans! que cela est aimable! Mais ce qu'on ne peut assez louer, & ce qui seul la rend

digne d'être Supérieure, c'eſt ſon extrême douceur. Heureux effet de ſon tempérament & de ſa vertu ! Exempte de ces ſaillies d'humeur que les perſonnes les plus raiſonnables ne peuvent quelquefois retenir, elle conſerve une tranquillité d'ame que rien ne peut troubler. En un mot, elle réunit en ſa perſonne toutes les qualités aimables & eſtimables. C'eſt ce mérite rare qui m'intéreſſe pour elle ; & entre nous, je ne penſe pas que ſa jeuneſſe doive l'exclure d'un rang pour lequel je la trouve née.

Je vis bien par ce diſcours que Monſeigneur ſe laiſſoit un peu trop dominer par ſon amitié pure & délicate pour Angela, & ſon projet me parut extravagant. Néanmoins, ce que je me reprocherai toute ma vie, au lieu de le combattre & de lui en repréſenter le ridicule, je l'approuvai contre ma conſcience, pour faire ma cour au Prélat, & gagner ſes bonnes graces. C'eſt ainſi que les Grands trouvent preſque tou-

jours dans les perſonnes du commun des Miniſtres tout prêts à ſervir leurs paſſions. J'aſſurai Sa Grandeur que je lui étois entierement dévoué, & que j'allois faire tout mon poſſible pour m'acquitter heureuſement de la commiſſion dont elle m'honoroit. Le vieil Evêque, ravi du zele que je marquois pour ſon ſervice, m'embraſſa d'un air affectueux; & par ſes careſſes qui flattoient ma vanité, il acheva de me faire épouſer ſa folle entrepriſe.



CHAPITRE IV.

Des mouvemens que le Pere Cyrille se donna pour faire réussir la faction de l'Evêque ; quel en fut le succès. Il s'éleve un bruit inattendu à la porte du Couvent : suite de cet événement.

POur montrer plus d'empressement, je ne fis qu'un saut du Palais Episcopal au Monastere de la Conception. J'y vis les Religieuses que je connoissois, & je les entretins l'une après l'autre. Je les trouvai très-opposées aux volontés du Prélat ; mais leurs oppositions furent autant de triomphes pour ma rhétorique. Cela m'encouragea. Je parlai à d'autres Religieuses encore, & principalement à quelques-unes de celles qui croyant avec raison mériter la préférence, regardoient comme un passe-droit intolérable qu'on la voulût donner à un sujet de vingt-deux ans. Vous jugez bien que ces vieilles

Meres ne ſe rendirent pas aiſément. Néanmoins toutes révoltées qu'elles étoient contre ce que je leur propoſois, je vins à bout de le leur faire accepter, comme ſi j'euſſe eu le talent de * Carnéadès pour perſuader. Enfin, je fis ſi bien, qu'en moins de huit jours je m'aſſurai du ſuffrage de la plûpart de ces Dames.

Je portai cette agréable nouvelle à Monſeigneur, qui la reçut avec des tranſports de joie inexprimables, & me fit des remerciemens qui partoient du fond du cœur. Il me fit outre cela préſent d'une montre d'or qu'il m'obligea d'accepter, & que je reçus quoique Dominicain. Après m'avoir donné mille marques d'affection, il me pria d'aller voir la

* Caton le cenſeur fut d'avis qu'on renvoyât le Philoſophe Carnéadès, à cauſe que par ſon éloquence il éblouiſſoit les eſprits, de telle ſorte qu'on ne pouvoit plus diſtinguer le vrai du faux quand il avoit parlé.

jeune Mere de Montalvan, pour l'informer de l'heureux effet de mes ſoins ; ce que je fis volontiers. Je vole au Couvent de la Conception. Je demande la Mere Angela : elle vient au parloir, & nous nous entretenons. Je lui rendis compte de ce que j'avois fait pour elle, & je l'aſſurai que vraiſemblablement elle ne pouvoit manquer d'être Supérieure. Là-deſſus elle me remercia de mes peines, & fit éclater ſa reconnoiſſance dans des termes & d'un air dont je fus enchanté. Que je découvris d'agrémens dans ſa perſonne ! J'admirai les qualités eſtimables, qui faiſoient que Monſeigneur s'intéreſſoit tant pour elle.

Cependant le jour de l'élection approchoit, & nous aurions eu ſans doute la pluralité des voix, ſi toutes les anciennes Meres de la Communauté n'euſſent pas réuni leurs ſuffrages en faveur de la Mere Sainte-Brigide, ſœur d'un vieux Préſident de l'Audience, & ſans contredit le plus digne ſujet qu'il y eut parmi elles. Cette réunion que nous n'a-

vions pas prévûe, & qu'après tout nous n'aurions pû prévenir, fit avorter notre entreprise. La discorde se mit dans le Couvent; & de plus, le bruit s'étant répandu dans la ville qu'on vouloit élire pour Supérieure une Religieuse de vingt-deux ans, plusieurs des principaux habitans prirent feu là-dessus. Ils coururent en foule au Monastere l'épée à la main, & menaçant d'enfoncer les portes pour aller défendre leurs filles contre la faction suscitée par l'Evêque en faveur de la Mere de Montalvan. Il fallut, pour détourner les malheurs que ce tumulte pouvoit causer, que le pere de cette Dame entrât dans le Monastere, & qu'il employât le pouvoir qu'il avoit sur sa fille pour l'engager à se désister de ses prétentions; ce qu'elle fit, je crois, à son grand regret: car la petite personne étoit aussi ambitieuse que belle. Par ce moyen, le désordre cessa, & la paix fut rétablie, tant dans la Ville que dans le Couvent. Ainsi la Mere Angela fut obligée de

rester simple Religieuse, & de se contenter d'être la plus jolie de sa Communauté ; ce que plus d'une de ses compagnes auroit préféré peut-être à l'honneur d'être Supérieure.

CHAPITRE V.

Comment après l'aventure de l'Election, le Pere Cyrille devint Curé de Petapa ; des agrémens qu'il trouva dans sa Cure. Il apprend avec facilité le Proconchis : Nouveau réglement dans son Presbytere : Eloge de son Cuisinier. Singuliere façon des Indiens de célébrer le Patron de leur Eglise.

JE ne sçais qui, de l'Evêque ou de moi, demeura le plus sot après cette aventure, qui fit un éclat terrible dans la ville de Guatimala. Ce Prélat, que je n'ai pas revû depuis ce tems-là, fut si mortifié d'avoir eu le démenti dans une affaire si intéressante pour Sa Grandeur, qu'il prit le parti de se tenir enfermé dans son Palais, pour dérober sa confusion aux regards malins du Public. De mon côté je n'étois guère moins honteux que lui, tout Moine que j'étois. Je

n'ofois me montrer; car comme on me connoiffoit dans la ville pour un homme auquel il n'avoit pas tenu que la Mere de Montalvan n'eût été Supérieure, ma vûe m'auroit peut-être attiré des huées. Pour tout l'or du monde je n'aurois pas voulu prêcher alors à Guatimala, m'imaginant qu'on ne m'y regardoit plus que comme un fecret agent du Seigneur Don François de Caftro. Cette penfée me faifoit tant de peine, que je réfolus d'abandonner le féjour de cette ville, quelqu'agréable qu'il fût.

Je communiquai mon deffein au Pere Prieur, qui jugeant comme moi qu'après ce qui s'étoit paffé, j'avois effectivement raifon d'avoir envie de m'éloigner de Guatimala, me dit: Pere Cyrille, je fuis de votre fentiment. Vous ferez bien de difparoître pour quelque tems. Le Pere Boniface, après vous le meilleur Prédicateur de notre Ordre, prêchera ici pendant votre abfence. J'ai, pourfuivit-il, un établiffement folide à vous propofer. Vous fçavez que nous fommes Col-

lateurs de presque toutes les Cures des environs de Gutimala: je vous offre la plus considérable, qui est celle de Petapa, grosse Bourgade à six lieues d'ici. Le Pere Etienne, un de nos Religieux, qui la possede depuis plus de trente années, a besoin de repos, & demande un successeur. Allez le trouver, & servez-lui de coadjuteur jusqu'à ce qu'il vous abandonne sa place; ce qu'il ne manquera pas de faire aussi-tôt qu'il vous aura enseigné la langue des Indiens. Je vous promets que vous ferez fort bien vos affaires en ce pays-là, qui d'ailleurs est un des plus délicieux de l'Amérique.

Je partis donc de Guatimala chargé d'une lettre du Pere Valentin pour le vieux Curé de Petapa. J'étois monté sur un mulet des écuries de notre Couvent, & un Indien à pied m'accompagnoit. Pour suivre exactement les instructions que le Prieur m'avoit données, je m'arrêtai à Mixco, village voisin de Petapa, & j'y demeurai jusqu'au lendemain pour laisser le

tems aux Alcades & aux Regidors, que je fis avertir de mon arrivée, de ſe préparer à me recevoir, comme ils reçoivent ordinairement les Prêtres ou les Religieux qui viennent pour être leurs Paſteurs, je veux dire, avec une pompe qui marque bien le reſpect & la conſidération qu'ils ont pour eux. Ils vinrent donc le jour ſuivant, une lieue au devant de moi avec des chanteurs, des trompettes & des joueurs de haut-bois. Outre cela, je trouvai en entrant dans la Bourgade des arcs de triomphe dreſſés avec des branches d'arbres, & les rues par où je devois paſſer étoient jonchées de fleurs.

Je fus ainſi conduit en cérémonie juſqu'au Presbytere, où le Pere Etienne, après avoir lû ma lettre de créance, me fit une réception telle que l'auroit pû ſouhaiter un Paſteur plus vain que moi. Ce bon Jacobin, quoique dans un âge avancé, paroiſſoit encore robuſte, & jouiſſoit d'une vieilleſſe exempte d'infirmités. Avec tout le bon ſens qu'il avoit eu dans

ſes beaux jours, il conſervoit une humeur gaie qui le rendoit agréable dans la ſociété. Je vois bien par cette lettre, me dit-il, que le Pere Valentin me donne un ſucceſſeur qui fera bien-tôt oublier ma perte aux habitans de Petapa.

J'en ai bien de la joie, continua-t-il, & je partirois d'ici dès demain pour aller achever ma cariere dans la ſainte oiſiveté de quelqu'un de nos cloîtres, ſi vous n'aviez pas beſoin de moi; mais je vous ſuis néceſſaire pour vous enſeigner le *Proconchi*, qui eſt le langage des Indiens, & qu'il faut abſolument qu'un Curé ſçache dans cette Bourgade, où l'on ne parle guère Eſpagnol; les Officiers & la Nobleſſe étant preſque tous de race Indienne. Le talent que vous avez pour prêcher vous ſera inutile ici, à moins que vous n'appreniez le Proconchi. Eſt-ce que le Pere Valentin ne vous l'a pas dit? Pardonnez-moi vraiment, lui répondis-je, il m'en a repréſenté la néceſſité: mais il m'a dit en même-tems que vous

me l'enſeigneriez en moins de trois mois. Il vous a dit vrai, reprit le Pere Etienne. Je poſſéde cet idiome à fond. J'ai même compoſé une Grammaire, & un Dictionnaire en langue Indienne, & ces deux ouvrages ont l'honneur d'avoir l'approbation de l'Académie de Petapa.

A ce mot d'Académie, je fis un éclat de rire : Comment donc m'écriai-je, il y a dans cette Bourgade une Académie ? Il n'eſt donc pas à préſent de petite ville qui n'en ait ? Celle-ci eſt très-célébre, me répartit le Pere Etienne d'un air très-ſérieux ; à telles enſeignes que je ſuis un vieux membre de ce reſpectable Corps, dans lequel vous entrerez auſſi bientôt ; car je prétends vous mettre inceſſamment en état de prêcher aux Indiens en Proconchi ; & quand vous ſçaurez bien cette langue, les Académiciens de Petapa vous enverront deux députés de leur Compagnie pour vous offrir une place parmi eux : c'eſt de quoi je puis vous aſſurer.

Sur une ſi flatteuſe aſſurance, je

témoignai au Pere Etienne tant d'impatience d'apprendre le Proconchi, que, ſans perdre de tems, il m'enſeigna les premiers principes. Je profitai ſi bien de ſes leçons, & m'attachai de maniere à l'étude, qu'en trois mois je devins capable de compoſer en cette langue une exhortation que j'appris par cœur, & que j'oſai débiter en public : ce que je fis avec tant de ſuccès, que les Indiens connoiſſeurs me regarderent dès ce moment comme un homme qui frappoit à la porte de l'Académie.

Si vous me demandez ce que c'eſt que l'idiome Proconchi, je vous répondrai que c'eſt une langue qui a ſes déclinaiſons & ſes conjugaiſons, & qu'on peut apprendre auſſi facilement que la grecque & la latine : plus facilement même, puiſque c'eſt une langue vivante qu'on peut poſſéder en peu de tems en converſant avec les Indiens puriſtes. Au reſte, elle eſt harmonieuſe, & plus chargée de métaphores & de figures outrées, que la nôtre même. Qu'un Indien, qui ſe

pique de bien parler le Proconchi, vous faſſe un compliment, il n'y employera que des penſées bizarres, ſingulieres, & des expreſſions recherchées. C'eſt un ſtile obſcur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias; mais c'eſt ce qui en fait l'excellence. C'eſt le ton de l'Académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie Biſcayen étant ami de l'obſcurité. Je fis des progrès ſi rapides dans la langue des Indiens, que le vieux Curé me voyant en état de le remplacer dignement, me mit en poſſeſſion de ſa Cure, & partit pour Guatimala, pour y aller paſſer le reſte de ſes jours.

Après ſon départ, je demeurai maître du Presbytere, où je commençai à vivre en gros Bénéficier qui jouiſſoit des fruits de ſon Bénéfice: car juſqu'alors, ſoit dit ſans offenſer perſonne, le Pere Etienne, de peur ſans doute de me détourner de l'étude du Proconchi, avoit pris la peine de toucher lui ſeul les revenus de la Cu-

re, qui ne laiſſoit pas de rapporter par an deux mille bons écus, monnoie d'Eſpage. Ce Moine avec de bonnes qualités en avoit une fort mauvaiſe; il étoit avare. Il me l'avoit bien fait connoître par la frugalité que j'avois vû régner dans nos repas, composés preſque tous de beure, de cacao, & de déteſtables boiſſons. Auſſi, le premier ſoin dont je crus devoir m'embarraſſer, fut d'avoir une meilleure table, & de groſſir mon Domeſtique. Je pris à mon ſervice un Negre, qu'un de nos Alcades me donna pour un habile Cuiſinier, & dont je fus en effet très-content.

Ce Negre, nommé Zamor, avoit été marmiton chez le Premier Préſident de l'Audience de Guatimala, & y avoit appris la cuiſine. Il me ſervoit tous les jours quelque nouveau plat qui rendoit bon témoignage de ſon ſçavoir faire, & piquoit ma ſenſualité. Tantôt il me faiſoit manger des boudins faits avec du mahis & de la chair, ou de volaille, ou de pourceau frais, aſſaiſonnés de chilé

ou de poivre long ; & tantôt il me régaloit d'un hériſſon à l'étuvée, ou bien d'un ragoût d'une ſorte de lézard qu'on appelle *Iguana*, qui a ſur le dos des écailles vertes & noires, & qui reſſemble à un ſcorpion.

Le Pere Carambola dans cet endroit remarquant que je faiſois la grimace, ne pût s'empêcher de rire. Monſieur le Bachelier, me dit-il enſuite, il me ſemble que les mets dont je vous parle ne vous font pas venir l'eau à la bouche. Non, je vous jure, lui répondis-je, ils ſont plus propres à faire crever un honnête homme, qu'à flatter ſon goût; jamais Zamor ne ſera mon Cuiſinier. Cependant, répliqua le Pere Cyrille, je vous aſſure que les ragoûts ne ſont pas ſi mauvais que vous vous l'imaginez; & je ſuis perſuadé que ſi vous en aviez une fois tâté, vous leur rendriez plus de juſtice. Un hériſſon & un iguana bien cuits & bien épicés, ſont d'un goût exquis; on croit manger du lapin. Les Eſpagnols de même que les Indiens, s'en accommodent fort dans le

pays de Guatimala. Les premiers Officiers de la Chancellerie les préférent aux cailles, aux perdrix & aux faiſans. A la bonne heure, lui répartis-je; on a bien raiſon de dire qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Vive Dieu! s'écria le Moine, comme s'il n'eût pas aſſez vanté ſes hériſſons & ſes lézards; je vous avoue que je trouvois ces viandes délicieuſes. Je mangeois auſſi avec plaiſir des tortues, tant d'eau que de terre; & c'étoit un feſtin des Dieux pour moi, lorſqu'avec cette ambroiſie je bûvois du nectar, c'eſt-à-dire, d'une boiſſon appellée par les Indiens le *chicha*, liqueur compoſée d'eau & de jus de cannes de ſucre avec un peu de miel. Néanmoins, quelqu'excellent que ſoit ce breuvage, je m'en dégoûtai, quand j'appris que pour lui donner de la force, on jettoit dans le vaiſſeau où il ſe faiſoit, des feuilles de tabac, quelquefois même un crapaud tout en vie, & que ſouvent il cauſoit la mort aux perſonnes qui en avoient un peu trop bû. Je renonçai donc au chicha, ſitôt que

je ſçus de quelle maniere il ſe faiſoit, & je m'en tins à d'autres boiſſons, qui véritablement ne valoient pas les vins qu'on boit en Eſpagne; mais graces au Ciel on s'accoutume à tout.

Avec mon cuiſinier Zamor, j'avois encore quatre autres domeſtiques; un qui me ſervoit à table, & faiſoit mes commiſſions dans la Bourgade; un autre dont l'occupation étoit d'aller recueillir mes dixmes, qui conſiſtoient en œufs, en volaille, & dans une certaine ſomme d'argent qui m'étoit exactement payée tous les mois par les Régidors; un Jardinier avec un valet d'écurie; car j'avois une mule pour aller prêcher dans un petit village qui étoit de ma Paroiſſe & à trois lieues de Petapa. Ce petit village, appellé Mixco, m'étoit d'un grand revenu. J'y allois ſouvent, & je n'y allois jamais que je n'en rapportaſſe ſix pieces de volaille pour le moins, avec du cacao pour me faire du chocolat, ſans compter l'argent qu'on me donnoit pour ma Meſſe & pour mon Sermon; car bien que j'euſſe affaire à

des Auditeurs peu capables de tirer quelque fruit de mes exhortations, je ne laiſſois pas de monter toujours en chaire, & de prêcher à bon compte : de ſorte que mon Presbytere étoit bien muni de proviſions.

Comme chaque village eſt dédié à quelque Saint, dont les habitans célébrent la fête pendant huit jours, le Patron de Mixco eſt fort honoré durant ſon Octave, & le Curé a tout lieu d'être content des offrandes qu'il reçoit. La Confrairie de S. Hyacinthe fait dans ce tems-là des réjouiſſances qui me paroiſſent mériter que je vous en faſſe ſuccintement le détail. Le premier jour, les Confreres avec les plus jolies filles du village, s'habillent d'étoffes de ſoie ou de toile fine, ſe parent de plumes & de rubans, & forment enſemble des danſes bien concertées qu'ils exécutent à ravir. Mais ce que je n'approuve nullement, & ce qu'on ne peut pardonner qu'à des Indiens qui ſont encore dans l'idolatrie, c'eſt qu'ils commencent la danſe dans l'Egliſe, & vont la con-

tinuer dans le Cimetiere. Après quoi, le reſte de l'Octave, ce ſont des banquets dans leſquels on prodigue le chicha, & d'autres excellens breuvages, dont tous les aſſiſtans boivent juſqu'à crever.

CHAPITRE VI.

Le Pere Cyrille ſe fait aimer & eſtimer des Indiens & des Indiennes : Hiſtoire intéreſſante de deux freres & d'une ſœur : il prêche en Proconchi, & par la beauté de ſes Sermons, il obtient une place à l'Académie de Petapa.

JE faiſois donc bien mes orges, tant à Mixco qu'à Petapa. Quoique je fuſſe obligé de rendre trois cents écus par an à notre Maiſon de Guatimala, il me reſtoit encore aſſez d'argent pour n'avoir pas ſujet d'envier le bonheur des Religieux du Perou qui poſſédent des bénéfices dans les villages des Indiens, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent

amaſſer. Je n'étois ni moins riche ni moins heureux. Outre que j'aurois pû donner à mon Couvent cinq cents écus au lieu de trois cents, je commençai à me mêler ſous main de trafiquer avec des Marchands; ce qui, j'en conviens, étoit un peu contre le vœu de pauvreté; mais que voulez-vous? j'imitois les autres Religieux, qui avoient comme moi de bonnes Cures. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

Les Indiens des environs de Guatimala, ſont des gens doux & débonnaires. Ils ne demandent qu'à vivre en paix. Ils aimeroient juſqu'aux Eſpagnols mêmes, ſi ceux-ci les traitoient avec un peu plus d'humanité. Il faut pourtant en excepter une eſpece de Negres eſclaves qui demeurent dans les fermes d'Indigo. Ces derniers ſont des hommes farouches & redoutables. Quoiqu'ils n'aient point d'autres armes qu'une petite lance; ils ont la hardieſſe d'affronter un Taureau ſauvage en furie, ou de joindre dans les rivieres des Croco-

diles qu'ils ne quittent point qu'ils ne les ayent tués. De pareils esclaves font quelquefois trembler leurs maîtres. Pour les Indiens de Petapa, je vous les donne pour les meilleurs de l'Amérique. Aussi polis, que les autres sont grossiers, ils forment entr'eux une douce société, où regne un esprit de concorde, & une amitié fraternelle; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est leur bonne foi & leur intégrité. Je vais vous en rapporter un trait.

Un noble & riche Indien de Petapa mourut, & laissa une assez grosse succession à deux fils & à une fille qu'il avoit. L'aîné des deux freres se chargea du soin de faire trois lots égaux. Lorsqu'il les eut fait, il dit à son cadet & à sa sœur: Choisissez. Vous êtes notre aîné, lui répondirent-ils; c'est à vous de choisir. Non, répliqua-t-il, puisque j'ai fait les lots, il est juste que vous preniez ceux qu'il vous plaira. Le cadet & la sœur choisirent donc chacun son lot, & le troisieme fut le partage de l'aîné. Il y

avoit dans le lot de celui-ci un coffre épais, au fond duquel on avoit pratiqué une cache, où il se trouva par hazard mille pieces d'or. Le frere aîné en ayant fait la découverte, invita son frere & sa sœur dans un repas, sur la fin duquel il leur fit servir dans un plat toutes les pieces, en leur disant : Voilà ce qui étoit caché sans que je le sçusse dans un coffre de mon lot; il faut que nous le partagions, la justice le veut.

Je vivois dans une union parfaite avec ces Indiens qui m'aimoient, tout Espagnol que j'étois. Je me divertissois avec eux tous les jours. Je m'entretenois librement & jouois aux cartes avec leurs femmes dont ils ne sont point jaloux, & qui, pour la plûpart, sont si spirituelles, que c'est un plaisir de les entendre parler Proconchi. Aussi les Académiciens de Petapa les consultent-ils assez souvent; & quand dans les conférences de ces Messieurs, leurs opinions se trouvent partagées sur un mot, ils disent : Il faut consulter là-

dessus

deſſus les femmes. Ce qui prouve que l'Académie eſt fort galante.

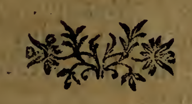
Les Dames Indiennes décident donc, & leurs déciſions ſont reſpectées, même quelquefois au mépris de la Grammaire du Pere Etienne. J'ai connu, entr'autres, une Dame chez qui les beaux eſprits de la Bourgade s'aſſembloient, & qu'on écoutoit comme un oracle. Elle s'exprimoit avec une élégance admirable, & jugeoit ſi ſainement des ouvrages d'eſprit, que les jugemens qu'elle en portoit ne trouvoient point de contradicteurs. Cette Dame étoit veuve d'un noble Indien qui lui avoit laiſſé aſſez de richeſſes pour vivre d'une maniere convenable à ſa qualité. J'allois ſouvent chez elle, & j'y rencontrois preſque toujours des Académiciens, dont je mettois à profit la converſation. Je retenois ce que je leur entendois dire de ſingulier. Je prenois garde à leurs tours, à leurs expreſſions; & je remarquois que ces hommes-là avoient une façon de penſer ſupérieure à celles des per-

ſonnes ordinaires. Enfin, j'achevai d'apprendre en les écoutant toutes les délicateſſes du langage Proconchi.

Lorſque je crus en poſſéder l'eſprit & les rafinemens, je fus aſſez téméraire pour vouloir prêcher devant l'Académie en corps; mais pour être plus sûr de plaire à ces Maîtres de langue Indienne, je m'aviſai d'un expédient qui rendit ma témérité heureuſe : parmi les livres que le Pere Etienne, en partant pour s'en retourner à Guatimala, m'avoit laiſſés pour me perfectionner dans le Proconchi, je trouvai outre ſon dictionnaire & ſa grammaire, un recueil de diſcours nouvellement prononcés à l'Académie de Petapa; je le feuilletai, & pêchant, pour ainſi dire, en eau trouble, j'en tirai les phraſes les plus brillantes, les façons de parler les plus nouvelles, & j'en compoſai un Sermon qui frappa tous les Académiciens. Il y a du beau là-dedans, ſe diſoient-ils les uns aux autres;

ce Jacobin dit de fort bonnes choſes, & a un ſtyle marqué à notre coin.

Que vous dirai-je ? Ces Meſſieurs furent ſi contents de ma diction, ou, ſi vous voulez de la leur, que dans leur premiere aſſemblée ils réſolurent de m'aſſocier à leurs glorieux travaux. Ils m'envoyerent annoncer cet honneur par deux députés. J'eus encore recours à mon recueil pour compoſer un diſcours ; & le jour de ma réception étant venu, je fis mon remerciment à mes nouveaux Confreres, en débitant effrontément à leur barbe leurs propres phraſes.



CHAPITRE VIII.

Des Dames Indiennes de Petapa. Secret merveilleux pour rendre quelqu'un amoureux & dont elles se servent quelquefois. De la grande & sainte entreprise que forma le Pere Cyrille, & quel en fut l'événement.

LE Pere Cyrille alloit continuer son récit, mais je lui fis auparavant une question : Vous venez, lui-dis-je, de me vanter l'esprit des Indiennes de Petapa sans faire aucune mention de leur beauté. Cela ne me prévient pas en faveur de leurs charmes. Elles ne sont pas moins jolies que celles de Mexique, répondit le Moine, ni vêtues moins proprement; mais elles sont habillées d'une maniere différente.

Elles portent au lieu de chemise une espece de surplis qu'elles appellent *Guiapil*, qui leur descend du haut des épaules, jusqu'au dessous de la ceinture avec des manches fort

larges & ſi courtes qu'elles ne leur couvrent que la moitié du bras. Ce Guiapil eſt orné ſur l'eſtomac de quelqu'ouvrage de plumes ou de coton qui ſert plus à parer le ſein qu'à le cacher. Elles ont avec cela des bracelets & des pendans-d'oreilles, point de coëffe ſur la tête ; leurs cheveux ſont retrouſſés ſeulement avec des bandelettes de ſoye. Elles vont les jambes nues, & portent des ſouliers noués avec un large ruban.

Je ne vous parle que des femmes riches ou de qualité ; car les autres marchent pieds nuds, & n'ont qu'une ſimple mante de laine qu'elles lient autour d'elles ; ce qui d'abord n'éblouit pas les yeux. Néanmoins quoique ces dernieres n'ayent pas le coup-d'œil ſéduiſant, elles ne laiſſent pas de faire auſſi des conquêtes. Il y a des nobles Indiens & des Eſpagnols d'un goût capricieux qui les courent, ils les vont voir ſecretement dans leurs cabanes couvertes de chaume, où il n'y a pour tout logement qu'une ſalle baſſe, au milieu de laquelle ces In-

diennes font du feu pour la cuiſſon de leurs viandes ; & comme il n'y a point de tuyau à la couverture de la cabane, la fumée remplit néceſſairement toute la ſalle ; de ſorte qu'on peut dire que ces galans ſe trouvant là comme dans un four étouffent d'amour & de fumée.

Revenons aux femmes des principaux Indiens. Celles-ci habitent des maiſons mieux bâties & bien meublées. Lorſqu'elles vont à l'Egliſe ou en viſite, elles portent un voile de toile de Hollande, d'Eſpagne ou de la Chine, qui leur couvre la tête & deſcend juſqu'à terre ; mais ſont-elles de retour au logis, elles ôtent ſans façon leur guiapil par en-haut, ſi bien qu'elles demeurent la gorge & les épaules nues. Il eſt vrai que par décence ou par grimace, elles remettront promptement le guiapil, ſi quelqu'homme vient leur faire viſite dans ce tems-là. Je dis par grimace, puiſqu'elles ne ſont pas cruelles naturellement ni hypocrites. Bien loin de s'armer contre les jeunes gens qui leur

font la cour, elles leur donnent beau jeu. Elles font galantes, enfin, comme les autres Indiennes, mais en même tems fort fuperftitieufes. Quelque goût qu'elles fe fentent pour un homme qui les cajole, elles ne fe rendront point à fes defirs amoureux qu'elles n'ayent auparavant confulté le vol & le chant des oifeaux, ou bien obfervé la rencontre des bêtes qui traverfent les chemins. Si elles en tirent un augure favorable, le galant peut tout efpérer, au lieu que fi elles n'en conçoivent qu'un malheureux préfage, il n'a qu'à chercher fortune ailleurs.

Quelques-unes de ces Indiennes portent plus loin la fuperftition, & fe mêlent de magie pour réuffir dans leurs entreprifes. Je me fouviens qu'une de celles-ci voulant infpirer de l'amour à un jeune Indien dont elle fçavoit que le cœur étoit engagé ailleurs, fit un filtre amoureux qui rendit l'Indien infidéle.

Que dites-vous, Pere Cyrille, interrompis-je en riant? Vous parlez

en voyageur, vous contez des fables. On ne diſpute point des faits, me dit-il; & ce que je vous raconte en eſt un, dont j'ai moi-même été témoin. Je vous dirai de plus que le filtre étoit composé de poudre de Colybri. Le Colybri, ajouta-t-il, eſt un oiſeau d'un plumage brillant & de la groſſeur à-peu-près d'un étourneau. On le met ſécher au ſoleil, puis on le pulveriſe, & cette poudre funeſte, mêlée dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur, porte le poiſon de l'amour dans le cœur qu'on veut enflammer ſuivant l'intention de la perſonne qui fait le charme. N'ajoutez pas foi, ſi vous voulez, à ce que je vous dis; mais il eſt conſtant que pluſieurs Indiens m'ont aſſuré avoir vû employer ce filtre avec ſuccès. L'Indienne même qui s'en eſt ſervie ſi efficacement me l'a avoué.

Le Moine avoit beau me paroître perſuadé de ce qu'il diſoit, il avoit beau proteſter que rien n'étoit plus véritable, je ne pouvois le croire; cependant on verra dans la ſuite,

par une aventure qui m'arriva, que l'hiſtoire de l'amant Indien détaché de ſa maîtreſſe par un ſortilege, pouvoit fort bien n'être pas un conte.

Pour achever de vous peindre les Indiennes de Petapa, pouſuivit le Religieux, je dois vous dire qu'elles ne profeſſent qu'en apparence la Religion Catholique. Ce qui paſſe leur entendement, ne trouve en elles que de l'incrédulité. Je n'ai fait pour les convertir que des efforts inutiles, quoique pour en venir à bout j'aye épuiſé les expreſſions les plus énergiques du langage Proconchi. Ces eſprits indociles & ſuperſtitieux adorent en ſecret des Idoles de bois ou de pierre. Ils conſervent avec un ſoin religieux dans leurs maiſons un Crapaud, ou quelqu'autre bête ſemblable, à la vie de laquelle ils croyent fermement que la leur eſt attachée.

Quand je dis qu'ils adorent ſecretement leurs Idoles, c'eſt qu'ils n'oſeroient leur rendre un culte public.

Les Eſpagnols les en empêchent, & font un mauvais parti à leurs fauſſes Divinités, lorſqu'elles ont le malheur de tomber entre leurs mains. Mais c'eſt à quoi ces Idolâtres prennent bien garde. Ils cachent ordinairement leurs Idoles dans quelque caverne dont ils bouchent l'entrée, & dans laquelle ils s'aſſemblent la nuit comme dans un Pagode pour les adorer. Si malheureuſement pour eux leur Curé eſt averti de ces aſſemblées nocturnes, c'eſt à lui à y mettre ordre ; ce qu'il peut faire en demandant main-forte aux Alcades & aux Régidors, qui, pour faire les Catholiques zélés, ne manquent pas de lui donner des ſoldats Eſpagnols pour l'eſcorter, & pour aller briſer les Idoles. Mais ces ſortes d'expéditions ne ſont pas ſans péril pour un Curé, qui par-là s'expoſe à gagner une couronne de Martyr, en ſe faiſant mettre en pieces par les Indiens.

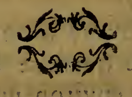
Une fin ſi glorieuſe n'eſt pas du goût de tous les Curés. Le Pere Etienne avoit toujours pris ſoin de l'éviter.

Il s'étoit contenté de prêcher la parole de Dieu à ses Paroissiens, sans aller abattre leurs Idoles; & j'aurois, je crois, fort bien fait de suivre son exemple, au lieu de céder à la tentation qui me prit un jour de mériter une place dans le Martyrologe. Ayant appris qu'au pied d'une montagne, entre Mixco & Petapa, il y avoit un antre qui receloit un Idole, & dans lequel il se tenoit souvent des assemblées furtives; j'en donnai avis aux Alcades, en m'offrant bravement à détruire l'Idole. Ces Officiers louerent mon zele & mon courage, & me fournirent une escorte de vingt Espagnols bien armés, à la tête desquels je marchai fierement vers la caverne au milieu de la nuit.

Nous trouvâmes l'antre éclairé d'une prodigieuse quantité de cierges, & nous vîmes environ une cinquantaine d'Indiennes & d'Indiens dont quelques-uns encensoient l'Idole, tandis que les autres dansoient en chantant ses louanges. Cet Idole n'étoit rien autre chose qu'un gros Dra-

gon de bois peint, & élevé ſur un autel de pierre. Notre arrivée troubla la fête, & la vûe de mes ſoldats qui avoient tous l'épée à la main, épouvanta ſi fort les Idolâtres, que loin de ſe mettre en devoir de défendre leur Divinité, ils ne ſongerent qu'à nous échapper.

J'ordonnai qu'on ne s'opposât point à leur fuite, & qu'on ne leur fit aucun mal. J'abandonnai enſuite le Dragon à mon eſcorte qui le briſa en mille pieces. Après quoi je retournai triomphant à Petapa, regardant ce bel exploit comme un ſervice très-important rendu à l'Egliſe.



CHAPITRE VIII.

Suite de cette glorieuſe expédition. Du danger où ſe trouva le Pere Cyrille, & du ſage parti qu'il prit de s'en tirer. Il ſe retire en ſon Monaſtere : il reçoit un ordre de ſon Provincial d'aller prêcher à Mexique.

UNe ſi vigoureuſe exécution fit grand bruit dans le pays. Les Indiens véritablement convertis ne la déſapprouverent point ; mais les autres, en beaucoup plus grand nombre, la conſidérant comme un ſacrilege qu'ils ne devoient pas laiſſer impuni, tinrent entr'eux un grand conſeil, dans lequel il fut arrêté qu'une belle nuit ils m'aſſaſſineroient dans ma maiſon.

Toutes leurs meſures étoient déja priſes pour faire ce coup, & ma perte étoit infaillible, ſi le Ciel ne s'en fut pas mêlé. Mais les deſſeins qu'il avoit ſur moi intéreſſant ſa bonté à ne me point abandonner, il

permit que, la veille du jour de l'expédition projettée, je reçusse un billet anonyme, par lequel on m'avertissoit du péril où j'étois, sans m'en laisser ignorer la moindre circonstance. Cet avis charitable me venoit d'une Indienne, à qui l'un des conjurés avoit révélé la conspiration, & qui, quoiqu'Idolâtre, avoit préféré la vie d'un honnête homme à la vengeance de son Idole.

Après avoir lu ce billet, qui me parut mériter mon attention, je fis mon paquet, composé de tout mon argent, & sans dire à mes domestiques un seul mot qui pût leur faire soupçonner mon dessein, je montai sur ma mule, & pris le chemin de Guatimala, sans vouloir être accompagné que de mon Ange gardien, qui, s'il me préserva de l'accident dont j'étois menacé, ne me garantit pas de la peur. Je regardai mille fois derriere moi, pour voir si quelqu'un ne me poursuivoit point, & je fus enfin assez heureux pour arriver sain & sauf à notre Monastère.

Je contai à notre Prieur ma sainte prouesse, qu'il loua moins que ma fuite. Pere Cyrille, me dit-il, pour vous consoler d'avoir manqué la couronne de Martyr que les Idolâtres vous destinoient, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer : il faut à Mexique un Religieux de notre Ordre qui ait le talent de la prédication. Les Jésuites & les Cordeliers l'emportent actuellement sur nous dans cette ville-là. Nous y avons besoin d'un grand Sujet pour les balancer, & nous avons jetté les yeux sur vous. Notre Provincial, sur le rapport que je lui ai fait des applaudissemens que vos Sermons ont reçû à Guatimala, veut vous envoyer à Mexique. J'étois sur le point de vous écrire par son ordre, & de vous rappeller de Petapa. Vous ne pouviez venir ici plus à propos.

Cette nouvelle me fit d'autant plus de plaisir, que je souhaitois de voir Mexique; & le Pere Cyrille ne se sentoit pas peu flatté du choix qu'on faisoit de lui pour aller dans cette

belle ville diſputer l'honneur de la Chaire à des rivaux ſi redoutables. Je me préparai donc à obéir au Pere Provincial, qui, dans un entretien que nous eumes enſemble avant mon départ, m'exhorta particuliérement à travailler pour ſoutenir par mes Sermons la bonne renommée que les Prédicateurs de notre Ordre ont toujours eue dans les Indes. Enſuite Sa Révérence m'aſſura que mes travaux ſeroient un jour bien récompenſés; & joignant à cette aſſurance une lettre qu'elle écrivoit en ma faveur au Pere Prieur de notre Couvent de Mexique, elle me donna ſa bénédiction, avec laquelle je pris le chemin de cette grande ville. J'avois pour guide un Indien qui connoiſſoit parfaitement la route, & qui eut l'adreſſe de me faire éviter la rencontre des Négres Simarons qui habitent les montagnes, & détrouſſent les voyageurs. Sans lui ces honnêtes gens ſe ſeroient peut-être emparés de mes dîmes, & de la montre du Seigneur Don François de

Castro; aussi je le payai fort grassement.

Etant arrivé à Mexique, j'allai saluer le Prieur, qui se nomme le Pere Athanase, & je lui remis la dépêche du Provincial. Avant qu'il la décachetât, il la baisa très-respectueusement. Il la lut tout bas avec attention, & je remarquai qu'en la lisant, il paroissoit surpris & satisfait: Pere Cyrille, me dit-il, après avoir achevé de la lire, quand cette lettre ne seroit pas du Révérend Pere Provincial, elle contient un si bel éloge de votre mérite, que je ne pourrois me dispenser de vous recevoir comme un homme envoyé du Ciel pour conserver la gloire de notre Ordre. Nous ne pouvons assez nous réjouir de votre arrivée: car, enfin, poursuivit-il, les Jésuites ont pris à Mexique le haut du pavé: c'est un fait constant; mais j'espére qu'ils nous le céderont bientôt. Si l'on en croit cette lettre, vous allez leur ôter le prix de la prédication.

Je fis à ce compliment une ré-

ponse aussi modeste qu'il étoit flatteur; & après un assez long entretien, dans lequel le Prieur me marqua une vive impatience de m'entendre prêcher, je me disposai à le contenter. Je montai en chaire au bout de huit jours, & dès mon premier Sermon je fis du bruit dans la ville. Que vous dirai-je ? Ce bruit augmente de jour en jour, en dépit des jaloux, & je suis devenu le Prédicateur à la mode.

CHAPITRE IX.

Ce que firent Don Chérubin & le Pere Cyrille après s'être reciproquement conté leurs aventures. Portrait que fait le dernier de son Prieur. Don Chérubin est reçu de lui avec plaisir. Ce qui se passe à cette visite.

LOrsque le Pere Cyrille eut achevé la rélation de son voyage, je lui témoignai la joie que j'avois, après une longue absence, de le revoir si honoré & si estimé dans la

Capitale du Mexique. Je le felicitai ſur l'heureux ſuccès de ſes Sermons, ſans lui dire ce que j'en penſois, ou plutôt en lui diſant ce que je n'en penſois pas; car je le louai, juſqu'à l'appeller l'Orateur de Ciceron; ce que quelque lecteur pourra me reprocher: Monſieur le Bachelier, me dira-t-il, on ne doit flatter perſonne, & ſur-tout ſes amis. D'accord, mais je répondrai à cela qu'il ne faut pas être ſincere à contre-tems, & qu'il vaut mieux applaudir aux louanges que reçoit notre ami, que de lui dire brutalement qu'il ne les mérite point. D'ailleurs le Pere Cyrille avoit pris ſon pli, & ma franchiſe n'auroit pas été moins inutile qu'indiſcrete, ſi j'euſſe voulu me mêler de lui donner des avis.

Quand je lui eus fait compliment ſur la réputation qu'il avoit d'être un grand Prédicateur, je lui demandai s'il étoit content des manieres de ſon Prieur à ſon égard. Eſt-il bien ſenſible, lui dis-je, au bonheur qu'il a de vous poſſéder? comment

en uſe-t-il avec vous ? Le mieux du monde, répondit le Biſcayen. J'ai tout lieu de me louer du Pere Athanaſe. Il m'honore de ſa confiance. Il me conſulte, & me fait entrer dans mille petits détails qui prouvent qu'il a de l'amitié pour moi. Je dirai plus : il ne fait aucune partie que je n'en ſois. Régale-t-il des ſéculiers dans ſon appartement? il m'appelle pour l'aider à faire les honneurs de ſa table par ma converſation, qui, ſans vanité, n'eſt pas de plus péſantes : va-t-il en viſite chez des Religieuſes ? je ſuis ſon compagnon. En un mot je partage tous ſes plaiſirs.

A ce que je vois, lui repliquai-je, ce Pere Athanaſe eſt apparemment un virtuoſe ? Sans doute, répartit Carambola. Pour vous en faire le portrait, je vous dirai premierement qu'il n'a pas encore quarante-deux ans accomplis. Pour ſa perſonne, c'eſt un des grands Moines, qu'on ne ſçauroit voir paſſer dans la rue ſans admirer leur bonne mine.

Les Dames de Mexique ſont ravies quand il va chez elles. Outre qu'il a l'eſprit des plus amuſans, on peut dire que c'eſt un Religieux qui chante bien, & qui ſçait la muſique à fond. Il a de plus le talent de la poëſie; ce qui ne doit pas être compté pour rien. Il faut, pourſuivit-il, que je vous faſſe connoître ſa Révérence. Vous me ferez plaiſir, lui dis-je; un pareil Religieux me paroît une très-bonne connoiſſance. Hé bien, reprit-il, je vais vous la donner tout-à-l'heure. En même tems, il me prit par la main, & me conduiſit à l'appartement du Pere Athanaſe. En y allant, je diſois en moi-même : Voyons ſi le Prieur des Jacobins de Mexique eſt auſſi bien dans ſes meubles que le Gardien des Cordeliers de Xalapa. J'aurois tort d'en douter; Saint Dominique eſt plus riche que Saint François.

En effet, le Pere Athanaſe avoit huit à neuf piéces de plein-pied, toutes ornées de tableaux, & magnifiquement meublées. Les plus beaux

ouvrages de plumes de Mechoacan, y brilloit de toutes parts. On y voyoit des tables couvertes de tapis de ſoie, & des buffets garnis de vaſes de la plus belle porcelaine de la Chine & du Japon. Enfin, mes yeux furent éblouis de la beauté des choſes qui les frapperent, & qui certainement auroient fait honneur au Palais d'un Cardinal. Nous trouvâmes le Prieur qui s'amuſoit à chanter en pinçant les cordes d'un luth : Mon Révérend Pere, lui dit mon Conducteur, votre Révérence veut bien que je lui préſente un de mes meilleurs amis, le Seigneur Don Chérubin de la Ronda, l'illuſtre Gouverneur du jeune Don Alexis de Gelves, fils du Viceroi. Le Pere Athanaſe, par rapport à mon ami Carambola, me fit toutes les politeſſes imaginables. Il me regala même d'une colation, pendant laquelle il ne parla que de muſique & de concerts.

Ce Moine me fit connoître par-là où le bât le bleſſoit. J'applaudis à ce qu'il dit, & le prenant par ſon

foible : Mon Révérend Pere, lui dis-je, mon ami m'a vanté votre voix dans des termes qui m'ont inſpiré une violente envie de vous entendre chanter ; j'ai de la peine à croire qu'il ne m'ait pas un peu ſurfait. Vous en allez juger par vous-même, répondit modeſtement le Prieur. Vous avez raiſon de vous défier du Pere Cyrille ; outre qu'il a beaucoup d'amitié pour moi, il n'eſt pas fort ſenſible à l'harmonie. A ces mots il ſe leva pour aller prendre ſon luth, & ſans façon ſe mit à jouer de cet inſtrument, en chantant une chanſon, dont il avoit lui-même, nous dit-il, compoſée l'air & les paroles. Un amant dans cette chanſon ſe plaignoit d'une Dame cruelle, & tâchoit de l'attendrir par des paroles touchantes. Il falloit voir comme le Moine entroit dans la paſſion, & filoit des ſons tendres en roulant les yeux en amant qui ſuccombe à ſa langueur ce qui faiſoit avec ſon froc un contraſte fort réjouiſſant.

Seigneur Don Chérubin, me dit

le Pere Cyrille, après que le Prieur eut chanté, vous voyez les innocentes récréations de Sa Révérence. Que vous semble de sa voix? Ne la trouvez-vous pas bien moëleuse, & ne seroit-ce pas un meurtre qu'elle ne fut point exercée? Je me gardai bien de lui répondre que la voix d'un Prêtre & d'un Religieux devoit être consacrée aux louanges du Seigneur; car les personnes qui prêchent aux autres n'aiment pas qu'on leur fasse des sermons. Au contraire, j'approuvai fort les amusemens du Pere Prieur. Je lui fis même répéter sa chanson, en lui disant que j'étois charmé de sa voix, de sa musique & de sa poësie. Je ne laissai pas néanmoins de dire en particulier au Pere Cyrille ma pensée sur cela; il prit le parti de son Prieur, & pour faire en même tems l'apologie de Moines Amériquains en deux mots, il me dit: Si les Religieux de ce pays-ci n'ont pas des visages qui prêchent la mortification, que cela ne vous prévienne point contre eux: pour n'avoir



Don Cherubin visitant les Pénitens des Déserts de Mexique reconnoit le ravisseur de sa femme.

n'avoir pas l'air hypocrite, ils n'en ſont pas moins vertueux.

Après avoir paſſé le reſte de la journée avec ces deux Moines, je les quittai en leur promettant de les revenir voir quelquefois, & en les priant de m'honorer de leurs viſites, quand leurs affaires les appelleroient à Mexique.

CHAPITRE X.

Don Chérubin va voir les Pénitens du déſert, & reconnoît parmi eux Don Gabriel de Monchique, le raviſſeur de Dona Paula, ſa femme. De la converſation qu'eurent enſemble ces deux Cavaliers ennemis, & comment ils ſe ſéparent. Impreſſion que le récit de l'enlevement de l'Epouſe de Don Chérubin fit dans ſon cœur.

UN ſoir me trouvant dans une compagnie où l'on s'entretenoit de la beauté des environs de Mexique, j'entendis dire, & chacun en convenoit, que le lieu le plus agréable de tous, étoit celui qu'on appelle la Solitude ou le Déſert.

Comme je n'y avois point encore été, quoique j'en eusse souvent entendu vanter les agrémens, je résolus d'y aller dès le lendemain avec Toston, qui n'étoit pas moins curieux que moi de voir cet endroit. Nous en prîmes le chemin, tous deux montés sur des chevaux des écuries du Viceroi. Nous eumes fait en peu de tems les trois lieues qu'il y a de la ville à ce séjour solitaire, qui mérite bien une description. C'est une montagne environnée de rochers, & sur laquelle il y a un Couvent que les Peres Carmes déchaussés ont fait bâtir pour s'y retirer comme dans un hermitage.

On voit au bas & tout autour de cette montagne plusieurs Chapelles, qui toutes ont des jardins remplis de fleurs & de fruits. Il sort même des rochers, en plus d'un endroit, des fontaines qui rendent avec l'ombrage des palmiers, cette solitude toute charmante. Le dedans de ces Chapelles est orné de peintures à fresque, qui représentent les différentes sortes

de tourmens que les Martyrs ont souffert ; & comme si ce n'étoit pas assez d'exposer à la vûe du monde des disciplines, des haires & d'autres instrumens de mortification, pour marquer la vie austére & pénitente qu'on mene en ce désert, on voit encore dans chaque Chapelle une espece d'Hermite qui se déchire la peau à coups de verges de fer ; ce qui attire là le peuple Mexiquain, à qui les spectacles d'horreur font autant de plaisir qu'aux Anglois.

Ces Flagellans passent pour des Saints. Je les considérois avec admiration. Ayant observé que quelques-uns des spectateurs leur donnoient de l'argent pour avoir part à leurs prieres, je voulus les imiter ; & dans cette intention, je m'approchai d'une Chapelle pour présenter une pistole au saint personnage qui s'y fouettoit d'une étrange façon : mais imaginez-vous quel fut mon étonnement de reconnoître dans ce misérable Hermite, tout défiguré qu'il étoit, Don Gabriel de Mon-

chique, le raviſſeur de Dona Paula ! Je doutai d'abord du rapport de mes yeux, & je dis à Toſton : Regarde avec attention ce pénitent. Ne démêles-tu pas en lui les traits du perfide Don Gabriel ? eſt-ce une illuſion ? Non, Monſieur, me répondit-il, vous ne vous trompez pas ; c'eſt votre ennemi lui-même ; je ne puis le méconnoître quoiqu'il ſoit couvert de ſang & preſque méconnoiſſable.

Tandis que je parcourois des yeux ce malheureux, dont la vûe, en réveillant mon reſſentiment, ſembloit me défendre de le ſatisfaire, il me remit de ſon côté. Dès qu'il m'eut reconnu, il jetta par terre la diſcipline dont ſa main cruelle étoit armée contre lui. Il s'avança vers moi & me tendant ſon eſtomac tout enſanglanté ; Don Chérubin, me dit-il, frappe, venge l'outrage que je t'ai fait ; bien loin de vouloir me dérober à tes coups, j'en implore la faveur ; en me perçant le ſein, tu me délivreras des remords qui me déchirent ſans relâ-

che, ou plutôt des furies qui me ſuivent ſans ceſſe depuis deux ans. Eh! qu'as-tu fait de mon épouſe, interrompis-je avec précipitation? qu'eſt-elle devenue? parles, ſcélerat, inſtruits-moi de ſon ſort. Dona Paula n'eſt plus, répondit-il; un mois après ſon enlévement la mort me l'a ravie. A peine aï-je joui de mon crime, que le Ciel m'en a puni. Si tu veux en ſçavoir davantage, ajouta-t-il, entre dans ma Chapelle, je t'informerai de tout ce que tu ſouhaites d'apprendre; auſſi bien dois-je te faire ce récit pour juſtifier Dona Paula qui n'eſt point coupable. En achevant ces paroles, il nous attira dans un coin de la Chapelle, Toſton & moi; & là, il nous tint le diſcours ſuivant.

Ecoutes-moi, Don Chérubin, je vais te faire un récit fidéle de la ſéduction & du raviſſement de ton épouſe. Quand j'eus formé le deſſein de lui plaire, je gagnai par des préſens la vieille Antonia ſa ſuivante, qui m'apprit que Dona Paula

t'aimoit trop pour être capable de te devenir infidéle. Là deſſus, au lieu de renoncer à mon fol amour, ainſi que je l'aurois dû faire, je m'y abandonnai de telle ſorte, que je n'héſitai point à me ſervir d'un filtre amoureux qui me fut enſeigné par un vieil Apothicaire d'Alcaraz, & qui étoit, à ce qu'il me dit, compoſé de la poudre d'un certain oiſeau, dont l'eſpece ſe trouve dans quelques endroits de l'Amérique. Comme je ne donnois pas dans des pareils ſecrets, que je traitois de chimeres, je doutois fort que celui-là réuſſit; & toutefois Antonia n'eut pas plutôt fait prendre de cette poudre à ſa maîtreſſe dans une taſſe de chocolat, que le charme opera.

Dès que j'en fus averti, je pris ſi bien mon tems & mes meſures, qu'à l'entrée de la nuit des plus obſcures, je m'éloignai d'Alcaraz avec Dona Paula & ſa Suivante, ſans que perſonne nous apperçût. Nous gagnâmes avant le jour le village de Villa-verde, qui n'en eſt éloigné

que de deux lieues. Nous nous tînmes cachés dans le Château d'un Gentilhomme avec lequel j'avois lié amitié, qui étoit parent de Don Ambroise de Lorca, & par consequent ennemi de Don Manuel & le tien. Ce Gentilhomme se fit un plaisir de nous prêter un asyle, & de favoriser une action qui vous déshonoroit tous deux. Nous demeurâmes près de quinze jours dans notre rétraite sans appréhender vos perquisitions, parce que nous étions chez un Cavalier qui n'avoit que des domestiques discrets & fidéles. Après cela, nous étant remis en chemin la nuit pour nous rapprocher de la côte de Carthagène, nous nous rendîmes à un petit Port, où nous attendoit une barque pour nous conduire à Yvica. Là, nous nous embarquâmes sur un bâtiment que j'avois fait fretter pour Genes ma patrie, où je me proposois d'aller cacher ma proie : mais le Ciel las des désordres de ma vie, ne voulut pas me le permettre : Dona Paula tomba malade, & périt dans le tra-

je, quoi qu'on pût faire pour la ſauver.

Ce funeſte événement, continua Monchique, me fit rentrer en moi-même. Je me reprochai mon crime dont je vis alors toute l'énormité, & je pris la réſolution de l'expier, s'il étoit poſſible, en dévouant le reſte de mes jours à la plus rude pénitence. Etant arrivé à Genes dans ce deſſein, je vendis tous mes biens, & voici l'emploi que je fis de l'argent qui m'en revint: j'en donnai une partie à la vieille Antonia pour aller pleurer dans une maiſon de Filles pénitentes la part qu'elle avoit eue à l'enlévement de ſa Maîtreſſe. Je payai & renvoyai mes domeſtiques, & après avoir diſtribué aux pauvres le reſte de mes biens, je ſortis de Genes ſous un habit d'Hermite, réſolu de m'arrêter au premier bois ou dans quelqu'autre endroit qui me paroîtroit propre à ſervir de demeure à un Anachorette: ce que je trouvai bien-tôt.

Mais, Don Chérubin, pourſuivit-il, je ne crois pas qu'il ſoit néceſ-

ſaire que je t'en diſe davantage, ni que je te raconte de quel façon je ſuis venu d'Italie à Mexique; cela ne te regarde point : il ſuffit de t'avoir appris les faits qui t'intéreſſent; & je t'en ai, ce me ſemble, aſſez dit pour t'exciter à la vengeance. Plonges donc, ajouta-t-il, en me préſentant encore ſa poitrine, plonges ton épée dans le cœur d'un miſérable qui doit paroître un monſtre à tes yeux. Non, non, lui répondis-je, quelqu'offenſe que tu m'ayes faite, je ne puis me réſoudre à me venger par un aſſaſſinat. J'aime mieux te laiſſer dans ce déſert mériter par une longue & rigoureuſe pénitence, que le Ciel ait pitié de toi.

Après avoir prononcé ces paroles, je ſortis de la Chapelle, & repris le chemin de Mexique, en faiſant diverſes réflexions ſur cette aventure. J'en faiſois de triſtes, quand je me repréſentois que Dona Paula ne s'étant écartée de ſon devoir que par un ſortilège, étoit excuſable; & il s'élevoit dans mon ame une joie ſe-

crete, lorſque je penſois que ſa mort me mettoit en état d'aſpirer à la poſſeſſion de Dona Blanca. Pour Toſton, qui ne trouvoit dans cet événement que de quoi ſe réjouir, il n'avoit que des idées riantes. Si-tôt qu'il voyoit que je m'attendriſſoit ſur le ſort de Dona Paula, il me parloit de la fille de Salzedo; ſi bien que toutes réflexions faites, la joie l'emporta ſur la douleur.

CHAPITRE XI.

Don Chérubin, s'arrête dans un Village en revenant du déſert. Une rencontre imprévûe qu'il y fait. Hiſtoire d'un Curé & d'une Pélerine : Quelle étoit cette Pélerine : Admirable effet de la reſſemblance, & générosité extraordinaire d'un Curé.

JE revenois avec mon Valet du Déſert, & j'avois encore mon eſprit occupé de ce que Don Gabriël de Monchique m'avoit appris; lorſque je fis une rencontre aſſez ſingu-

liere, & qui dissipa, pour un tems, la tristesse en laquelle je me plongeois de nouveau, en faisant réflexion à la fin tragique de mon Epouse infortunée que je regrettois au fond du cœur. M'arrêtant dans un village, ou plutôt dans une bourgade, pour y faire reposer mes chevaux; je fus tout surpris de voir beaucoup de populace assemblée à la porte du Presbytére, à ce que je jugeai, cette maison étant voisine de l'Eglise. J'envoyai Toston pour sçavoir ce que ce pouvoit être, & la cause de ce tumulte. Il y alla, & revint un moment après en s'écriant comme un extravagant: Ah! Monsieur, la plaisante aventure qui se passe ici. Le Curé de ce lieu vient de reconnoître sa femme sous l'habit d'une Pélerine à qui il donnoit l'aumône; & le peuple que vous voyez, attend qu'elle sorte de chez M. le Curé pour la voir. Mon Valet se remit à rire avec excès sur cet évenement, & il me pria de rester comme les autres pour sçavoir ce que devien-

droit cette aventure : je le fis taire cependant, ne voulant pas qu'il fît des folies au milieu d'un village où je pouvois être reconnu. Cette cataſtrophe me fit réflechir ſur la ſituation du Curé que je mettois en parallele avec la mienne. Je diſois en moi-même : Quelle différence du ſort de cet homme avec le mien ? J'ai perdu pour jamais mon épouſe ſans eſpoir de la revoir, & le Curé retrouve la ſienne au moment qu'il s'y attendoit le moins. Curieux de ſçavoir cette hiſtoire plus au long, je perçai la foule, & je demandai à parler à Monſieur le Curé : on fit d'abord quelques difficultés de me laiſſer entrer ; mais l'équipage que je faiſois paroître, & l'habit que je portois, faiſant ouvrir les yeux de ceux qui étoient venus m'ouvrir la porte du Presbytére, fit que je ne trouvai aucun obſtacle. J'entrai & laiſſai Toſton à notre hôtellerie. J'apperçus dans une ſalle aſſez grande les Notables du bourg aſſemblés autour d'un vénérable Paſteur à qui

ils persuadoient que la Pélerine n'étoit pas sa femme; que même elle ne le connoissoit pas, & ne l'avoit jamais vû : je m'approchai du Curé qui se désoloit de ce que la Pélerine ne vouloit pas le reconnoître, il se leva dès qu'il m'apperçût, & trouvant sans doute ma physionomie revenante, il me pria de vouloir bien l'écouter; ce que je lui promis, en lui disant quelques mots de consolation & capables de lui donner de l'espérance. Il reçut mon compliment les larmes aux yeux, & me dit: Monsieur, tel est mon malheur. Il y a quinze ans que voyageant sur mer avec cette femme que vous voyez entourée de mes amis, & qui me méconnoît aujourd'hui, nous eumes celui d'essuyer une tempête affreuse. Notre vaisseau se brisa en mille éclats, & j'aurois succombé moi-même à la fureur des vagues & à celle des flots impétueux, sans un secours particulier du Ciel. Après avoir roulé un tems considérable sur les va-

gues émues, qui tantôt me faisoient voir la profondeur des mers, & tantôt m'élevoient jusqu'aux nues, j'eus le bonheur d'appercevoir une barque vuide qui flottoit comme moi au gré des flots. J'entrai dedans, quoique dans l'obscurité le hazard me fit trouver deux rames que je saisis aussitôt en rendant mille graces au Ciel : & sans sçavoir où j'allois, je ramai deux ou trois heures, jusqu'à ce que je m'apperçus que la mer étoit calme, & que ma barque étoit arrêtée. En attendant le jour, j'adressois au Ciel mille vœux pour mon épouse & deux enfans que j'avois embarqué avec moi. A peine l'aurore se fit-elle appercevoir, que ma surprise fut grande de me trouver dans un Port rempli de plusieurs vaisseaux : sans doute les Dieux avoient conduit ma barque, & avoient pris soin de mes jours. Quelques matelots qui m'apperçurent de loin vinrent à mon secours : ils furent extrêmement étonnés de me voir échappé à la furieuse tempête

que je venois d'essuyer : ils eurent pitié de mon état, & me prêterent un habit complet dont je me vêtis, les miens étant tout mouillés. Sauvé de ce péril affreux, j'allai dans une Eglise, & je me recommandai au Seigneur. Je me promis bien de ne jamais m'embarquer ; mais cependant je regrettois la perte que j'avois faite d'une épouse qui m'étoit chère & deux enfans que j'aimois tendrement. Après m'être informé de plusieurs passagers s'ils n'avoient eu aucunes nouvelles d'un vaisseau appellé, l'*Etoile du Berger*, & ayant appris que tout étoit péri, & que j'étois le seul échappé à ce cruel naufrage ; je courus de Port en Port avec de l'argent que je fis de plusieurs bijoux que j'avois avec moi, & de deux anneaux qui m'étoient restés aux doigts ; n'entendant parler en aucune façon de mon épouse, je formai la résolution de consacrer ma vie au service de Dieu, ne pouvant trop le remercier de la grace qu'il m'avoit faite. Je repris

mes études, que je n'avois pas encore oubliées, & quelque tems après j'entrai dans un Séminaire. Au bout de quatre ans je reçus les Ordres sacrés à mon parfait contentement; & après avoir quelque-tems desservi cette Cure j'en fus nommé le Pasteur. Voilà déjà plus de six ans que j'y suis; lorsque ce matin, en donnant la charité à cette Pélerine, je crus reconnoître dans ses traits ceux de ma femme. La surprise où je fus en cet instant me fit jetter un cri qui fit accourir tous mes gens. La Pélerine, effrayée de mon accident ne sçachant à quoi l'attribuer, entra avec moi pour me donner du secours. Revenu à moi, & regardant de plus près cette femme, je fis retirer tous ceux qui étoient présens, & me trouvant seul avec elle je lui demandai si elle n'étoit pas la fille de Don Bardo de Mendoce; elle en convint aussitôt, en me demandant à son tour d'où je pouvois la connoître; je l'embrassai & lui appris qu'elle voyoit en moi son in-

fortuné mari Don Raxas, échappé à la fureur des eaux par la grace de Dieu. Mais jugez de mon étonnement, lorſque ſe retirant de mes bras elle me dit que j'extravaguois, qu'elle n'avoit jamais été mariée, & qu'il falloit que je fus fol. Elle voulut, à ces mots, ſortir, mais je la fis arrêter, & ce ſont ſes cris réiterés qui ont attiré tout le peuple de cette bourgade à ma porte. Ne ſuis-je point bien malheureux, continua ce bon Prêtre, de n'être pas reconnu de ce qui m'étoit le plus cher au monde. Je vous en fais juges, Meſſieurs. Pour moi curieux de m'inſtruire de la ſuite de cette aventure, je lui dis qu'il étoit de ſa prudence de ne pas divulguer une ſemblable hiſtoire par rapport à ſon caractère, & qu'il devoit ſe menager dans une pareille conjončture; que s'il me le permettoit j'irois parler à cette Pélerine en particulier, & que je pourrois découvrir par ce moyen ce qu'elle étoit: il le voulut, & commanda qu'on nous laiſſât ſeuls. Je m'ap-

prochai de cette femme ; mais quel fut mon étonnement ! en réconnoissant sous l'habit de Pélerine, Nise ma premiere inclination ! Elle ne fut pas moins troublée à ma vûe ; & me demandant par quel hazard je me trouvois là, je lui contai ce que l'on disoit d'elle, & que la curiosité étoit ce qui m'avoit engagé d'entrer chez ce Curé. Je l'exhortai à me dire la vérité. Elle me repondit aussitôt, qu'il étoit vrai qu'elle n'avoit jamais été mariée, & qu'elle étoit bien la fille de Don Bardo de Mendoce. Je lui demandai son nom de Baptême ; elle me dit qu'elle s'appelloit Theresa Nise, & que devenant sur l'âge, & ne pouvant plus servir à cause d'une infirmité qui la rongeoit depuis longtems, & qu'elle gagna dans une de ses galanteries, elle avoit pris le parti de demander la charité sous l'habit de Pélerine ; qu'elle s'accommodoit assez de son état, & qu'elle y vivoit. Mais n'aviez-vous pas une sœur, lui dis-je ? Hélas ! oui, me répondit-elle ; mais ayant été sépa-

rée d'elle dans ma plus grande enfance, parce qu'on la maria, j'ignore ſi elle vit encore, & le lieu où elle peut être. Comment la nommoit-on? repartis-je ; Dona Franciſca. C'eſt bon, lui dis-je, en la quittant : cela me ſuffiſoit, & j'allai retrouver M. le Curé. Dès qu'il me vit, il s'informa d'abord ſi cette Pélerine étoit ſa femme, comme il n'en doutoit point. Je lui répondis, que je ne croyois pas qu'elle le fut ; & que la reſſembance de cette femme à la ſienne avoit cauſé ſa ſurpriſe, & avoit frappé ſon imagination. Comment, lui dis-je, s'appelloit votre Epouſe ? Dona Franciſca, me repartit le Curé ? Eh bien, lui répondis-je, en lui donnant la main, venez, & dans cette Pélerine embraſſez votre Belle-Sœur Dona Thereſa Niſe. Ma Belle-Sœur ! Se peut-il, dit le Curé en s'élançant vers elle, que vous ſoyez cette Niſe dont me parloit ſi ſouvent mon épouſe ? La Pélerine lui aſſura, & de mon côté je confirmai qu'elle l'étoit, & que je l'a-

vois connue; je lui racontai à cet effet l'endroit où je l'avois vûe, lui cachant qu'elle avoit été l'objet de mes premieres amours; mais ce qui acheva de le confirmer, c'eſt que notre Pélerine tira ſon Extrait Baptiſtére d'une boëte de fer blanc qu'elle avoit attachée à ſon côté, & le montrant à M. le Curé il ne put plus douter de la vérité, & embraſſa de nouveau ſa Belle-Sœur. Après s'être informé de ſon état, il l'aſſura que déſormais ils vivroient enſemble, & qu'ils ne ſe ſépareroient qu'au tombeau. Le bruit courut bientôt dans le village que la Pélerine étoit la Belle-Sœur du Curé, & que la reſſemblance qu'elle avoit avec ſa femme étoit ſi grande, qu'il y avoit à s'y méprendre.

Cette aventure m'a paru trop ſinguliere, pour ne la pas rapporter ici tout au long dans mes Mémoires, & je crois que mes lecteurs ne m'en ſçauront pas mauvais gré. Je quittai le Curé, qui ne me laiſſa point ſortir ſans que j'euſſe accepté

une colation frugale qu'il m'offrit; par ce moyen il me fit le témoin de la joie qu'il avoit de voir une sœur qu'il ne connoiſſoit pas. Il avoit les larmes aux yeux de tendreſſe, & en regardant Niſe il ne ceſſoit de ſoupirer, ſe reſſouvenant de ſon épouſe. Ce ſpectacle m'attendriſſoit, & ſi je fus charmé de voir la change tournée ainſi, je le fus encore plus de la généroſité de ce bon Paſteur. Combien y en a-t-il de beaucoup plus riches que celui-ci, (ſon revenu ne ſe montant qu'à huit cents livres) qui laiſſent leurs parens dans une miſére extrême, tandis qu'ils pourroient les ſoulager en les retirant chez eux, ou du moins en les aidant à ſubſiſter.

Le Curé curieux de ſçavoir à qui il avoit parlé, me demanda ce que j'étois. Je ne le lui cachai pas, & il en marqua plus de conſidération pour ma perſonne. Il me pria de lui accorder la permiſſion de venir me voir, ce que je voulus bien. L'action louable de prendre ſa ſœur

chez lui me parut si belle, que quelque tems après je lui fis avoir, par le moyen de mon ami Don Juan de Salzedo, à quelques lieues de Mexique du côté de Petapa, un bon Bénéfice qui rapportoit deux mille écus de revenu.

Le Curé ne cesse de m'en remercier tous les jours, & de m'en témoigner sa réconnoissance. J'ai cité la fin de cette Histoire ici, parce qu'il ne sera plus fait mention de lui dans la suite de ces Mémoires. Je le quittai & je m'apperçus bien que la Gouvernante du bon Curé regardoit d'un mauvais œil, sa nouvelle hôtesse. Elle fut la seule que je trouvai fâchée de cet évenement. Je revins à Mexique avec Toston. J'avois le cerveau si occupé de cette aventure, que j'en fis part, en arrivant, à Don Juan de Salzedo, & que j'oubliai totalement de lui raconter celle qui m'intéressoit le plus, & dont je me promis bien de lui faire le recit le lendemain.

Fin de la cinquieme Partie.



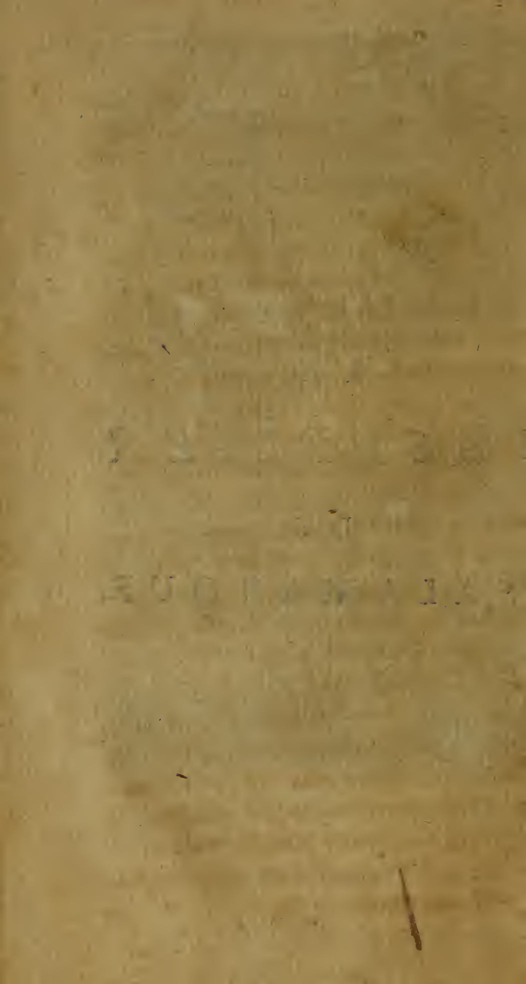
Don Cherubin part de Madrid avec Don Juan de Salzedo et sa fille pour Alcaraz.

LE

BACHELIER

DE

SALAMANQUE.



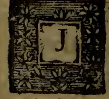


LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES ET AVENTURES DE DON CHERUBIN DE LA RONDA.

SIXIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Don Chérubin de retour à Mexique rend compte à Don Juan de Salzedo de son voyage. De la joie qu'eut ce Secrétaire de le voir en état d'être son gendre. Du nouvel emploi qu'il lui fit obtenir, & du bon avis qu'il lui donna.



J'Allai avec empressement trouver Salzedo pour l'informer de la rencontre imprévûe que j'avois faite, & dont j'a-

vois oublié de lui faire le récit la veille. Je l'abordai avec une agitation qui lui apprit d'avance que j'avois quelque nouvelle intéressante à lui annoncer. Qu'avez-vous, Don Chérubin, me dit-il, pour être si émû ; vous seroit-il arrivé quelque chose d'extraordinaire ? Oui, Seigneur, lui répondis-je ; & vous ne vous attendez pas au récit étonnant que j'ai à vous faire. En même tems je lui détaillai ce qui venoit de se passer au désert, entre Monchique & moi.

Don Juan m'écouta sans m'interrompre ; après quoi m'embrassant avec transport : Que cette nouvelle m'est agréable, s'écria-t-il ! l'obstacle qui s'opposoit au repos de ma vie est donc levé ! Rien ne peut plus nous empêcher de joindre les liens du sang à ceux de l'amitié. Je suis au comble de mes vœux ! En vous parlant de cette sorte, poursuivit-il, je suppose que pour ma fille *tuum semper sauciat pectus amor*. Car si depuis que vous ne la voyez plus,

votre cœur s'étoit engagé ailleurs, il ſeroit triſte pour elle d'avoir un mari qui ne l'aimât point.

Je proteſtai à Salzedo que je n'avois point changé de ſentiment ; & là-deſſus il me promit de nouveau la main de Dona Blanca. Je fis, comme vous pouvez penſer, les remercimens que je devois à un homme, qui pouvant marier ſa fille à quelque Seigneur de la Cour, ou bien à quelque Contador Mayor, ne dédaignoit pas mon alliance, ou plutôt qui la deſiroit avec autant d'ardeur que ſi elle eût été très-avantageuſe pour lui.

Je lui témoignai ma réconnoiſſance dans des termes qui lui firent connoître que j'étois encore plus touché de l'affection qu'il me marquoit, que de la dote de Blanche, quelque conſidérable qu'elle pût être. Je ſuis perſuadé, me dit-il, de la ſincérité de vos ſentimens ; & ſi je ne conſultois que mes deſirs, vous ſeriez avant huit jours l'époux de ma fille ; mais une raiſon que je vais

vous dire m'oblige à différer ce mariage de quelques mois. Don Alexis prendra bientôt la robe virile, je veux dire qu'il n'aura plus de Gouverneur. J'attends ce tems-là pour vous procurer un poste plus important que le vôtre, & permettez-moi de vous le dire, plus digne d'un Cavalier qui doit être mon gendre. En attendant, ajoûta-t-il, je vous permets de revoir ma fille comme auparavant, & d'avoir avec elle des entretiens convenables à deux personnes qui sont à la veille de se lier l'un à l'autre par des nœux éternels. Je ne négligeai point cette permission. Je revis Blanche, qui me recevant en amant qui avoit l'aveu de son Pere, prit un peu d'amour pour moi en m'en inspirant beaucoup pour elle.

J'étois en peine de sçavoir quelle nouvelle place mon Beau-Pere futur desiroit que j'eusse pour mériter l'honneur qu'il me vouloit faire, lorsqu'il entra dans ma chambre un matin, en me disant d'un air gai :

Mon fils, (car il ne m'appelloit plus autrement) *albo dies notanda lapillo* ! vous n'êtes plus Gouverneur de Don Alexis. Ce jeune Seigneur est à présent maître de ses actions, & vous mon collégue. Le Viceroi, pour récompenser les soins que vous avez pris de l'éducation de son fils, consent que je vous associe à mon travail, & que vous partagiez avec moi le titre de premier Secrétaire de la Viceroiauté. C'est une grace que je lui ait demandée, & que je viens d'obtenir. Ne me dites point que vous sentant incapable de vous bien acquitter de mon emploi, vous avez de la répugnance à vous en mêler. Que mes fonctions ne vous épouvantent pas. Ce n'est point la magie noire. Il ne faut pour remplir ma place, que de l'ordre & du bon sens. Soyez sur cela sans inquiétude. Je vous aurai bientôt mis au fait des affaires les plus difficiles.

Sur cette assurance, je perdis tout-à-coup l'aversion que j'avois eûe jusqu'alors pour les Bureaux ; & je ré-

pondis à Salzedo, que véritablement mon incapacité me faisoit peur; mais, puisqu'il n'en étoit point effrayé, que je ferois ce qu'il voudroit, comptant bien qu'il m'aideroit de ses conseils, ou pour parler plus juste, qu'il me meneroit par la liziere. Sitôt qu'il me vit determiné à faire ce qu'il desiroit, il me conduisit au Viceroi, auquel il me présenta comme son collégue & son gendre. Son Excellence approuva le dessein qu'il avoit de m'associer à son ministere, & de me faire épouser Blanche, ne croyant pas, lui dit obligeamment ce Seigneur, qu'il pût trouver un sujet plus propre que moi à devenir son gendre & son substitut. Après un discours si flatteur, le Comte me dit qu'il m'exhortoit à prendre mon Beau-Pere pour modéle; ce qu'il auroit fort bien pû se dispenser de me recommander, puisqu'il sçavoit que je connoissois tout le mérite de Salzedo.

Aussi dis-je à ce Secrétaire quand nous eûmes quitté le Viceroi: Mon-

ſeigneur n'avoit pas beſoin de me conſeiller de ſuivre vos traces. Eh ! quel autre que vous pourrois-je me propoſer d'imiter ? quel guide peut mieux que vous me conduire dans la carriere que vous m'ouvrez, & dans laquelle je n'entre qu'en tremblant ? Hélas ! je crains d'avoir l'eſprit trop borné pour être capable de remplir votre attente. Je vous le répéte encore, me répartit Don Juan, ce métier eſt plus facile que vous ne penſez. J'ai ſeulement un avis de la derniere conſéquence à vous donner. Soyez acceſſible, honnête, & recevez bien tout le monde. Un air grave, à la vérité, ſied bien à un Chef de Bureau, mais il ne doit rien avoir d'orgueilleux. La gravité & la ſotte fierté, dit un Auteur Caſtillan, ſont deux ſœurs qui ſe reſſemblent beaucoup, & qu'on peut pourtant diſtinguer ; l'une répond aux politeſſes qu'on lui fait ; & l'autre en devient plus inſolente.

CHAPITRE II.

Don Cherubin de la Ronda partage les fonctions de Salzedo, & s'en acquitte parfaitement bien. Il épouse D. Blanca. Histoire Tragique de trois freres Indiens.

AUssi-tôt que je fus déclaré collégue de Don Juan de Salzedo, tous les Commis des Bureaux de la Viceroyauté vinrent avec empressement me saluer comme leur Supérieur, & je reçus bien des visites, la plûpart des Gentilshommes & des principaux Bourgeois de Mexique m'étant venu voir, pour faire connoissance avec un homme qu'ils sçavoient être le meilleur ami de Salzedo & son gendre désigné.

Dans les commencemens, je n'allois que pas à pas, & ne faisois rien que je n'eusse auparavant consulté mon oracle, c'est-à-dire, mon ancien, qui prenant à m'instruire un plaisir qui me ravissoit, me donnoit

de jour en jour plus de goût pour les affaires. Je m'y appliquai avec tant d'ardeur, que je n'eus pas longtems besoin d'un guide. Après trois mois d'exercice, on eût dit que je n'avois toute ma vie fait autre chose que ce métier-là. Il est vrai que je mettois toute mon attention à copier mon modéle; & j'y réussis si bien, qu'on me surnomma par excellence dans la ville le singe de Salzedo. Je ne sçais même si je ne surpassai pas mon original dans l'art de recevoir poliment les personnes qui avoient recours à notre ministère. Il est constant du moins que Don Juan n'eut rien à me reprocher sur cet article. Au contraire, il me dit un jour, m'ayant vû faire des politesses à un simple Bourgeois: Fort bien, mon fils, fort bien: voilà l'accueil qu'il faut faire à tous les Citoyens qui s'adressent à nous. Soit qu'on leur accorde ou qu'on leur refuse ce qu'ils demandent, nous devons toujours les renvoyer satisfaits de nos manieres.

Je n'avois donc pas le défaut qu'ont aſſez ſouvent les premiers Secrétaires, & quelquefois même les derniers Commis ; je ne faiſois pas le petit Miniſtre. Je dirai plus, je joignois à mon air doux & civile un cœur obligeant. Je rendois tous les ſervices que je pouvois, & principalement aux perſonnes malheureuſes qui venoient implorer mon appui. Par-là, j'acquis la réputation d'honnête homme, & gagnai l'eſtime & l'amitié de toute la ville.

Mon collégue s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Il étoit ravi de me voir ſi bien juſtifier ſon choix ; & le tems auquel il ſe propoſoit de me donner ſa fille, étant venu, il me la fit épouſer ſolemnellement dans l'Egliſe Cathédrale de Mexique, en préſence du Comte & de la Comteſſe de Gelves, & de tous les Officiers de la Chancellerie. Les principaux Gentilshommes de la ville aſſiſterent auſſi à cette cérémonie. Entre autres Don André d'Alvarade mon ami, & Don Joſeph de San-

doval, tous deux descendus en ligne directe de ces braves Capitaines de Cortez, qui ont rendu leurs noms si célébres. On y vit pareillement Don Christoval, petit-fils de ce fameux Garcias Holquin, qui se saisit du canot & de la personne du Roi Cuahutimoc, successeur de Montezume. En un mot, les cavaliers les plus distingués s'y trouverent avec leurs épouses; ce qui forma une brillante assemblée. Blanche & moi, après avoir reçu la bénédiction nuptiale de la main de l'Archevêque, nous retournâmes au Palais où nos nôces furent célébrées avec éclat pendant trois jours; festins, bals, concerts & comédies, tout fut mis en œuvre pour les rendre magnifiques.

Quand les réjouissances furent finies, je m'attachai aux affaires encore plus qu'auparavant; & bientôt Monseigneur devint si content de moi, qu'il ne mit presque plus de différence entre le beau-pere & le gendre. Il nous consultoit tous deux

ſur les ordres importans qu'il recevoit de la Cour, & quelquefois il arrivoit que mon opinion prévaloit ſur celle de Don Juan, qui loin de s'en montrer jaloux en paroiſſoit charmé.

Le Comte faiſoit grand cas de nos avis; mais il ne les ſuivoit pas toujours; & quand il s'étoit mis une choſe en tête, nous ne pouvions ni l'un ni l'autre le détourner de ſon deſſein. Il faut que je rapporte un trait de ſon opiniâtreté par lequel on pourra connoître quel homme c'étoit que ce Seigneur. Il apprit un jour que dans la Province de Mèchoacan il y avoit trois freres Gentilshommes Indiens, qui demeuroient ſur le bord d'une riviere dans laquelle il ſe trouvoit de l'or en quelques endroits qu'ils n'ignoroient pas, puiſqu'on ſçavoit qu'ils avoient trafiqué de la poudre d'or avec un Marchand de Séville. Le Comte de Gelvés prompt à ſaiſir les occaſions d'augmenter ſes richeſſes, envoya dans le pays de Mechoacan des ſol-

dats Espagnols, avec ordre d'enlever ces trois freres, & de les amener à Mexique; ce qui fut exécuté avec autant d'exactitude que de diligence. On mit les Indiens dans la prison du Palais. Le Viceroi les interrogea lui-même. Ils niérent qu'ils eussent aucune connoissance des endroits de la riviere où l'on prétendoit qu'il y eut de l'or. Pour les engager à les découvrir, on employa d'abord la douceur & de belles promesses, ensuite les ménaces & même les tourmens. Tout cela fut inutile; on ne put leur arracher leur secret.

Si Son Excellence nous eût voulu croire, Salzedo & moi, il en seroit demeuré là. Il auroit renvoyé ces malheureux dans leur pays, & se seroit contenté de les avoir inhumainement traités. Tel fut notre avis, qui pourtant ne fut pas suivi, tout judicieux qu'il étoit. Le Viceroi ne pouvant perdre l'espérance de tirer de l'or de ces prisonniers, prit le parti d'écrire à la Cour pour in-

former le premier Miniſtre de ce qui s'étoit paſſé, & lui demander ce qu'il devoit faire de ces trois Gentilshommes Indiens. Le Duc d'Olivarès s'imaginant déja tenir vingt tonneaux de poudre d'or, fit promptement réponſe au Comte de Gelves, & lui ordonna de faire ſans façon trancher la tête aux trois freres, s'ils s'obſtinoient à garder le ſilence.

Quoique cet ordre parût cruel au Viceroi, il ne laiſſa pas de ſe diſpoſer à faire cette ſanglante exécution, quelque choſe que nous puiſſions, mon Collégue & moi, lui repréſenter pour l'empêcher de ſe couvrir du ſang de trois hommes qui ne perſiſtoient à ſe taire, que parce qu'ils n'avoient peut-être rien à dire. Il oppoſoit à nos diſcours deux raiſons auxquelles nous fumes obligés de nous rendre. Premierement il connoiſſoit le caractère du Comte-Duc, Miniſtre altier, & qui vouloit qu'on lui obéit ſans remontrance; d'ailleurs, il le menageoit

pour ſe faire continuer dans ſon poſte quelques années au-de-là du terme de ſa commiſſion, lequel étoit prêt d'expirer; car il y avoit déja quatre ans qu'il gouvernoit le Mexique, dont la Viceroyauté ne dure que cinq ans, mais qui quelquefois eſt prolongée juſqu'à dix, par le moyen des préſens que le Viceroi fait en Eſpagne, tant au premier Miniſtre, qu'aux Conſeillers du Conſeil des Indes.

Lorſque je vis les trois victimes infortunées de l'avarice du Comte-Duc & du Viceroi menacées d'une prochaine mort, j'en eus compaſſion: Monſeigneur, dis-je à ſon Excellence, avant qu'on répande le ſang de ces Indiens, mettons l'adreſſe en uſage, puiſque la torture a été inutile. Je connois un Jacobin qui eſt fort éloquent, & qui parle parfaitement la langue Indienne. Je crois que s'il voyoit les Priſonniers, & qu'il eût avec eux pluſieurs entretiens, il viendroit à bout de leur faire révéler ce qu'ils célent avec tant d'opiniâtreté. J'approuve votre idée,

répondit le Comte, & rien ne doit nous empêcher de la ſuivre. Allez tout-à-l'heure chercher ce Religieux, & me l'amenez ; s'il peut réuſſir dans cette affaire, il n'a qu'à compter que je lui ferai avoir un Evêché. Je montai auſſitôt en caroſſe, & me rendis au Couvent des Jacobins, en diſant en moi-même : Vive Dieu ſi mon ami Carambola pouvoit devenir Evêque, cela ſeroit fort plaiſant.

Qui vous amene ici, s'écria le Pere Cyrille, dès qu'il me vit paroître ? Y a-t-il quelque choſe pour votre ſervice ? Il s'agit plutôt du vôtre, lui répondis-je, puiſqu'il eſt queſtion d'une mître qu'on veut vous mettre ſur la tête. J'eſpere que vous vous expliquerez, me dit-il, car je ne vous entends point. Je ne crois pas être du bois dont on fait les Evêques, quoiqu'on éléve tous les jours à l'Epiſcopat des Sujets de notre Ordre. J'appris au Moine le motif de ma viſite, & à quelle condition l'on promettoit de le faire Prince de l'Egliſe. Oh, je ne tiens pas encore la

mître, reprit-il en branlant la tête. Ce qu'on attend de moi n'eſt pas facile à faire. Vous vous mocquez, Seigneur Carnéadez, lui répliquai-je, en riant. Vous qui poſſédez l'heureux talent de perſuader : vous qui parlez ſi bien le langage Proconchi, vous craignez de ne pouvoir engager ces trois Priſonniers à répondre aux intentions de la Cour pour ſauver leur vie. Oui, repartit le Pere Cyrille, je crains de n'en pouvoir venir à bout. Vous ne connoiſſez pas les Indiens. Il y en a qui ſont ſi fermes dans les réſolutions qu'ils ont priſes, que les ſupplices les plus cruels ne ſçauroient les épouvanter. Si ceux-ci ſont convenus entre eux de mourir plutôt que de découvrir ce qu'ils veulent cacher, c'eſt envain qu'on ſe flatte de les y contraindre. Je veux bien néanmoins, ajoûta-t-il, en faire l'épreuve pour contenter le Viceroi ; mais je doute fort que Son Excellence ſoit fort ſatisfaite de l'événement.

Je menai au Palais le Jacobin, &

le préſentai à Monſeigneur, qui lui dit: Pere, vous ſçavez de quoi il s'agit. Don Cherubin doit vous avoir mis au fait; & comme il m'a fort vanté votre éloquence, j'ai tout lieu de me flatter que vous engagerez les trois Indiens à rompre un ſilence qu'ils s'obſtinent à garder, & qui leur deviendra funeſte, s'ils ne ſe rendent à nos rémontrances. Voyez-les, je vous prie, entretenez-les en leur propre langue, & faites enſorte, s'il eſt poſſible, qu'ils obéiſſent aux Ordres du Roi, en indiquant les endroits de la riviere dans leſquels il y a de l'or. Repréſentez-leur que ſans cette indication leur perte eſt certaine, au lieu que s'ils la font de bonne grace, je leur en tiendrai compte, & leur ferai des grands avantages. Quant à vous, Pere, ajoûta-t-il, ſoyez aſſuré que ſi vous réuſſiſſez, la Cour connoîtra ce ſervice. Monſeigneur, répondit le Pere Cyrille, je ſuis diſpoſé à ſeconder votre zéle pour le ſervice du Roi; & je n'épargnerai

rien pour ſatisfaire Votre Excellence ; mais, je l'ai déja dit à Don Chérubin, je ne ſçais ſi mes exhortations auront le ſuccès que vous vous en promettez.

En même-tems notre Jacobin, pour montrer qu'il ne demandoit pas mieux que de contribuer à l'accompliſſement des deſirs du Comte, ou plutôt que d'être Evêque, ſe fit conduire à la priſon où les trois Indiens étoient enfermés, & demeura quatre heures avec eux. Nous tirions, Monſeigneur & moi, un augure favorable d'une ſi longue viſite, & nous ne pouvions nous imaginer que les Indiens fuſſent aſſez inſenſés pour vouloir préférer la mort à la vie. Cependant nous nous trompions. L'Académicien de Petapa revint nous trouver d'un air mortifié : Ces malheureux, nous dit-il, ne ſont pas capables d'entendre raiſon dans le déſeſpoir qui les poſſéde. Je les ait vainement exhortés à ſe conformer aux volontés de la Cour, mes diſcours n'ont fait qu'irriter leur fu-

reur. Ils persistent à soutenir qu'ils ignorent s'il y a de l'or dans cette riviere où l'on prétend qu'il s'en trouve; & ils ajoutent à cela que quand ils le sçauroient, ils ne l'avoueroient pas pour punir l'avidité de la Cour & du Viceroi. Hé-bien, dit alors Son Excellence irritée de la fermeté des Prisonniers, ils périront, puisqu'ils veulent s'approprier des richesses qui appartiennent au Roi.

Ces paroles du Comte furent suivies d'un Arrêt de mort qu'il prononça contre eux, en conformité de l'ordre sanguinaire de la Cour, & cela sans opposition de la part des Juges de la Chancellerie, quoique ces Officiers soient en droit de s'opposer aux desseins injustes des Vicerois; ce qu'il faut sans doute attribuer à la crainte, qu'ils avoient de déplaire au Ministre dont ils connoissoient l'esprit vindicatif.

On dressa donc dans la place du marché un échaffaut, sur lequel on fit premierement monter l'aîné des

trois freres Indiens. Il étoit accompagné du Pere Cyrille qui l'exhortoit en Proconchi à contenter le Viceroi, tandis que de l'autre, l'Exécuteur tenoit à la main un large coutelas dont il affectoit de faire briller la lame aux yeux du malheureux qu'elle menaçoit ; mais l'Indien régardant d'un œil intrépide l'appareil de son supplice, & plus fatigué qu'ébranlé de l'exhortation du Moine, se hâta de tendre la gorge au bourreau, qui lui porta le coup mortel.

On fit aussitôt venir le second frere, à qui le Religieux voulut persuader qu'il ne devoit pas suivre l'exemple de son aîné : discours inutile, lui dit l'Indien, qui parloit un peu la Langue Espagnole : Mon ami, poursuivit-il, en s'adressant à l'exécuteur, fais promptement ton devoir ; consommes l'ouvrage injuste & barbare de tes Supérieurs. A ces mots, il pencha la tête sur le billot, & le bourreau la lui trancha.

Il ne restoit plus à expédier que

le cadet des trois freres. Celui-ci ne parut pas ſitôt ſur l'échaffaut, qu'on entendit un murmure parmi les aſſiſtans qui étoient en très-grand nombre, & ce murmure étoit un effet de la compaſſion générale que ſa vûe excitoit. Il eſt conſtant qu'on ne pouvoit le conſidérer ſans déplorer ſon malheur. C'étoit un garçon de vingt ans tout au plus, de belle taille & de bonne mine. Les Dames, qui ſont naturellement pitoyables, plaignoient ſa jeuneſſe, & ſouhaitoient qu'il n'imitât point ſes freres. Tous les ſpectateurs faiſoient des vœux pour lui au Ciel. Pour moi, j'eſpérois, & Monſeigneur ſe flattoit auſſi de cette eſpérance, que ce jeune Indien pâliroit en voyant le fer levé ſur ſa tête & les corps de ſes aînés étendus ſur l'échaffaut. Le Pere Cyrille même, malgré la connoiſſance qu'il avoit de la fermeté des Indiens, ne déſeſpéroit pas d'arracher celui-ci au trépas; & pour cet effet redoublant ſes efforts, il épuiſa les diſcours les plus éloquens

de ſon recueil Académique; mais il ne fut pas plus heureux dans cette entrepriſe qu'il l'avoit été à Guatimala dans l'affaire de l'élection d'une Supérieure ; car quand le jeune Indien apperçut par terre les têtes de ſes freres ſéparées de leurs troncs, il les ramaſſa toutes deux en fureur, & les baiſant l'une après l'autre avec tranſport : Attendez, s'écria-t-il en ſa langue, attendez, mes chers freres, je vais vous ſuivre. La mort n'a pour moi que des charmes, puiſqu'elle va me rejoindre à vous. Le Jacobin jugeant par ces paroles que ce furieux vouloit périr, ceſſa de l'exhorter à vivre, & l'abandonna au bourreau qui lui abattit la tête.

La place du Marché retentit auſſitôt d'un cri d'horreur. Tout le peuple éclate en murmures confus. On plaint ces trois Indiens, & leurs Juges ſont accuſés d'injuſtice. Il eſt certain que cette aventure fit peu d'honneur au Comte de Gelves & au premier Miniſtre; mais je crois que

ces deux Seigneurs furent moins mortifiés d'avoir fait injustement mourir trois Gentilshommes, que d'avoir infructueusement commis une si mauvaise action. Pour Don Juan de Salzedo & moi, nous en fumes véritablement affligés, aussibien que le petit Pere Cyrille qui s'en retourna tristement à son Monastere, comme un homme qui perdoit un Evêché.

CHAPITRE III.

Par quel hazard Toston fit tout-à-coup fortune, & de la louable résolution qu'il prit bientôt après. Don Alexis voit partir sans regret sa Créole, épouse de Toston.

Le lendemain de ce tragique évé-nement, il en arriva un plus réjouissant au Palais. Blandine s'étant apperçue que Don Alexis avoit abusé de la foiblesse qu'elle avoit eue pour lui, fit confidence à Toston de

de l'état où elle ſe trouvoit, & ce domeſtique auſſitôt en avertit la Vicereine.

Cette Dame en parut auſſi étonnée que ſi elle n'eût pas dû prévoir cet accident. Ah, mon ami, lui dit-elle, que viens-tu m'apprendre ! cette nouvelle me perce le cœur. Je n'aurois jamais crû Blandine capable de s'oublier juſques là. Madame, lui répondit Toſton, vous ſçavez qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe. Quand la maîtreſſe eſt attendrie, & l'amant bien paſſionné, la raiſon & la vertu perdent aiſément ſur eux leur empire.

Ah ! foible Blandine, reprit la Comteſſe, qu'as-tu fait ! Devois-tu laiſſer prendre à mon fils des libertés qu'on ne permet qu'à un époux ? Mais pourquoi te faire ce reproche ? C'eſt à ma ſeule imprudence qu'on doit imputer ton malheur. Hélas ! c'eſt moi qui t'ai perdue, en t'expoſant au péril où ta ſageſſe a ſuccombé ! Après cette tirade de démonſtrations de douleur : Je ſerois incon-

ſolable, pourſuivit-elle en changeant de ton, ſi le mal étoit ſans remède; heureuſement il y en a: oui ſans doute, il eſt un moyen ſûr de ſauver l'honneur de Blandine. Il n'y a qu'à la marier promptement à quelque honnête homme, à toi, par exemple; tu me parois lui convenir. Madame, lui répartit Toſton, je vous remercie de la préférence.

Tu as raiſon de m'en remercier, s'écria la Vicereine; apprends, mon ami, que tu ne feras pas une mauvaiſe affaire en t'uniſſant avec Blandine. Premierement, cette Créole eſt fort jolie, & je lui donnerai une groſſe dot; avec cela je te promets un emploi conſidérable; &, ce qui ne doit pas être compté pour rien, ma protection. Franchement, Madame, dit Toſton avec beaucoup de vivacité, vous m'éblouiſſez: il faudroit que je fuſſe ennemi de ma fortune, ſi je refuſois un pareil établiſſement. C'en eſt fait, je ſuis tout prêt à conſerver l'honneur de Blan-

dine, aux dépens du mien.

La Vicereine charmée de voir ce garçon dans ces ſentimens, ſe hâta de lui faire épouſer ſa Créole, dont la réputation, par ce mariage, ne reçut aucune atteinte : car perſonne ne fut étonné de voir un Valet-de-Chambre de Don Alexis ſe marier à une Suivante de la Comteſſe. Ce qu'il y eut de bon pour l'épouſeur dans cet hymen précipité, c'eſt qu'il toucha mille piſtoles d'Eſpagne que la Vicereine lui fit compter. Ajoûtez à cela trois mille écus qu'il reçut de moi pour récompenſe des ſervices qu'il m'avoit rendus.

Lorſque ce domeſtique ſe vit ſi bien en argent, il lui prit envie de retourner dans ſon pays & d'y mener ſa femme, dont il étoit depuis long-tems amoureux, & plus aimé que Don Alexis, de ſorte qu'il pouvoit ſe flatter, auſſi-bien que ce jeune Seigneur, d'être le véritable pere de l'enfant qui devoit naître de Blandine. Il me communiqua ſon deſſein. Monſieur, me dit-il, quoi-

que le séjour de Mexique soit peut-être le plus beau qu'il y ait sur la terre habitable, j'ai résolu de le quitter pour aller revoir ma patrie & mes parens. Mon pere, qui, comme vous sçavez, est Maître d'école dans la ville d'Alcaraz vit encore, de même que ma mere, à moins que depuis notre séparation la mort ne me les ait enlevés tous deux. Ils ne sont pas riches, & vous jugez bien que le retour d'un généreux fils qui a fait fortune leur sera fort agréable.

Outre le plaisir que je me fais, poursuivit-il, de rendre leur sort un peu plus doux, je sens que je n'en aurai pas moins à porter de vos nouvelles au Seigneur Don Manuel de Pedrilla, votre beau-frere & votre ami, qui doit être dans une impatience mortelle d'en recevoir. Il n'en faut pas douter, lui dis-je, Don Manuel m'aime trop pour n'être pas en peine de moi; & de mon côté, je serois indigne de son amitié, si je tardois plus lon-gtems à

l'informer de l'heureuſe ſituation où je me trouve. Auſſi ſuis-je dans le deſſein de la lui faire ſçavoir le plutôt qu'il me ſera poſſible par une lettre qui en contiendra une ample detail.

Non, non, Monſieur, interrompit Toſton, c'eſt un ſoin dont je me charge. Je l'inſtruirai mieux de vive voix que vous ne pourriez faire par une lettre, de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre départ d'Alcaraz. De plus, je ſerai en état de répondre à toutes les queſtions qu'il voudra me faire, & vous ne doutez pas qu'il ne m'en faſſe une infinité. Il eſt conſtant, repris-je, qu'un rapport de ta part ſeroit préférable à la plus longue dépêche; mais je crains un choſe; Don Alexis ne voudra pas conſentir à l'éloignement de Blandine. Oh, que ſi, répartit Toſton, l'amour de ce Seigneur s'eſt bien ralenti. Il commence à ſe détacher de ſa Créole, & marchant ſur les traces de ſon pere, malgré tout ce que nous avons pû faire la

Vicereine & moi pour l'empêcher, il s'entête à vûe d'œil d'une Indienne coquette, dont un de ſes Pages lui a procuré la connoiſſance. Je ſuis ravi qu'il ſoit devenu volage; car Blandine a plus de goût pour moi, ſans vanité que pour lui. Elle abandonnera volontiers Mexique pour me ſuivre dans mon pays, où nous vivrons à notre aiſe en élevant honnêtement la petite famille que nous promet ſa fécondité.

Véritablement Don Alexis, bien loin de vouloir tenir ſa Créole, reçut ſes adieux d'un œil ſec; mais au défaut de la douleur que le petit ingrat auroit dû avoir de perdre une perſonne qui avoit eu de ſi fortes bontés pour lui, il lui fit préſent de quelques pierreries. Après quoi, Toſton s'étant chargé des dépêches que je lui donnai pour Don Manuel & pour ma ſœur, il partit avec Blandine pour ſe rendre à la Vera-Cruz par la voie des Muletiers.

CHAPITRE IV.

De la confidence que Don Juan de Salzedo fit à son gendre d'un projet formé par le Viceroi. Ce que c'étoit que ce projet, & comment il fut exécuté. L'Archevêque de Mexique prend le parti du Peuple, excommunie Don Pédre & le Viceroi. Violence que lui fait ce dernier pour le faire conduire à la Vera-Crux.

POur peu que mon beau-pere eut été envieux & jaloux, il n'auroit pas vû sans peine les Gentilshommes s'empresser, comme ils faisoient, à rechercher mon amitié préférablement à la sienne; mais c'étoit un bon homme qui prenoit plaisir à me voir estimé & honoré de tout le monde. Peut-être aussi qu'en lui-même attribuant à la considération qu'on avoit pour lui celle qu'on me témoignoit, sa vanité y trouvoit son compte. Quoi qu'il en soit, il m'aimoit autant que si j'eusse été son propre fils. Il n'avoit

point de ſecrets pour moi ; & quelquefois il me faiſoit des confidences très-importantes. En voici une de celles-là qu'il me fit un jour.

Le Comte de Gelves, me dit-il, commence à perdre l'eſpérance de faire prolonger ſon Gouvernement. Un courtiſan de ſes amis bien informé des mouvemens que pluſieurs Seigneurs ſe donnent à la Cour pour obtenir la Viceroyauté de Mexique, lui mande que le Comte Duc d'Olivarès paroît avoir envie de faire tomber le choix du Roi ſur le Marquis de Serralvo. Un autre moins avare que le Comte de Gelves, continua-t-il, s'en conſoleroit, & s'en retourneroit content à Madrid avec le poiſſon qu'il a pris ; mais il ne peut ſe borner : il veut faire un bon coup de filet. Il prétend qu'en faiſant renchérir le ſel, il gagnera des ſommes immenſes ; & pour rejetter ſur un autre la haine publique qui eſt attachée à ce monopole, il a en main un homme né pour exécuter de ſemblables entrepriſes, c'eſt

Don Pedro Mexio, Gentilhomme des plus riches de Mexique, & des mortels peut-être le plus audacieux.

J'aime Monſieigneur, pourſuivit Don Juan, & je chéris trop ſa gloire & ſon honneur, pour avoir applaudi à ſon deſſein lorſqu'il me l'a communiqué. Je l'ai combattu en ami ſincère, en ſerviteur zélé : mais quoique le Comte m'écoute ordinairement & ſuive aſſez mes avis, je vous dirai qu'il y a des occaſions où, comme dans celle-ci, il ne veut pas être contredit; ſi bien qu'il eſt déterminé à faire exécuter ſon projet, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver. Ainſi parla mon beau-pere, qui me demanda enſuite ce que je diſois de ce projet. Je dis, lui répondis-je, qu'il me fait frémir, & qu'il peut avoir des ſuites fort déſagréables pour Son Excellence & pour nous. C'eſt ce que je crains, repliqua-t-il, & je ſuis bien mortifié de ne pouvoir les prévenir. Nous deſapprouvions donc cette entrepriſe Salzedo & moi, & nous étions au déſeſpoir de voir que

l'on se préparoit à l'exécuter. Je vais détailler de quelle façon les entrepreneurs commencerent cet ouvrage d'iniquité. Le Lecteur verra par l'événement la vérité du proverbe : *la codicia quebra al saco ;* la convoitise rompt le sac.

Don Pedro Mexio, suivant l'accord fait entre le Comte & lui, acheta tout le sel qu'il put trouver à vendre dans le pays, & en remplit les greniers qu'il avoit loués dans cette intention. Par ce moyen le sel devint plus rare, & rencherit de jour en jour. Alors Don Pedre vendant le sien, en augmenta peu à peu le prix, de maniere que les pauvres commencerent à se plaindre, & les riches à murmurer, d'autant plus qu'ils sçavoient bien les uns & les autres ce qu'ils devoient penser de cette cherté. Ils ne s'en tinrent pas aux plaintes & aux murmures. Ils présenterent au nom du peuple en général, une Requête aux Juges de la Chancellerie, demandant qu'on remît le sel à son prix ordinaire. Mais le Vi-

ceroi qui étoit à la tête de ces Juges, dont la plûpart n'oſoient être d'une autre opinion que la ſienne, leur fit entendre que cette cherté ne dureroit pas longtems, & qu'il falloit prendre patience. De ſorte que perſonne n'ayant la hardieſſe de s'oppoſer à ſon avarice, on laiſſa Mexio continuer ſon brigandage à ſon aiſe.

A la fin, le peuple las de ne pas voir finir ce monopole, implora le ſecours de l'Archevêque, en expoſant dans un mémoire à Sa Grandeur, qu'elle devoit interpoſer ſon autorité Paſtorale, pour délivrer ſes ouailles de la tyrannie de Don Pedro. Le Paſteur touché de leur miſere, ou pour parler plus juſte, pouſſé par une ſecrete haine qu'il avoit pour le Viceroi, ſaiſit cette occaſion de le mortifier ſous le ſpécieux prétexte de les ſoulager. Il réſolut d'employer les cenſures de l'Egliſe contre Mexio, n'ignorant pas que ce ſeroit attaquer indirectement le Comte. Ce Prélat paſſionné ſe nommoit Don Alonſo de Zerna. Il étoit fils d'un

Hidalgo de la Caſtille vieille. Il avoit obtenu, je ne ſçais comment, l'Archevêché de Mexique, qui vaut ſoixante mille écus de rente : & fier de la poſſeſſion d'un ſi riche Bénéfice, il ſe croyoit pour le moins égal au Viceroi.

Don Alonſo, pour chagriner ſon ennemi, excommunia Don Pedre, & fit afficher ſon excommunication aux portes de toutes les Egliſes, afin que perſonne n'en ignorât. Mexio en étant informé n'en fit que rire. Il ſe mocqua de l'Archevêque ; & pour lui montrer le peu de cas qu'il faiſoit de ſon excommunication, il continua de vendre ſon ſel, & même il en hauſſa le prix. Cette audace ne manqua pas d'irriter l'impétueux Prélat, qui de ſon côté n'écoutant & ne ſuivant que ſon humeur bouillante, pouſſa ſon reſſentiment juſqu'à interdire le ſervice divin.

Rien n'eſt plus conſidérable dans la nouvelle Eſpagne que cette interdiction. C'eſt, pour ainſi dire, ſonner le tocſin pour avertir le peuple

que le feu eſt dans la maiſon du Seigneur; car dès le moment qu'elle eſt publiée, on ferme les portes des Egliſes, on n'y dit plus de Meſſes, on n'y fait plus de Prieres, c'eſt une ſuſpenſion générale de toutes les fonctions Eccléſiaſtiques. Pour bien concevoir l'importance de cette redoutable cenſure, il faut ſçavoir qu'il y a plus de mille Prêtres à Mexique, tant ſéculiers que réguliers, qui ne ſubſiſtent que des Meſſes qu'ils diſent à un écu chacune; ce qui monte à plus de mille écus par jour, & ce que l'Excommunié doit payer.

Don Pedre jugeant bien que l'Archevêque vouloit le ruiner en le rendant odieux au peuple; & d'ailleurs s'appercevant que l'on commençoit à l'inſulter dans les rues, perdit une partie de ſa fermeté, & ſe retira au Palais du Viceroi, pour prier Son Excellence de le proteger, puiſqu'après tout il n'avoit fait que ce qu'elle lui avoit ordonné. Là-deſſus le Comte de Gelves envoya la plûpart de ſes Domeſtiques aux portes des Egli-

ſes arracher les affiches d'excommunication & d'interdiction qui y étoient. Il fit dire enſuite aux Supérieurs des Couvens, qu'il leur commandoit d'ouvrir leurs Egliſes, & d'y faire dire des Meſſes ſous peine de déſobéiſſance. Mais les Moines répondirent, que dans cette occaſion il leur ſembloit qu'ils devoient plutôt obéir à leur Paſteur qu'au Viceroi. Sur leur refus, Son Excellence m'appella & me dit : Don Cherubin, allez tout-à-l'heure dire de ma part à l'Archevêque que je lui ordonne de revoquer ſes cenſures.

Je me rendis en diligence au Palais Archiépiſcopal, & j'expoſai ma commiſſion au Prélat, qui me dit d'un air bruſque qu'il ne pouvoit faire ce que le Comte lui commandoit, que Mexio le perturbateur du repos public, ne ſe fût préalablement ſoumis à l'Egliſe, & n'eût dédommagé tous les Prêtres des ſommes qu'il leur avoit fait perdre. Je voulus repréſenter à Sa Grandeur irritée qu'elle ne faiſoit pas réflexion que c'étoit

défobéir au Roi, que de refufer d'obéir aux ordres de fon Miniftre; mais le furieux Don Alonfo m'interrompit avec emportement: Taifez-vous, mon ami, me dit-il, je n'ai pas befoin de vos remontrances. Je fçais ce que je dois à un Viceroi qui fait un fi mauvais ufage de fon pouvoir, & qui mériteroit d'être traité comme Don Pedre. Je ne jugeai point à propos de répliquer, quelque envie que j'en euffe, & je me retirai de peur d'être auffi excommunié.

Le Viceroi, qui n'étoit guère moins violent que l'Archevêque, fut tranfporté de colere quand je lui eus rapporté ce que le Prélat m'avoit dit; & cédant à fon premier mouvement, il fit venir le Capitaine de fes Gardes: Tirol, lui dit-il, je vous commande d'aller vous faifir de la perfonne de l'Archevêque dans quelque lieu qu'il foit, l'immunité des Eglifes ne devant pas même être refpectée dans cette occafion. Conduifez ce Prêtre à la Vera-Cruz, & le

mettez ſous la garde du Château, jusqu'à ce qu'on puiſſe l'embarquer pour le tranſporter en Eſpagne.

Tandis que Tirol raſſembloit ſes gens pour exécuter l'ordre de Son Excellence, l'Archevêque en fut averti. Il ſortit auſſitôt de la ville, ſe refugia dans le fauxbourg de Gadaloupe accompagné de pluſieurs Eccléſiaſtiques. Là, il dreſſa lui-même contre le Viceroi une excommunication qu'il chargea un de ſes Prêtres de faire afficher à la porte de la Cathédrale. Enſuite ayant appris qu'on le pourſuivoit, il ſe ſauva dans une Egliſe, où il fit allumer des cierges ſur l'Autel, & ſe revêtit de ſes habits Pontificaux, trop perſuadé que dans cet état aucun homme n'oſeroit mettre la main ſur lui. Mais il fut bientôt déſabuſé. Tirol à la tête de ſes gens entra dans l'Egliſe, & s'étant reſpectueuſement approché du Prélat, le pria d'entendre la lecture d'un ordre du Roi qu'il lui apportoit, & de s'y ſoumettre ſans réſiſtance pour éviter le ſcandale. Sur cela notre Ar-

chevêque se mit à crier qu'on violoit les priviléges des Eglises, & prit à témoin tous ses Prêtres de la violence qu'on lui faisoit. Néanmoins après avoir bien déclamé contre le Viceroi, il ôta ses habits, & se rendit docilement à Tirol, qui le mena sur le champ à la Vera-Cruz.

CHAPITRE V.

Des tristes & fâcheuses suites qu'eut l'enlevement de l'Archevêque de Mexique. Le Viceroi est obligé de se retirer chez les Cordeliers : Don Chérubin, sa femme & son beau-pere s'y retirent aussi. Don Chérubin sort de Mexique.

DOn Juan & moi, nous fumes affligés de cet enlevement, prévoyant bien qu'il auroit de fâcheuses suites. Nous avions des espions qui nous rendoient un compte exact de ce qu'on disoit dans la ville, & nous avions lieu de juger par leurs rapports que les habitans n'approu-

voient point la conduite que le Comte avoit tenue, & même qu'ils lui donnoient le tort.

Nous apprîmes bientôt que les Eccléſiaſtiques ſur-tout étoient animés contre Son Excellence; qu'ils inſpiroient à la populace un eſprit de révolte, & qu'ils excitoient les Créoles, les Indiens & les Mulâtres, ennemis ſecrets du Gouvernement, à commencer la ſédition. Inſenſiblement le nombre des mécontens groſſit à un point qu'il ſembloit que toute la ville eût pris parti contre le Viceroi. Ses Domeſtiques ne pouvoient paroître ſans s'expoſer à des inſultes. Salzedo même & moi, nous fûmes enveloppés dans la haine du peuple, qui s'imaginoit ſans doute que nous avions eu part au monopole du ſel. Enfin, tout annonçoit la prochaine ſédition que le retour de Tirol à Mexique fit éclater. Le premier qui leva le bouclier fut un Prêtre, lequel voyant paſſer dans la place du Marché ce Capitaine à cheval, s'aviſa de s'écrier: *Voila celui*

qui a osé porter sa mainimpie sur le Ministre du Seigneur.

A la voix de ce Prêtre, la populace s'émeut, s'assemble & poursuit à coups de pierres jusqu'au Palais Tirol, qui, craignant un soulevement général, fait fermer les portes. La précaution ne fut pas inutile, car l'affaire devint sérieuse. En moins d'un quart d'heure, il se trouva dans la Place plus de six mille personnes de toutes sorte de conditions, qui prodiguant des injures à Tirol, se mirent à crier à l'envi qu'il falloit l'exterminer.

Jusques-là les séditieux n'avoient encore fait que du bruit; & le Viceroi croyant que pour les appaiser, il n'y avoit qu'à les envoyer prier de sa part de se retirer dans leurs maisons, en les assurant que Tirol s'étoit sauvé du Palais par une porte de derriere, me chargea de cette commission, de laquelle j'aurois volontiers cédé l'honneur à un autre, & dont pourtant je m'acquittai d'un air assez hardi pour un homme qui

s'expoſoit à être lapidé, ce qui penſa m'arriver; car m'étant montré à un balcon pour parler aux mutins, je vis auſſitôt tomber ſur moi une grêle de pierres, dont heureuſement aucune ne m'atteignit. Comme il n'y avoit que des coups à gagner en voulant faire entendre raiſon à ces enragés, je me retirai ſagement, & par ma bruſque retraite, j'évitai le ſort de l'Empereur. *

Les choſes n'en demeurerent point là. Quelques Prêtres s'étant mis de la partie, irriterent la fureur des mécontens, dont quelques-uns s'étant armés de fuſils, commencerent à tirer aux fenêtres, & à faire ſiffler les balles dans le Palais: tandis que d'autres avec des leviers s'efforçoient d'abattre la muraille pour y entrer. Pendant cinq ou ſix heures que dura ce tumulte, un Page & deux Gardes du Comte, qui pa-

* Ce prince fut tué d'un coup de pierre, comme il parloit du haut d'un balcon à ſes Sujets pour les engager à mettre les armes bas.

rurent aux balcons avec des carabines pour repofter les tireurs du dehors, eurent le malheur de périr, après avoir de leur côté couché par terre quelques féditieux. Nous en aurions fait un grand carnage, fi nous euffions eu quelques piéces de canon; mais il n'y en avoit ni dans le Palais, ni dans la ville, les Efpagnols n'apprehendant point d'être attaqués par des Nations étrangeres.

Au défaut du canon, le Comte de Gelves fit arborer fur fes balcons l'étendard Royal, & fonner la trompette, pour appeller les habitans au fecours de leur Roi, dont il repréfentoit la perfonne. Ce qui fut encore inutile, puifqu'aucun de fes amis ni des Officiers de la Chancellerie n'accourut pour le défendre. Cependant la nuit s'approchoit, & les mécontens l'attendoient avec impatience pour augmenter le défordre. Comme ils s'étoient apperçus que la porte de la prifon pouvoit aifément être enfoncée, ils l'enfoncerent, ou plutôt le Geolier la leur

ouvrit. Ils mirent en liberté les Prisonniers, qui se joignant à eux, les aiderent à mettre le feu à la prison, & à bruler une partie du Palais. Alors les principaux habitans craignant que la ville ne fût réduite en cendres, sortirent de leurs maisons, & pour leurs propres intérêts appaiserent la populace. Ils lui firent éteindre le feu ; sans cela, Mexique eût eu le destin de la ville de Troye.

Mais s'ils eurent assez d'autorité pour empêcher que la canaille ne brulât le Palais du Viceroi, ils n'eurent pas le pouvoir de préserver du pillage tous les effets de ce Seigneur. Une partie de ses meubles fut enlevée ; & lui-même, pour pourvoir à la sûreté de sa personne, se vit obligé de se refugier avec son épouse & son fils chez les Cordeliers, qui étoient les seuls Moines qui ne fussent pas de ses ennemis. Ces Peres lui donnerent un logement assez commode dans leur Couvent, qui est d'une vaste étendue. Ce logement étoit celui du Pere Provincial de l'Or-

dre, qui n'étoit point alors à Mexique. C'étoit un grand corps de logis qui contenoit plusieurs appartemens fort petits & très-simplement meublés, à l'exception de celui où couchoit Sa Révérence. Pour ce dernier, il étoit composé de cinq ou six piéces, & l'on peut dire qu'on n'y voyoit rien qui sentît la pauvreté religieuse.

Salzedo, Blanche & moi, nous allâmes joindre le Comte au Couvent pendant la nuit. Ses principaux Domestiques & les nôtres s'y rendirent aussi, & nous nous trouvâmes enfin tous logés, tant bien que mal. Le lendemain dès la pointe du jour, Monseigneur nous fit appeller mon beau-pere & moi, pour déliberer tous trois sur ce qu'il convenoit de faire dans une si triste conjoncture. Il n'y a point d'autre parti à prendre, dit Don Juan, que d'envoyer promptement un homme d'esprit & de confiance au Duc d'Olivarès, pour l'informer de cette révolte; & je ne crois pas qu'on puisse choisir

un homme plus capable de bien faire cette commiſſion que Don Chérubin. Je ſuis de votre avis, Salzedo, dit le Comte; il faut que Don Chérubin parte inceſſamment pour Madrid. On ne peut uſer de trop de diligence.

Le Viceroi employa toute la journée à faire des dépêches pour la Cour, & à me donner des inſtructions, & le ſur-lendemain je pris la route de la Vera-Cruz avec un Valet-de-chambre & un Laquais. Je laiſſai donc Son Excellence, Madame la Comteſſe, Don Juan & ma femme chez les Cordeliers de Mexique, & faiſant toute la diligence poſſible, je gagnai la Vera-Cruz, où j'appris que l'Archevêque Don Alonſo de Zerna étoit parti pour l'Eſpagne depuis deux jours. Comme il y a toujours dans le Port de cette ville un vaiſſeau préparé pour le ſervice du Viceroi, je m'embarquai deſſus ſans perdre de tems, & fis mettre à la voile pour Cadix, où j'arrivai après une heureuſe & courte navigation.

CHAPITRE VI.

Don Chérubin étant arrivé à Madrid, va voir le Duc d'Olivarès, & lui fait un détail du ſoulevement de Mexique. Comment ce premier Miniſtre fut affecté de ce rapport ; & des réſolutions qui furent priſes en conſéquence dans le Conſeil de Sa Majeſté Catholique. Le Viceroi rentre triomphant dans ſon Palais. Sa diſgrace, il retourne à Madrid ; Don Chérubin & ſa famille le ſuivent.

JE n'eus pas plutôt mis pied à terre à Cadix, que me hâtant de traverſer l'Andalouſie & la Caſtille nouvelle, je fus bientôt à Madrid. Je volai d'abord chez le premier Miniſtre, qui me donna Audience dès que je lui eus fait annoncer mon arrivée. Je lui remis les dépêches dont j'étois chargé. Il les lut avec toute l'attention qu'elles méritoient ; & voyant que le Comte de Gelves lui mandoit que je pourrois l'inſtruire de toutes les circonſtances de

la sédition, il ne manqua pas de m'en demander un ample détail. Je lui obéis en homme qui y étoit bien préparé. J'avouerai de bonne foi que dans ma rélation je desservis, autant que je le pus, l'Archevêque Don Alonso. Je le peignis avec les couleurs les plus noires, & je finis mon récit en rejettant sur l'orgueil de ce Prélat toute la faute de ce funeste évenement.

Le Duc d'Olivarès lut en plein Conseil la dépêche du Comte de Gelves, & tout le monde trouva cette affaire très-importante. On jugea qu'il étoit absolument nécessaire de punir les plus coupables des séditieux, pour retenir dans le devoir les autres Provinces de l'Amérique, lesquelles ne se voyant qu'à regret sous le joug Espagnol, pourroient êtes tentées de suivre le mauvais exemple des Mexiquains. Il fut arrêté dans le Conseil qu'on enverroit à Mexique Don Martin de Carillo, Prêtre & Inquisiteur de Valladolid, en qualité de Commissaire, pour y

faire les informations convenables, avec pouvoir de châtier rigoureusement quelques-uns des principaux habitans, pour n'avoir pas couru au son de la trompette se ranger sous l'étendard royal. On y résolut aussi de changer les Officiers de la Chancellerie, pour avoir laissé le Viceroi dans le péril, sans se donner le moindre mouvement pour l'en tirer.

A l'égard de l'Archevêque Don Alonso, il eut beau solliciter à la Cour, personne dans le Conseil ne voulut entreprendre sa défense, tant on trouva sa conduite digne de blâme. On le dépouilla même de son riche Bénéfice, pour le faire Evêque de Zamora, petit Diocèse de quatre mille écus de rente. C'étoit en quelque façon devenir d'Evêque Meunier; mais on trouvoit encore que la Cour marquoit assez de considération pour la Maison de Zerna.

Le premier Ministre, que la sédition des Mexiquains inquiétoit, ne me retint pas longt-temps à Madrid. Il

me renvoya promptement avec une dépêche pour le Viceroi. Je retournai à Mexique avec Don Martin de Carillo, dont l'arrivée répandit la terreur dans cette ville. Les citoyens pour la plûpart, se sentant coupables, craignoient d'être punis. Tout le monde jugeoit que la Cour vouloit faire un exemple, & chacun trembloit pour lui ou pour ses amis; mais ils en furent quittes pour la peur. Don Martin les rassura, en leur déclarant de la part du Roi, que Sa Majesté aimant mieux écouter sa clémence que sa justice, leur accordoit une amnistie générale.

Cette déclaration produisit un effet admirable. Le peuple, qui partout change comme le vent, fut touché de la bonté de son Souverain, & s'écria: *Vive notre bon Roi Philippe! Vive le Comte de Gelves son Ministre!* Alors vous eussiez vû ces mêmes séditieux qui avoient voulu massacrer ce Seigneur, aller en foule aux Cordeliers le demander pour le

conduire à ſon Palais, avec des acclamations & des démonſtrations de joies exceſſives.

Le Viceroi, qui juſques-là n'étoit point ſorti du Couvent depuis qu'il s'y étoit réfugié, voyant qu'il pouvoit impunément ſe montrer en public, s'en retourna chez lui, où, ce qui le ſurprit bien agréablement, il retrouva ſes effets tels qu'il les avoit laiſſés en ſe ſauvant chez les Moines : car par le plus grand bonheur du monde, les Gentilshommes qui avoient eu aſſez de pouvoir ſur la populace pour calmer ſa fureur & lui faire éteindre le feu, avoient eu en même-tems la précaution de faire garder les portes du Palais par les mutins mêmes en leur défendant de voler, de peur qu'il ne vînt des ordres de la Cour qui les en fiſſent repentir. Si bien que dans le Palais tout reprit ſa premiere face.

J'ai oublié de dire qu'à mon rétour d'Eſpagne, lorſque je rendis compte de mon voyage à Monſeigneur, il me fit une queſtion : Com-

ment le Duc d'Olivarès vous a t-il reçû, me dit-il? Dans quels sentimens le croyez-vous pour moi? Il m'a fait uu accueil gracieux, répondis-je à Son Excellence, & autant qu'on peut deviner ce que pense ce premier Miniſtre, il m'a paru plein d'eſtime & d'amitié pour vous. Je vous dirai même que je l'ai entendu faire votre éloge dans des termes.... Tant pis, interrompit le Viceroi avec précipitation. Cela m'eſt ſuſpect, auſſi bien que la lettre que vous m'avez remiſe de ſa part. Cette lettre eſt trop flatteuſe pour que je n'en doive pas être allarmé. Je ne ſçais, mais je preſſens qu'il veut mettre à ma place le Marquis de Serralvo, & je ne crois pas être prévenu d'un faux preſſentiment. Vous vous trompez peut-être, lui dis-je, le Duc ſonge plutôt à prolonger votre Gouvernement. Je n'oſerois, répondit-il avec un ſoupir qui lui échappa, je n'oſerois me flatter de cette eſpérance. Je ne m'attends plus qu'à recevoir des or-

dres qui me rappellent à la Cour.
En effet, trois mois après il arriva un courier de Madrid qui remit au Comte de Gelves un paquet de la part du Duc d'Olivarès. Ce premier Miniſtre lui mandoit que Sa Majeſté ſouhaitant de l'avoir près de ſa perſonne, lui deſtinoit une des premieres charges de ſa Maiſon, & qu'elle venoit de nommer le Marquis de Serralvo à la Viceroyauté de la nouvelle Eſpagne. Le Comte de Gelves perdant alors toute eſpérance d'être continué dans ſon poſte, prit ſon parti de bonne grace. Il ne ſongea plus qu'à s'en retourner à Madrid avec toutes ſes richeſſes, & qu'à faire les préparatifs de ſon départ. De notre côté, nous nous diſpoſâmes Salzedo & moi à le ſuivre avec nos petits effets qui valoient bien deux cents mille écus. Jugez par-là de ce que Son Excellence pouvoit emporter. Enfin, nous partîmes de Mexique, & l'on peut dire que ce jour-là nous donnâmes aux Amériquains un ſpectacle qui exerça bien

leur médiſance. Les railleurs en voyant défiler près de cent mulets chargés de balots, s'égayerent un peu à nos dépens, & nous à bon compte nous nous rendîmes avec leurs eſpeces à la Vera-Cruz.

Nous attendîmes dans cette ville l'arrivée du nouveau Viceroi pour nous embarquer ſur le même vaiſſeau qui devoit l'apporter. Ce Seigneur ne fut pas longtems ſans paroître. D'abord qu'il fut débarqué, le Comte & lui s'aboucherent enſemble. Ils eurent pendant deux jours des conférences ſur la ſituation des affaires de la nouvelle Eſpagne; après quoi ils ſe ſéparerent avec plus de politeſſe que d'amitié, l'un s'en allant fort maigre à Mexique, & l'autre s'en rétournant fort gras à Madrid.



CHAPITRE VII.

De quelle maniere le Comte de Gelves fut reçu à la Cour. Sa visite chez le premier Ministre. Le Duc d'Olivarès le fait son grand Ecuyer; du parti que prirent Don Salzedo & Don Chérubin. Le premier devient Intendant, & le second Secrétaire du Duc de Gelves.

NOus mîmes donc à la voile pour Cadix. Si nous eussions rencontré sur la route quelque gros vaisseau d'Alger ou de Salé, comme il s'y en trouve quelquefois, la rencontre eût été bonne pour lui : mais nous eumes le bonheur de commencer & d'achever notre navigation sans voir aucun navire de mauvais augure. Etant arrivé à Cadix, nous ne nous y arrêtâmes qu'autant de tems qu'il nous en fallut pour nous mettre en état de prendre le chemin de Madrid, où nous nous rendîmes à petites journées. Nous allâmes descen-

dra à l'Hôtel de Gelves, dans la place de la Servada, près de l'Eglice de Notre-Dame de la Paix. Ce n'est pas le plus belle Hôtel de la Ville, mais il est commode, & nous nous y trouvâmes mieux logés que nous ne l'avions été chez les Cordeliers de Mexique.

Dès le lendemain du jour de notre arrivée, le Comte alla voir le premier Ministre, qui le reçut avec distinction. Il le fit entrer dans son cabinet, où l'embrassant d'un air qui marquoit beaucoup d'estime & d'affection: Vous croyez sans doute, lui dit-il, que c'est moi, qui ai voulu mettre à votre place le Marquis de Serralvo; mais apprenez que vous êtes dans l'erreur. Si vous n'avez pas été continué dans votre poste, vous ne devez vous en prendre qu'à vous; c'est votre faute. Tout le Conseil unanimement n'a pas moins blâmé votre conduite que celle de l'Archevêque; & comme ce Prélat a été puni, on a jugé à propos de vous punir aussi pour contenter les Mexi-

quains, qui ont ſur le cœur l'affaire du ſel.

Je n'ai point oſé, pourſuivit le Duc, entreprendre de vous juſtifier; loin d'y réuſſir j'aurois révolté le Conſeil contre vous en cherchant à vous excuſer. Mais ſi je n'ai pû faire prolonger votre Gouvernement, j'ai du moins obtenu pour vous l'agrément du Roi pour la charge de Grand Ecuyer: ce qui doit vous conſoler d'avoir perdu une place que vous n'avez pas infructueuſement remplie pendant cinq bonnes années. Le Comte de Gelves, tout défiant qu'il étoit naturellement, crut le Miniſtre ſur ſa parole, & s'imaginant n'avoir que des graces à lui rendre, il lui voua un éternel attachement, & devint un de ſes meilleurs amis.

Le Duc le mena chez le Roi, auquel il dit en le lui préſentant: Sire, voici un de vos plus zélés ſerviteurs, & de tous vos Vicerois, celui qui peut-être a le mieux ſçû faire reſpecter votre autorité Royale dans les Indes. Il vient remercier Votre Majeſ-

té de l'avoir honoré de la Charge de Grand Ecuyer, de laquelle il eſt d'autant plus ſatisfait., qu'elle lui procurera le bonheur de voir tous les Jours ſon Maître. Le jeune Monarque fit au Comte de Gelves une réception des plus gracieuſes ; & comme il étoit fort curieux, il ne manqua pas de lui faire pluſieurs queſtions ſur les Mexiquains, & entre autres celle que je vais rapporter. Comte, lui dit-il, eſt il poſſible que parmi les Indiennes il s'en trouve d'aſſez piquantes pour mériter les regards des hommes d'Europe ? Notre Viceroi rougit à cette queſtion, croyant que le Prince la lui faiſoit par malice & pour lui reprocher ſon goût pour les Négreſſes. Sire, lui répondit-il un peu troublé, on en voit quelques-unes qu'on peut enviſager ſans horreur ; mais après tout la plus jolie ne laiſſe pas d'être un objet déſagréable pour des yeux accoutumés à la beauté des Dames de Madrid. Si la Comteſſe de Gelves eût entendu ſon époux parler ainſi, je crois

qu'elle n'auroit pas répondu de sa sincérité.

Le Comte de Gelves ayant pris possession de la charge de Grand Ecuyer, augmenta son Domestique de plusieurs Officiers, quoiqu'il en eût un assez grand nombre, & n'épargna rien pour faire à la Cour une figure convenable à son rang. Pour Don Juan de Salzedo, & moi, nous le priâmes de nous permettre de le quitter pour nous établir en particulier à Madrid, ayant, graces à ses bienfaits, assez de bien pour y vivre honorablement; mais ce Seigneur rejettant notre priere : Mes amis, nous dit-il, ne nous séparons point. Je me suis fait une trop douce habitude d'être avec vous, pour pouvoir consentir à notre séparation. Ne m'abandonnez pas. Daignez tous deux vous mêler de mes affaires, je vous en conjure. Que l'un se charge d'administrer mes revenus, & que l'autre soit mon Secrétaire.

Il n'y eut pas moyen de nous en défendre. Nous nous rendîmes à ses

inſtances. Mon beau-pere devint ſon Intendant, & moi le Secrétaire de ſes commandemens. Riche, comme je l'étois, je me ſerois fort bien paſſé de ce Secrétariat; mais je l'acceptai par complaiſance pour Salzedo, lequel étant trop attaché à ce Seigneur pour lui refuſer ce qu'il demandoit, étoit bien aiſe en même-tems d'avoir auprès de lui ſa fille & ſon gendre.

CHAPITRE VIII.

Don Chérubin rencontre Toſton à Madrid. De l'entrétien qu'il eut avec lui, & de l'aventure fâcheuſe qui arriva à Toſton. Don Chérubin lui rend un ſervice important.

UNe autre raiſon encore m'obliga de prendre ce parti : Blanche avoit ſi bien fait ſa cour à la Comteſſe de Gelves, qu'elle étoit devenue ſa favorite. La Vicereine auroit été au déſeſpoir de la perdre; & mon

épouse de son côté, charmée des attentions que cette Dame avoit pour elle, les payoit du plus vif & du plus sincére attachement. Voilà ce qui fut principalement cause que je sacrifiai au Comte le plaisir de me rendre à moi-même.

Comme mon emploi ne m'occupoit pas beaucoup, je menois une vie assez agréable. J'allois presque tous les matins au lever du Roi voir le concours de Seigneurs qui s'assemblent là pour faire leur cour au Monarque; & tous les soirs dans les prairies de S. Jerôme j'avois le plaisir de contempler les Dames, parmi lesquelles j'en trouvois qui me paroissoient bien valoir celles de Mexique. Un jour comme je sortois de notre Hôtel pour aller à cette promenade, je ne fus pas peu surpris de rencontrer Toston dans la rue: Comment, lui dis-je, c'est toi! Hé! que fais-tu à Madrid? je te croyois à Alcaraz. Mon cher Maître, me repondit-il, vous sçavez que nos projets ne réussissent pas toujours. Je

m'étois propoſé de retourner dans mon pays pour y paſſer le reſte de mes jours avec Blandine ; mais le Ciel n'a pas voulu m'accorder cette ſatisfaction. J'ai fait rencontre à Cadix d'un Gabriel de Monchique, qui m'a enlevé ma femme, ſans qu'il ait été en mon pouvoir de m'y oppoſer.

Eſt-il poſſible, m'écriai-je, que ce malheur te ſoit arrivé ? Racontes-moi, je te prie, de quelle façon Blandine t'a été ravie. C'eſt, reprit Toſton, un récit que je vais vous faire en peu de mots. En débarquant à Cadix, je m'aviſai pour mes péchés d'aller loger dans la rue S. François à l'enſeigne du Pélican. Il y avoit dans cette hôtellerie un jeune Capitaine Anglois, dont le vaiſſeau étoit à l'ancre dans le port. Dès que ce fripon vit ma femme, il en fut épris, & formant le deſſein de me la ſouffler, voici de quelle maniere il l'exécuta : il ſe garda bien de faire le paſſionné, de peur que je ne m'apperçuſſe de ſes intentions, & ne chan-

geaſſe d'hôtellerie, ce que je n'aurois pas manqué de faire ſur le champ. Il affecta un maintien ſi ſage que j'en fus étonné. Se peut-il, diſois-je, en moi-même, qu'un Officier de Marine de cette Nation, ait un air ſi doux & ſi poli ? Ce Capitaine appellé Cope, me fit mille civilités, ſans paroître prendre le moindre plaiſir à regarder Blandine, & ne la regardant même preſque pas. Je fus la duppe de ſa manœuvre. Je répondis à ſes politeſſes & nous ſoupâmes enſemble le premier jour auſſi familiérement que ſi nous euſſions été les meilleurs amis du monde.

Cope en ſoupant, me demanda de quel endroit d'Eſpagne j'étois : De la ville d'Alcaraz, lui répondis-je, près de la Province de Murcie. Cela eſt heureux, repliqua le Capitaine ; je dois dans deux jours partir de Cadix pour Alicante. Je vous jetterai, ſi vous voulez en paſſant à Vera, qui je crois, n'eſt pas loin de chez vous. J'acceptai avec joie la propoſition, m'imaginant ne pou-

voir mieux faire, & rendant graces au Ciel de trouver une si belle occasion de revoir bientôt ma patrie. Je menai donc deux jours après Blandine à bord du vaisseau de Cope, qui nous y reçut avec des manieres si honnêtes, que je m'applaudissois d'avoir fait une si bonne connoissance. Allons, nous dit-il, lorsque nous fumes en pleine mer, faisons bonne cher. J'ai une ample provision de toutes sortes de viandes & d'excellens vins. Soyons toujours à table, c'est le moyen de ne nous point ennuyer sur la route.

Vous connoissez mon foible, continua Toston, j'aime la vie animale. Le Capitaine Cope m'engagea sans peine à boire, & je m'enivrai comme un Allemand. Quand je fus dans ce bel état, il me fit porter à terre par ses Matelots qui m'y laisserent étendu tout de mon long. Là, je dormis d'un profond sommeil : après quoi m'étant réveillé au lever du soleil, & ne voyant point de navire, j'eus tout le loisir de faire

des réflexions ſur les politeſſes de l'Anglois, que je maudis avec d'autant plus de raiſon, qu'il avoit avec ma femme en ſon pouvoir un coffre où étoient mes eſpeces, & qu'il ne me reſtoit pour tout bien que quelques piſtoles que j'avois dans mes poches. Encore fus-je trop heureux que les Matelots ne m'euſſent pas volé cet argent pour ſe payer de la peine de m'avoir mis à terre, & abandonné à la providence.

Ne ſçachant dans quel lieu j'étois, ni de quel côté je devois tourner mes pas, je ſuivis à tout haſard un ſentier qui me conduiſit au village d'Alzira près de Gibraltar, d'où je gagnai la ville de la Ronda. Je m'y repoſai deux ou trois jours. Enſuite au lieu d'aller trouver mes parens, à qui je n'étois plus en état d'être utile, je pris la route de Séville ſur une mule de louage dans la réſolution de me remettre à ſervir, ſi je pouvois rencontrer quelque Maître qui me convint. Je n'en trouvai pas, & jugeant que c'étoit

à Madrid qu'il en falloit aller chercher, je pris le chemin de cette ville, où je ſuis redevenu Laquais après avoir été Valet-de-Chambre du fils d'un Viceroi.

Je te plains, mon ami, dis-je à Toſton, lorſqu'il eut achevé ſon récit, & je déplore encore davantage le malheur de Blandine. Quelle affreuſe aventure pour elle! Je conçois la douleur dont elle a dû être ſaiſie, lorſque le perfide Cope a fait paroître ſa trahiſon. Elle en ſera peut-être morte de chagrin. Oh, que non, répondit-il, Blandine n'eſt pas femme à imiter ces Héroïnes de Romans, qui, quand elles ſe trouvoient entre les griffes des Corſaires, aimoient mieux mourir que de ſe rendre à leurs deſirs. Je connois mal la Créole, ou Cope a eu peu de peine à la perſuader, & je ne crois pas, entre nous, qu'il ait eu beſoin de poudre de Colybri pour triompher de ſa vertu.

Que dis-tu, m'écriai-je? A ce compte-là, Blandine ſeroit donc une

coquette ? Assurément, répartit Toston. J'en doutois à Mexique, mais elle a tourné mon doute en certitude sur la route de Vera-Cruz à Cadix. Il y avoit parmi les passagers un jeune cavalier qui la lorgnoit, & je remarquai plus d'une fois qu'elle repondoit à ses mines par des regards agaçans. En un mot, c'étoit une petite personne dont la garde m'auroit donné bien de la tablature à Alcaraz, où les jeunes cavaliers sont vifs & galans. Je me console enfin de l'avoir perdue. Je voudrois seulement que le Capitaine Cope eut partagé le différend par la moitié; qu'il m'eut rendu mon coffre & retenu ma femme.

Je suis bien aise, lui dis-je, mon enfant, que tu ne sois pas plus affligé de l'enlevement de ton épouse; & dans le fonds tu n'as pas sujet de l'être davantage, si Blandine est du caractère que tu dis. A l'égard de ton coffre, dont tu regrette la perte avec plus de raison, j'en parlerai à Madame la Comtesse,

& j'ose te promettre qu'elle entrera dans tes peines. De ma part, tu peux compter que je ne refuserai pas de contribuer à te remettre en état de faire le voyage d'Alcaraz de la maniere que tu le desires. Je suis aussi persuadé que Don Alexis ne manquera pas de compâtir à ton infortune. Il poura bien même te reprendre à son service ; mais peut-être es-tu trop attaché au maître que tu sers actuellement pour vouloir le quitter. Oh ! pour cela non, s'écria-t-il, en riant. Mon Maître, qui se nomme Don Thomas Trasgo, est un original sans copie : c'est un visionnaire qui a une sorte de folie tout à-fait plaisante. Il dit, & croit effectivement, qu'il a, comme Socrate, un Esprit familier. Mon ami, me dit-il lorsqu'il m'eut arrêté pour le servir, apprends que j'ai un Génie qui s'est donné à moi par prédilection, & qui m'instruit de tout ce que je veux sçavoir. Je m'entretiens avec lui tous les matins, & je t'avertis de te retirer quand

tu nous entendras discourir ensemble ; car il aime à me parler sans témoins.

Véritablement un matin que Don Thomas étoit dans son cabinet, poursuivit Toston, je l'entendis parler tout haut. Je crus qu'il y avoit quelqu'un avec lui. Point du tout, il étoit tout seul. Il se parloit & se repondoit à lui-même, croyant converser réellement avec un Génie. Je fis un éclat de rire à ce portrait extravagant ; & là-dessus je quittai Toston, après lui avoir dit de venir le jour suivant se présenter à l'Hôtel : ce qu'il fit, bien persuadé qu'on le retiendroit dans cette maison. Il alla d'abord se faire annoncer à la Comtesse, qui ne refusa pas de lui parler. Il lui raconta son malheur : elle en parut touchée, quoiqu'au fond de son ame elle ne s'en souciât guère. Mon ami, dit-elle à Toston, nous ferons quelque chose pour vous. Il suffit que vous ayez mangé de notre pain, pour que nous ne vous laissions pas sur le

pavé. Allez voir mon fils ; je ne doute point qu'il ne ſoit diſpoſé à vous faire plaiſir.

Don Alexis, que j'avois déja prévenu & déterminé à le reprendre à ſon ſervice ſur le même pied qu'auparavant, le reçut fort bien. Soyez le bien revenu, Seigneur Toſton, lui dit-il d'un air railleur, comment gouvernez-vous le Capitaine Cope ? Il vous a joué, ce me ſemble, un aſſez vilain tour ; mais donnez-vous patience ; il pourra vous renvoyer votre femme & votre argent. Peut-être ne vous a-t-il fait cette piéce que pour badiner, & pour voir comme vous prendriez la choſe. Racontez-moi l'aventure ; j'aime à vous entendre faire des récits comiques, vous vous en acquittez à merveille.

Hé ! Monſieur, lui repondit Toſton, pourquoi vouloir que je vous conte une hiſtoire que vous ſçavez déja, & dont je ne puis faire le récit ſans renouveller ma douleur ? N'importe, repliqua Don Alexis, je le veux abſolument : un détail de ta bouche me

rejouira.

réjouira. Toſton pour le contenter, fit ce qu'il ſouhaitoit, & divertit infiniment ce jeune Seigneur, qui l'interrompit plus d'une fois pour s'abandonner à des ris immodérés, comme ſi l'aventure dont il s'agiſſoit eût été la plus plaiſante du monde.

Lorſque Don Alexis fut las de s'égayer aux dépens de Toſton, il prit ſon ſérieux, & lui dit : Va, mon ami, pour te conſoler du malheur qui t'eſt arrivé, viens reprendre la place que tu avois auprès de moi avant ton mariage. Redeviens mon premier Valet-de-chambre, & le dépoſitaire de mes ſecrets. Je te donnerai bientôt de l'occupation, ajoûta-t-il. J'ai ébauché une conquête, & j'ai beſoin de tes conſeils pour l'achever. Ces paroles cauſerent une grande joie à Toſton, qui dès ce jour-là même quitta Don Thomas & ſon Génie, pour aller demeurer à l'Hôtel de Gelves.

CHAPITRE IX.

Par quel hazard Toston rencontra sa femme à laquelle il ne pensoit plus ; Histoire de son enlevement racontée par elle-même ; sa justification. Nouveau changement que le recit produisit dans son cœur. Ses affaires en vont mieux.

DOn Alexis le jour suivant à son lever, dit à Toston : Apprends, mon ami, que j'ai fait une jolie connoissance. Je te vais dire comment. Un matin je me promenois tout seul au Prado. Je vis sortir d'un jardin une Dame voilée, & dont l'air noble & majestueux prévenoit en faveur de sa naissance. Elle fit quelques tours dans la prairie, & s'appercevant que je m'approchois d'elle pour mieux la voir, elle se retira vers le jardin pour y rentrer & tromper ma curiosité ; mais, soit que mes pas précipités ne le lui permissent point, soit qu'elle voulût me laisser le tems de la joindre, je me

trouvai avant elle à la porte du jardin.

Madame, lui dis-je en la ſaluant avec une politeſſe reſpectueuſe, il faudroit que je fuſſe bien peu galant, ſi rencontrant une perſonne toute charmante, je ne lui témoignois pas le plaiſir que me cauſe ſa vûe. Seigneur Cavalier, répondit la Dame, vous êtes prodigue de douceurs. Loin de refuſer de l'encens aux Dames qui en ſont dignes, vous avez bien la mine de l'offrir même à celles qui ne le méritent pas. Là-deſſus, je repliquai, la Dame répartit, & nous nous ſéparâmes après une aſſez longue converſation.

Depuis ce tems-là, dit Toſton, l'avez-vous revûe? Non, répondit le jeune Comte, quoique j'aille preſque tous le matins au Pardo. Si elle n'eſt pas ſortie de ſon jardin depuis ce jour-là, c'eſt apparemment qu'elle veut m'éprouver; car, ſans vanité, je crois qu'elle eſt contente de moi. Il n'en faut pas douter, réprit le Valet; un Cavalier fait

comme vous eſt ſûr de plaire. Comment la nommez-vous ? Je ne ſçais point encore ſon nom, répartit D. Alexis. Elle m'a défendu de m'informer qui elle étoit, & de peur de lui déplaire, je n'ai oſé faire aucune démarche pour la connoître. Peſte, s'écria Toſton, vous êtes un rigide obſervateur des commandemens des Dames; mais apprenez qu'elles trouvent bon quelquefois qu'on leur déſobéiſſe.

Ma foi, Monſieur, continua-t-il, vous êtes encore fort éloigné de votre compte. Je vois bien qu'il faut que je me mêle de cette affaire, autrement elle tournera mal pour vous. Allons tout-à-l'heure au Pardo, & montrez-moi le jardin d'où vous avez vû ſortir votre Princeſſe; je ne vous en demande pas davantage. Don Alexis le prit au mot, & le mena juſqu'à la porte du jardin.

Lorſqu'ils y furent arrivés, Toſton dit au jeune Comte : Laiſſez-moi ſeul ici, & retournez au logis; je vous rejoindrai bientôt, & ſoyez

aſſuré que je vous dirai quelles perſonnes habitent cette maiſon. Nous prendrons là-deſſus nos meſures. Sur cette aſſurance, Don Alexis reprit le chemin de l'Hôtel de Gelves, & ſon confident s'aſſit auprès de la porte du jardin, eſpérant qu'il en pourroit ſortir quelque Domeſtique qu'il feroit parler.

Il y avoit déja plus d'une heure qu'il étoit là, quand tout-à-coup la porte s'ouvrit, & offrit à ſes yeux ſurpris une jeune perſonne qu'il reconnut pour être Blandine; comme en effet c'étoit elle-même, qui ſe préſentoit à ſa vûe. Elle le remit dans le moment, & courut à lui ſi tranſportée de joie, qu'elle s'évanouit entre ſes bras. La mauvaiſe opinion qu'il avoit alors de la vertu de ſon épouſe, l'empêcha de partager le raviſſement où elle étoit de le rencontrer. Il crut que c'étoit une feinte, & que la Mignone étoit peut-être plus fâchée que réjouie de le retrouver. Il ne laiſſa pourtant pas de la ſecourir; & quand elle eut re-

pris l'uſage de ſes ſens : Eſt-ce vous, cher époux, lui dit-elle, eſt-ce vous que je vois? Vous que je croyois au fond de la mer! vous que j'ai compté parmi les morts! En diſant ces paroles, elle embraſſoit ſon mari avec des démonſtrations de tendreſſe, dont il auroit été fort touché s'il les eût cru ſincéres; mais au lieu de s'y prêter de bonne grace, il repouſſa doucement ſa femme, & lui dit d'un air ſérieux : Point de grimaces, Blandine. Pourquoi tous ces tranſports de joie, ou plutôt tous ces faux témoignages d'affection? Ne m'allez-vous pas faire un beau Roman pour me perſuader que Cope a ſottement lâché ſa proye? Non, non, ne vous flattez point que je ſois aſſez crédule pour vous en croire ſur votre parole. Vous vous êtes rendue aux ſollicitations de ce Capitaine, ou vous avez cédé à ſa violence.

Toſton, répondit la Créole, écoutez-moi ſans m'interrompre : je puis, ſans rougir, paroître devant vous.

Si mon honneur s'eſt trouvé dans un grand péril, ſçachez qu'il n'y a pas ſuccombé. Je vais vous faire un rapport fidéle de ce qui s'eſt paſſé entre Cope & moi, & vous verrez qu'au lieu de vous trahir, j'ai pouſſé la vertu plus loin que Lucrece.

Rappellez-vous, continua-t-elle, ce ſouper perfide que cet Anglois nous donna ſur ſon bord. Tandis que vous faiſiez la débauche avec lui, je me retirai dans une petite chambre qu'il avoit, diſoit-il, fait préparer pour vous & pour moi, & j'y dormis tranquillement juſqu'au lendemain. A mon réveil, ne vous trouvant pas à mon côté, je me levai pour vous aller chercher. Mais dans ce moment Cope entra dans ma chambre, affectant l'air d'un homme déſolé : Madame, me dit-il, vons me voyez au déſeſpoir ; il eſt arrivé cette nuit un malheur dont je ne puis me conſoler. Le Seigneur Toſton votre époux dans ſon ivreſſe ayant été ſur le tillac pour quelque beſoin, eſt tombé dans la

mer, & s'eſt noyé. Je ne ſçaurois revenir de ce funeſte événement.

A cette triſte nouvelle, je fis retentir le vaiſſeau de cris perçans. Je m'arrachai les cheveux ; je fus comme une poſſédée Pendant ce tems-là, mon Capitaine jouant le rôle d'un homme affligé, ſoupiroit, gémiſſoit, & ſembloit vouloir enchérir ſur ma douleur. Il eut pendant deux jours entiers la patience de m'entendre pouſſer des plaintes, & de voir couler mes pleurs, ſans m'oſer tenir des diſcours conſolans. Au contraire le traître irritoit mon affliction par le regret & le déplaiſir qu'il me témoignoit de vous avoir engagé à vous embarquer ſur ſon bâtiment. Il s'accuſoit avec amertume d'être la cauſe de votre mort, qu'il ne ceſſoit de ſe réprocher.

Mais dès le troiſiéme jour, il ne jugea plus à propos de ſe contraindre, & faiſant un autre perſonnage : Belle Blandine, me dit-il d'un air doux, il eſt bien douloureux, ſans doute, de perdre ce qu'on ai-

me ; cependant quelque raiſon qu'on ait de pleurer ſa perte, il vaut mieux faire des efforts pour s'en conſoler, que de ne vouloir écouter aucune conſolation. Après tout, eſt-ce à votre âge que la mort d'un mari doit faire tant de peine ? Jeune & jolie comme vous êtes, vous ne ſçauriez manquer d'époux ; je ſens même que j'en ai un à vous propoſer ; c'eſt moi, ſi vous n'avez pas d'averſion pour ma perſonne, je vous demande la préférence. Je remercia Cope de l'honneur qu'il s'offroit à me faire, & je rejettai ſans héſiter ſa propoſition. Outre qu'il avoit une figure qui n'étoit nullement de mon goût, j'étois dans une diſpoſition peu favorable pour un amant.

L'Anglois employa cinq ou ſix jours à me faire l'amour fort poliment ; mais jugeant que pour arriver à ſon but, c'étoit prendre le chemin le plus long, il fit tout-à-coup ſuccéder les airs marins à ſa politeſſe, & je conviens que j'eus beſoin alors de toute la force que

le Ciel me prêta pour résister à sa violence. Heureusement pour moi, ma résistance, au lieu d'iriter sa fureur, la rallentit. Il passa subitement de l'amour au mépris. Il cessa de me tourmenter, & me regardant d'un air dédaigneux : Pour une Soubrette, me dit-il, vous faites bien la cruelle. Rassurez-vous, ma mie : je ne veux pas devoir à mes efforts une victoire que je méprise. En même-tems il me fit porter à terre avec mes effets par deux matelots, ausquels il ordonna de me conduire jusqu'au premier village, & de m'y laisser. Les matelots n'exécuterent pas en gens d'honneur l'ordre de leur Capitaine. A la vérité, ils me menerent au village, & m'y abandonnerent ; mais considérant que j'étois une femme qu'ils ne reverroient probablement jamais, ils emporterent avec eux le coffre où étoit notre argent.

J'avois par bonheur dans ma bourse une trentaine de pistoles d'Espagne, & un gros diamant au doigt.

Avec de pareils effets on trouve de l'affiſtance par-tout où il y a des hommes. Le maître & la maîtreſſe de l'hôtellerie du village où j'étois, entrerent dans mes peines. Je ne leur eus pas ſitôt conté mon hiſtoire, qu'ils me plaignirent, & m'offrirent leurs ſervices, en maudiſſant le Capitaine Cope & ſes matelots. Je leur demandai dans quel endroit d'Eſpagne j'étois. Vous êtes ici dans le village de Molina, me répondit l'Hôte, ſur la côte de Grenade entre Marbellin & Malaga, à douze lieues de la ville d'Antequerre, où je vous conduirai moi-même ſi vous le deſirez. Vous me ferez plaiſir, lui disje, mon deſſein étant de me remettre au ſervice de quelque perſonne titrée, je pourrai trouver là quelque condition. Vous n'en devez pas douter, reprit-il; Antequerre eſt une ville peuplée, & où il y a ſur-tout bien de la nobleſſe. J'y ai des connoiſſances, ajoûta-t-il; je connois entr'autres une bonne Dame, qui étoit autrefois Duegne dans

une maiſon où je ſervois ; je vous menerai chez elle, & je ſuis ſûr qu'elle vous aura bientôt placée.

Je partis donc avec mon Hôte pour Antequerre, & nous y fûmes à peine arrivés, qu'il alla voir cette vieille gouvernante. Il lui raconta mon malheur, & elle en fut tellement attendrie, qu'elle lui dit : Amenez-moi cette femme infortunée ; je lui offre un lit & ma table, j'épouſe ſes intérêts, je la prends ſous ma protection. Pour ſupprimer les circonſtances ſuperflues, cette Dame me mit auprès de Dona Léonor de Pedrera, fille d'un Gentilhomme d'Angleterre, avec laquelle, après la mort de ſon pere, je ſuis venue demeurer à Madrid, chez Dona Hélena de Toralva ſa tante, dont elle eſt unique héritiere.

Je n'ai plus rien à vous dire pourſuivit Blandine. Je viens de vous rendre compte de ma conduite, & je crois que vous devez être content de votre épouſe. Je le ſuis parfaitement, s'écria Toſton ; & les cho-

ſes étant telles que vous venez de me les rapporter, j'aurois tort de ne l'être pas. Je vous avouerai même, excuſez ma ſincérité, que je n'aurois pas attendu de vous tant de réſiſtance; mais entre nous, la délicateſſe de Cope m'étonne fort, & voulez-vous bien que je vous diſe, que ſi votre rapport eſt vrai, il n'eſt guère vraiſemblable. J'en demeure d'accord avec vous, reprit l'épouſe, je l'ai échappé belle. Je vous en réponds, repartit le mari. Il m'a pris pendant votre récit une ſueur froide qui dure encore en ce moment. Outre le danger que vous a fait courir le Capitaine Anglois, vous n'avez pas été dans un moindre péril avec ces deux fripons de matelots, qui vous ont conduite à Molina. Vous êtes bienheureuſe qu'ils ne vous ayent pris que votre argent.

Oh, ça, ma chere femme, continua-t-il, n'en parlons plus. Nous nous retrouvons donc enfin, à nos biens près, dans le même état où nous étions à notre départ de Cadix.

Le Ciel en ſoit loué : ce qui nous doit conſoler, mon enfant, c'eſt que nous allons faire en peu de tems une nouvelle fortune. Le Comte de Gelves eſt revenu des Indes avec d'immenſes richeſſes, & on l'a fait grand Ecuyer. Dou Chérubin de la Ronda, mon ancien Maître, eſt Secrétaire de ſes commandemens, & moi je ſuis redevenu Valet-de-chambre de Don Alexis. A meſure que ce jeune Seigneur avance en âge, on lui fournit plus d'argent pour ſes menus plaiſirs ; & comme je ſuis l'adminiſtrateur de ſes eſpeces, mon poſte deviendra meilleur de jour en jour.

Don Alexis, dit Blandine, eſt-il toujours galant ? Plus que jamais, répondit Toſton ; il eſt actuellement amoureux d'une perſonne qu'il a vû ſortir de ce jardin ces jours paſſés, & cette perſonne pourroit bien être Léonor votre Maîtreſſe ; c'eſt ellemême, reprit la Créole ; car elle m'a dit qu'un de ces matins un Cavalier l'avoit abordée dans cette prairie,

& qu'elle s'étoit entretenue assez longtems avec lui. Eh ! comment, dit Toston, vous a-t-elle paru affectée de cet entretien ? Pas mal, répartit la Suivante. Je vous assure que s'il en avoit encore d'autres avec elle, il pourroit s'en faire aimer. Je vous dirai plus. Je ne sçais si ma Maîtresse ne craint pas de revoir ce Cavalier : elle n'est pas sortie du jardin depuis le jour qu'elle lui parla ; elle a peut-être peur de le rencontrer.

La bonne nouvelle pour mon Maître, s'écria Toston ! je vais la lui porter tout-à-l'heure. Avec quelle joie ne l'apprendra-t-il pas ! Sans adieu, ma chere Blandine, mes fidéles amours, nous nous reverrons ; demeurez auprès de Léonor, l'intérêt de Don Alexis le demande. Secondez par vos bons offices les mouvemens que nous allons nous donner pour lui plaire. Après cette conversation, ces deux époux se séparerent en protestant de part & d'autre qu'ils pardonnoient à la fortune le tour

qu'elle leur avoit joué, en faveur du plaisir qu'elle leur faisoit de les rejoindre.

CHAPITRE X.

Continuation du Chapitre précédent. Blandine présente son mari à ses Maîtresses ; leurs entretiens ; ce que résolurent Toston & sa femme en faveur du jeune Comte de Gelves.

TOston, avant d'aller retrouver Don Alexis, vint m'apprendre qu'il avoit rencontré Blandine, & après m'avoir rapporté toute la conversation qu'il venoit d'avoir avec elle : Hé bien, Monsieur, me dit-il, que pensez-vous de tout cela ? Croyez-vous que tout ce qu'elle m'a raconté du Capitaine Cope soit au pied de la lettre ? pour moi franchement je n'en crois rien du tout.

Il est vrai, lui répondis-je, qu'on en peut douter, sans passer pour incrédule ; cependant ce qu'un mari peut faire de mieux en pareil cas,

c'eſt de s'imaginer que ſa femme lui a dit la vérité ; c'eſt le parti que je prendrois à ta place pour me mettre l'eſprit en repos. Mais, pourſuivis-je, mon ami, tu n'as fait aucune mention dans ton récit, de l'enfant que Blandine doit avoir mis au monde depuis ſon départ de Mexique. Ah ! vraiment vous m'en faites ſouvenir, repartit Toſton, ma femme a oublié de m'en dire des nouvelles, & moi de lui en demander. Dès que je la reverrai, je ne manquerai pas de m'informer de cet enfant, quoique la nature ne me parle qu'à demi en ſa faveur.

A ces mots, Toſton prit congé de moi, en me diſant : Voulez-vous bien, Monſieur, que je vous quitte, pour me rendre auprès de Don Alexis qui m'attend, ſans doute, avec impatience ? Je vais le ravir en lui rapportant ce que Blandine m'a dit de ſa Maîtreſſe. Va, cours, lui dis-je, mon garçon, quand on porte aux amans d'agréables nouvelles, on ne ſçauroit aller trop vîte. Je ne doute

pas que Don Alexis ne mette bientôt au rang de ſes conquêtes Léonor de Pedrera, puiſqu'il a ton ſecours, & celui de ton épouſe.

Auſſitôt que Don Alexis vit arriver ſon confident, il s'avança vers lui d'un air empreſſé. Hé bien, lui dit-il, as-tu découvert qui ſont les perſonnes qui demeurent dans le jardin d'où j'ai vû ſortir ma Divinité? J'ai plus fait, répondit le Valet-de-chambre, j'ai appris le nom & la qualité de votre Déeſſe. Elle s'appelle Dona Léonor de Pedrera. Elle eſt fille d'un Gentilhomme d'Antequerre, après la mort duquel elle eſt venue à Madrid, & elle loge dans ce jardin, chez Dona Héléna de Torálva, dont elle eſt niéce & unique héritiere. Te voilà devenu en peu de tems bien ſçavant, lui dit le jeune Comte. Et je ne vous ai pas dit encore tout ce que je ſçais, lui répartit Toſton; je ſçais de bonne part que Léonor a pris du goût pour vous.

Hé, comment diable, s'écria Don

Alexis, as-tu pû découvrir jusqu'aux sentimens de cette Dame ? Qui t'en a pû instruire ? Le hasard, répondit le Valet. Il m'a mieux servi que mon adresse, si toutefois c'est m'avoir rendu service que d'avoir inopinément présenté ma femme à mes yeux. Que dis-tu, reprit le jeune Seigneur avec surprise ? Tu as retrouvé Blandine ? Oui, Monsieur, le Ciel a eu la bonté de me la rendre sans que je la lui aie demandée, répartit le confident ; & ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'est qu'elle est suivante de Léonor. Tu m'enchantes, reprit avec transport Don Alexis, en m'apprenant que Blandine est à portée de me faire plaisir. Je suis persuadé qu'elle ne refusera pas de remettre à Léonor un billet de ma part. Non, je vous en réponds, dit le Valet-de-chambre ; & je vous assure que vous pouvez attendre d'elle tous les services qui dépendront de son ministère.

Le jeune Comte de Gelves, pour profiter de l'occasion qui se présen-

toit de déclarer ſon amour à Leonor, écrivit un billet qu'il chargea Toſton de faire tenir à cette Dame. Le confident retourna donc le lendemain matin au Pardo. Il y trouva ſon épouſe à la porte du jardin; il l'aborda d'un air galant & affectueux : Ma chere Blandine, lui dit-il, avant que nous parlions des affaires de mon Maître, qu'il me ſoit permis, s'il vous plaît, de vous entretenir un moment des miennes. Hier, s'il vous en ſouvient, vous ne me dites pas le moindre petit mot de l'enfant dont vous étiez enceinte lorſque la fortune nous ſépara tous deux près de Gibraltar. Hélas, répondit-elle en ſoupirant, la pauvre fille mourut preſqu'en naiſſant, peu de tems après que je fus entrée au ſervice de Dona Leonor; & ſa mort eût infailliblement été ſuivie de la mienne, ſi l'on n'eût pas eu de moi un ſoin tout particulier; mais ma Maîtreſſe qui m'avoit priſe en amitié, n'épargna rien pour ma conſervation. Je lui dois la vie.

Auſſi par reconnoiſſance lui ai-je voué un attachement à toute épreuve.

Vous avez fort bien fait, reprit Toſton ; une pareille Maîtreſſe mérite que vous l'aimiez. Sçait-elle que vous avez retrouvé votre époux ? Je le lui ai appris, répartis Blandine, & elle m'a permis de vous préſenter à elle ; ce que je veux faire tout-à-l'heure. Suivez-moi. En achevant ces paroles, elle le fit entrer dans le jardin, & lui montrant deux Dames qui s'y promenoient : Vous voyez lui dit-elle, Dona Léonor & ſa tante. Joignons-les ; que je leur faſſe voir que je n'ai point épouſé un homme mal-fait & ſans mérite.

En parlant de cette ſorte, elle le prit par la main, le conduiſit à ces Dames, & les abordânt d'un air badin : Meſdames, leur dit-elle, voilà l'époux que j'ai crû mort, & que j'ai tant pleuré. Regardez-le bien ; ne vous paroît-il pas digne des larmes qu'il m'a coûté ? Aſſurément, répondit Dona Hélena; on pleure ſou-

vent des maris moins agréables. A ces mots, Toston fit une profonde révérence à la Dame qui venoit de les prononcer, & baissa modestement les yeux en gardant un respectueux silence. Ils sont bien assortis tous deux, dit alors Léonor; & je suis bien aise que le Ciel les ait rassemblés.

Dona Hélena voulant faire parler Toston : Vous êtes donc, lui dit-elle, chez le Comte de Gelves? Oui, Madame, lui répondit-il, j'ai l'honneur d'être premier Valet-de-chambre du Seigneur Don Alexis son fils unique. Et vous êtes, repliqua-t elle, apparemment satisfait de votre condition? Très-satisfait, Madame, répartit-il. Mon Maître est un Cavalier parfait. Je ne lui connois aucun défaut; quoique jeune, il a une prudence consommée. Il est sage, sans faire le Caton; & vif, sans être étourdi : c'est un modéle de jeune Seigneur.

Outre mille bonnes qualités dont il est doué, continua-t-il, quelque

jour il poſſédera des biens conſidérables, le Comte ſon pere ayant amaſſé de grandes richeſſes dans le Gouvernement de la nouvelle Eſpagne. Heureuſe la fille de qualité à qui ſa main eſt deſtinée.

En faiſant ainſi l'éloge de ſon Maître, Toſton, l'adroit Toſton, examinoit avec ſoin Léonor, & il lui ſembloit qu'elle prenoit plaiſir à l'entendre, quoiqu'elle affectât de l'écouter d'un air indifférent. Cette obſervation l'engageant à continuer de louer Don Alexis, il en fit un portrait ſi flatteur, que Dona Héléna ne put s'empêcher de lui dire: Mais, mon ami, vous outrez, vous exagerez. Il n'eſt pas poſſible que le jeune Comte de Gelves ait tout le mérite que vous lui donnez. Pardonnez moi, Madame, répartit-il effrontément; c'eſt un ſujet accompli, un abrégé de toutes les vertus.

Dans cet endroit de leur entretien, ils furent interrompus par un Page qui vint remettre un billet à Dona Hélena. Elle le lut, & comme

il demandoit une prompte réponſe, elle rentra pour l'aller faire. Léonor la ſuivit, laiſſant ſa Soubrette avec ſon mari dans le jardin : ces deux époux ſe voyant ſeuls, ſe mirent à rire ſans pouvoir s'en défendre. Il faut avouer, dit Blandine à Toſton, que vous ſçavez faire de beaux portraits, mais, entre nous ils ne ſont guère reſſemblans. Je conviens, répondit-il, que j'ai un peu flatté Don Alexis; mais je ne crois pas que cela ait produit un mauvais effet. Je ſuis ſûr que votre Maîtreſſe eſt charmée de mon Maître en ce moment; car, quoique vous ne m'en ayez rien dit, je jurerois que vous avez averti Léonor que Don Alexis eſt le Cavalier qui s'eſt entretenu avec elle un matin dans la prairie. Cela eſt vrai, reprit Blandine. Je lui parlerai tantôt en particulier de ce jeune Seigneur. Je verrai ce qu'elle a dans l'ame, & je vous l'apprendrai demain. Fort bien, dit Toſton, & ſi par haſard vous trouvez la Dame diſpoſée à recevoir favorable-

ment

ment une lettre de mon Maître, en voici une, ajouta-t-il en lui présentant le billet de Don Alexis, dans laquelle il y a une déclaration d'amour des mieux tournées, aussi y ai-je mis la main. Blandine se chargea de la lettre, en disant à son mari qu'il pouvoit assurer son Maître de ses bons offices auprès de Léonor. Là-dessus les deux époux se séparerent, avec promesse de se retrouver au même endroit le lendemain matin.

Ils n'y manquerent pas. Victoire, s'écria la Créole, en revoyant Toston, victoire! J'ai entretenu ma Maîtresse de Don Alexis. Je lui ai fait le portrait de ce Cavalier, à peu près comme vous le fites hier. Elle a d'abord usé de dissimulation; mais je l'ai tournée de tant de façons, qu'elle n'a pû se défendre de me découvrir ses sentimens : Oui, ma chere Blandine, m'a-t-elle dit, j'aime Don Alexis, j'en suis occupée depuis le jour que je l'ai vû à la porte de ce jardin, & tout le bien que j'en en-

tends dire acheve de m'enflammer poûr lui.

Venons au billet de mon Maître, interrompit Tofton. Léonor l'a-t-elle lû ? Avec avidité, répondit la Soubrette, & nous l'avons toutes deux admiré. Vous m'aviez bien dit que vous y aviez mis du vôtre. Je m'en fuis apperçue. Cette lettre a fait une vive impreffion fur ma Maîtreffe. *Vivat*, réprit le Valet-de-chambre, tranfporté de joie! les chofes ne peuvent aller mieux. Continuons, ménageons un tête à-tête nocturne à nos amans. Ils n'ont plus befoin que de cela pour devenir éperduement amoureux l'un de l'autre. Engagez Léonor à fe promener cette nuit dans le jardin, j'amenerai Don Alexis. Ils auront enfemble un long entretien, après lequel ils ne refpireront que le mariage.



CHAPITRE XI.

Entrevûe du jeune Comte & de Dona Léonor ; sa suite. Le Comte de Gelves propose un parti avantageux à son Fils. Seconde entrevûe de nos deux Amans ; ce qu'il s'y passe. Bon avis que donne Blandine. Don Alexis le suit, quelle étoit la personne qu'on vouloit lui donner en mariage.

BLandine approuva ce dessein, qui fut exécuté. Le jeune Comte de Gelves conduit par son confident, arriva entre onze heures & minuit à la porte du jardin dans lequel ils furent introduits par Léonor & par sa Suivante, qui les attendoient impatiemment. Don Alexis aborda la Dame d'un air respectueux, elle le reçut de même, & après quelques complimens de pure politesse de part & d'autre, ils commencerent à prendre le ton des amans. Toston & sa Créole voyant qu'ils alloient s'engager dans une

tendre converſation, ſe retirerent pour s'entretenir auſſi en particulier de leurs petites affaires.

L'amour qui rend les heures ſi longues aux amans quand ils ſont éloignés de ce qu'ils aiment, les fait paſſer en récompenſe bien rapidement lorſqu'ils ſont enſemble. Il étoit déja jour, que Don Alexis & ſa Maîtreſſe ne ſongeoient point encore à ſe ſéparer. Il fallut que les confidens les en avertiſſent : ſoin que prit volontiers Toſton à qui la nuit ne paroiſſoit pas ſi courte qu'à ſon Maître. Les deux amans ſe quitterent enfin, en ſe diſant adieu juſqu'à la nuit ſuivante.

Cette entrevûe, ainſi que l'avoit prédit l'époux de la Créole, irrita leur paſſion. Dès que Don Alexis fut hors du jardin, il ſe mit à vanter les agrémens de Léonor, & principalement ſon eſprit, & il ne fit que rebattre la même choſe toute la matinée. Il ne fut occupé pendant le jour que du plaiſir que lui promettoit une ſeconde entrevûe : mais

avant qu'il pût jouir d'un ſi doux entretien, il fut obligé d'en eſſuyer un qui lui fit peu de plaiſir. Le Comte ſon pere, après le ſoupé s'étant renfermé avec lui dans ſon cabinet, lui tint ce diſcours : Mon fils, j'ai une affaire de la derniere importance à vous communiquer. Le premier Miniſtre, pour me prouver qu'il a pour moi une ſincére & véritable amitié, m'a dit qu'il vouloit vous marier, & vous donner une femme de ſa main.

Don Alexis, à ces paroles, ſe troubla & demeura tout interdit. Comment donc, continua le pere, le mariage vous fait-il peur ? ah ! quand vous ſçaurez quelle perſonne le Miniſtre propoſe, je ſuis perſuadé que vous n'aurez point de repugnance à l'épouſer. Le jeune Comte s'étant un peu remis de ſon trouble, lui dit: Seigneur, je ſuivrai toujours aveuglément vos volontés, mais daignez me permettre de vous dire que je ſens pour le mariage une averſion......

Vous me trompez, interrompit Son Excellence; vous dissimulez; je vois bien ce qui vous révolte contre l'hymen dont il s'agit, votre cœur s'est engagé ailleurs. Formellement épris de quelque aventuriere, vous voulez vous faire un point d'honneur de lui être fidéle.

Non, Seigneur, répartit Don Alexis, je ne brûle point d'une honteuse ardeur. J'aime, il est vrai, & je ne m'en défends pas; mais l'objet de mon amour n'est pas d'une naissance à me faire rougir des sentimens qu'il m'a inspirés. Si vous voulez que je vous apprenne quelle est sa famille... Je vous en dispense, interrompit le pere pour la seconde fois, je ne suis pas curieux de connoître cette Dame, & je vous ordonne d'y renoncer. Je ne veux pour belle-fille que celle qui m'est offerte par le Ministre; & sçachez que c'est une personne qui, joint à la jeunesse & à la beauté une noble origine, & de grands biens. Allez, ajoûta-t-il, allez consulter là-

deſſus Don Chérubin de la Ronda votre Gouverneur, je ſuis perſuadé que ſes conſeils ſeront conformes à mes intentions.

Le jeune Seigneur ſortit à l'inſtant du cabinet ſans repliquer; mais au lieu de me venir chercher, il jugea plus à propos d'aller trouver Toſton. Il lui apprit la violence que ſon pere prétendoit faire à ſes ſentimens, & après s'être plaint de cette tyrannie : Mon ami, dit-il à ce confident, que faut-il que je faſſe pour me conſerver Léonor? comment me tirer de cet embarras? Monſieur, lui répondit Toſton, la choſe n'eſt pas facile. Monſeigneur votre pere comme vous ſçavez, eſt diablement opiniâtre; il a réſolu que vous épouſiez la perſonne propoſée par le Miniſtre, il n'en démordra point. Mais il n'eſt pas encore tems de nous déſeſperer. Employons auparavant la ruſe. Feignez, paroiſſez conſentir à ce mariage, pendant que j'imaginerai quelque expédient pour le rompre. Ah! Toſton, s'écria Don Alexis

à ces paroles, qui sembloient flatter son amour de quelque espérance, si tu peux en venir à bout, il n'y a rien que tu ne doives attendre de ma réconnoissance. Courons, volons au rendez-vous, poursuivit-il ; je veux informer Léonor du malheur qui nous menace, l'assurer que je mettrai tout en usage pour le détourner, & lui renouveller enfin le serment que je lui ai fait de n'être jamais qu'à elle.

Ils retournerent tous deux au jardin, où Léonor & sa Suivante s'entretenoient en les attendant, des bonnes qualités de Don Alexis. Blandine qui les connoissoit mieux que personne, élevoit jusqu'aux nues ce jeune Seigneur. Les amans gagnerent un cabinet de verdure, où ils avoient passé la nuit précédente, & les époux se retirerent dans un autre endroit, où Toston dit d'abord à Blandine : Mon enfant, la vie est d'une succession continuelle de bien de mal, de joie & de chagrin. Hier au soir, par exemple, nous vinmes ici gais com-

me des pinçons, nous y venons aujourd'hui plus triſtes que des hiboux. Hé ! quel ſujet de triſteſſe pouvez-vous avoir, lui dit ſa femme ? vous auroit-on annoncé quelque mauvaiſe nouvelle ? la plus cruelle que nous puiſſions apprendre, repliqua-t-il ! on veut ſéparer pout jamais Don Alexis & Léonor. En même tems il lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer entre le Comte de Gelves & ſon fils.

Blandine fut pénétrée de douleur à ce récit : Vous avez bien raiſon, dit-elle à ſon mari, vous avez bien raiſon de vous affliger ; rien n'eſt plus mortifiant que ce que vous dites. Malheureuſe Léonor ! continua-t-elle en apoſtrophant ſa Maîtreſſe ; quel coup de foudre pour vous ! Mais eſt-il donc impoſſible de le parer ? Toſton qui a de l'adreſſe & de l'eſprit, ne fera-t-il aucune tentative pour préſerver nos amans du ſort affreux qu'on leur prépare ? Pardonnez-moi, repondit-il, je cherche dans ma tête quelque moyen

de le prévenir; mais je vous avouerai qu'il ne me vient point là-dessus d'idée qui me contente. Il s'en offre une en ce moment à mon esprit, réprit la Créole, & je ne crois pas qu'elle soit à réjetter. Vous n'ignorez pas que la Comtesse aime tendrement son fils; pensez-vous qu'il n'y ait rien à faire de ce côté-là? Tout aucontraire vraiment, s'écria Toston, j'épouse cette idée. J'irai demain au lever da la Comtesse; je lui demanderai une audience particuliere. Je lui exposerai pathétiquement la situation de Don Alexis; & peut-être l'attendrirai-je de façon qu'elle s'intéressera pour Léonor & pour lui.

Pendant que les confidens tenoient des pareils discours, les deux amans se promettoient, se juroient un amour à l'épreuve de tous les obstacles que la fortune pourroit faire naître pour le traverser. Ils se quitterent l'un l'autre dans ces sentimens. Le jeune Seigneur reprit le chemin de son hôtel avec Toston, qui lui

dit le deſſein où il étoit d'eſſayer ſi par ſon éloquence il ne pourroit point engager la Comteſſe ſa mere, à protéger ſon amour. J'approuve ton projet, lui dit Don Alexis, & pour le rendre plus efficace, je prétends t'accompagner, Je me jetterai aux pieds de ma mere, & j'embraſſerai ſes genoux, tandis que tu plaideras pour moi. Je ſuis aſſuré que nous la gagnerons.

Dans cette opinion, ils ſe déterminerent à faire cette démarche, & ils la firent effectivement le lendemain matin. En voici le détail & le ſuccès. La Comteſſe de Gelves étoit à ſa toilette. Sitôt qu'elle apperçut Don Alexis & ſon confident, elle fit ſortir toutes ſes femmes, & d'abord adreſſant la parole à Toſton : Mon ami, lui dit-elle, dans quelle diſpoſition vient ici mon fils? a-t-il encore de la répugnance à lier ſa deſtinée à celle d'une aimable perſonne qui lui eſt offerte par le premier Miniſtre? Madame, lui répondit Toſton, mon Maître vous a voué

une aveugle obéiſſance, il eſt prêt à faire tout ce que vous lui ordonnerez; mais ſi vous lui faites épouſer la Dame qu'on lui propoſe, vous pouvez compter que vous perdez votre fils unique. Oui ma mere, dit alors Don Alexis en ſe proſternant devant elle & lui baiſant une de ſes mains, Toſton vous dit la vérité. Si vous me donnez une femme malgré moi, je ſuis mort. Choſe étrange, s'écria la Comteſſe! peut-on ſe laiſſer prévenir juſques-là contre une perſonne que l'on n'a jamais vûe? Attendez qu'on vous ait fait voir la Dame dont il eſt queſtion, & ſi vous la trouvez déſagréable, je ſuis aſſez bonne mere pour m'oppoſer à une union contraire à votre repos, quoique chez nos pareils la figure ne faſſe guère rompre de mariages. Mais, ajouta-t-elle, ſi je m'en rapporte au portrait qu'on m'a fait de cette Dame, c'eſt une beauté. Fut-elle plus charmante que Vénus, dit Toſton; Madame, s'il vous plaît, ne nous en parlez pas davantage.

L'amour a prévenu le Miniſtre en préſentant à nos yeux une eſpece de Déeſſe dont nous ſommes enchantés.

Il faut en effet, réprit la Comteſſe, qu'elle ſoit pourvûe d'une beauté bien rare pour avoir fait ſur vous une ſi forte impreſſion. Sa naiſſance répond-elle à ſes charmes? de ce côté-là, je crains qu'elle n'ait ſujet de ſe plaindre de la nature. Oh, que non, Madame, répartit Toſton! c'eſt une fille de qualité. Léonor de Pedrera doit le jour à un Gentilhomme d'Antequerre; & de plus, elle eſt niéce de Dona Hélena de Toralva.

La mere de Don Alexis n'entendit pas plutôt prononcer ces derniers mots, qu'elle fit des grands éclats de rire qui déconcerterent ſon fils & Toſton: Madame, lui dit ce jeune Seigneur d'un air étonné, de graces apprenez-moi la cauſe de ces ris immoderés; nous ſoupçonneriez-vous de vouloir vous en impoſer ſur la condition de Léonor? Laiſſez-moi donc rire à mon aiſe, s'écria

t-elle. A ces mots, ses ris se renouvellerent, pendant que le Maître & le Valet ne sçachant ce qu'ils en devoient penser, se régardoient tous deux en gardant un stupide silence.

Il plut enfin au Ciel qu'elle cessât de rire ; & lorsqu'elle eut repris son sérieux : Don Alexis, dit-elle à son fils, ne vous allarmez plus. Vous ne serez point obligé de renoncer à votre chere Léonor, puisque c'est elle-même que le premier Ministre vous destine pour épouse. Dona Héléna de Toralva est parente de la Duchesse d'Olivarès, & ce sont ces deux Dames qui ont fait proposer ce mariage au Comte de Gelves par le Comte-Duc. N'ai-je pas eu raison de rire, poursuivit-elle ? ne trouvez-vous pas cette aventure plaisante ? En achevant ces paroles, de nouveaux ris lui échapperent encore, & son fils suivant son exemple, se mit à rire aussi de même que Toston. Après quoi le jeune Seigneur & son confident se retirerent transportés de

joie, & ſe rendirent avec empreſſement chez Dona Hélena, où ils trouverent tout le monde en belle humeur, le bruit du mariage prochain de Léonor avec Don Alexis s'y étant déja répandu. Pour dire le reſte en deux mots, le noces ſe firent peu de tems après, & il y eut des grandes réjouiſſances, tant à l'Hôtel de Gelves qu'à celui de Hélena de Toralva.

CHAPITRE XII.

Des choſes qui ſe paſſerent après le mariage de Don Alexis de Gelves. Du voyage de Toſton à Alcaraz, & de ſon retour à Madrid. Don Chérubin eſt flatté des nouvelles qu'il apprend de Don Manuel & de ſa famille.

DOna Hélena, chez qui s'étoit fait ce mariage, aimoit ſa niéce comme une mere aime ſa fille unique, ne voulant point ſe ſéparer d'elle; cette bonne tante céda la moi-

tié de son hôtel aux nouveaux époux. Le premier soin de Don Alexis fut de recompenser Toston d'avoir contribué à son bonheur. Il ne se contenta pas de lui faire présent de trois cents pistoles, il le fit son Intendant : poste moins considérable par ce qu'il valoit alors, que par ce qu'il pourroit valoir un jour. Léonor, de son côté, n'en usa pas moins généreusement avec Blandine, qui plus sensible à l'amitié que sa Maîtresse avoit pour elle qu'à l'intérêt, lui étoit attachée de cœur & d'inclination. Ce qu'il faut admirer dans une soubrette.

Un matin Toston m'étant venu voir, me dit : Seigneur Don Chérubin, je viens prendre congé de vous, & recevoir vos ordres. Je partirai dans deux jours pour Alcaraz, pour contenter l'envie que j'ai de revoir les auteurs de ma naissance. Don Alexis mon Maître, me permet de faire ce voyage, à condition que je serai de retour dans deux mois. Mon enfant, lui dis-je, le desir

qui te presse est louable, & il est juste que tu le satisfasses; mais quand tu auras passé quelques jours avec des personnes si cheres, reviens promptement à Madrid. Tu connois l'inconstance des grands Seigneurs, tu pourrois perdre ta place, qui ne sçauroit manquer de te conduire à une fortune considérable. Oh! ne craignez pas, repliqua-t il, que je m'amuse à me divertir avec mes anciens amis. J'ai déja pris l'esprit de la Cour, je ne pourrois plus vivre en Province. Hé! par quelle voiture, lui dis-je, prétends tu t'en aller? Sur un des meilleurs chevaux de nos écuries, répartit-il, & suivi d'un laquais du Logis, qui aura la livrée de Gelves, & qui sera aussi-bien monté que moi. Un Intendant de grande Maison ne doit pas voyager en gredin. Véritablement deux jours après, Toston partit sur un superbe cheval, suivi d'un laquais revêtu d'une livrée brillante, & chargé des dépêches que je lui remis pour mes Beaux-freres.

Pendant ſon abſence, il arriva des changemens heureux pour la maiſon de Gelves. Don Alexis s'étant attaché à faire aſſiduement ſa cour au Comte-Duc d'Olivarès, eut le bonheur de lui plaire à un point, que ce Miniſtre le fit recevoir Gentilhomme de la Chambre du Roi : ce qui étoit le plus ſincére témoignage d'affection qu'il pût lui donner, Son Excellence étant d'un caractère à ne vouloir mettre auprès de la perſonne du Monarque, que des hommes affidés. Ce ne fut pas tout; Dona Léonor devint en même-tems Dame du Palais de la Reine, par le crédit de Madame Olivarès, qui étoit *Camarera-Mayor* : de ſorte que Toſton à ſon retour trouva ſon Maître & ſa Maîtreſſe à la Cour dans des rangs qu'ils n'y tenoient pas à ſon départ.

L'impatience que ce nouvel Intendant avoit de me rendre compte de ſon voyage, ne lui permit pas d'aller d'abord ſe montrer à ſa femme, ni même à Don Alexis, il

vint chez moi avec un empresse-ment qui marquoit bien qu'il m'ai-moit. Je ne le vis pas sans émotion paroître dans ma chambre ; & ne sçachant ce qu'il venoit m'annoncer, je lui demandai en tremblant si ce qu'il avoit à m'apprendre devoit m'affliger ou me réjouir. Je ne vous apporte que de bonnes nouvelles, me répondit-il ; Don Manuel & D. Grégorio jouissent d'une santé par-faite, aussi-bien que leurs épouses. Ces Dames, qui sont toujours fort aimables, ont encore grossi la fa-mille depuis votre départ d'Alcaraz ; votre sœur avec Francillo, & les deux filles qu'elle avoit, a présen-tement un autre fils qui est en nour-rice ; & sa bonne amie, outre le garçon qu'elle a eu au commence-ment de son mariage, a donné à Don Manuel deux fils en moins de vingt mois. Tous ces enfans, con-tinua-t-il, tant mâles que femelles, se portent à merveilles, & sont tout gentils. Votre fille entr'autres est plus belle que le jour.

Tout cela me fait plaisir, interrompis-je, mon ami; mais dis-moi, je te prie, comment ma sœur & mes beaux-freres ont écouté le récit que tu dois leur avoir fait de mes aventures ? t'ont-ils paru prendre beaucoup de part à ma fortune ? Assurément, répartit Toston ; ils me firent des questions à l'infini, & je n'eus pas peu d'affaire à contenter leur curiosité, chacun m'interrogeant à son tour, & quelque fois tous ensemble. Mais quand je détaillai la rencontre de Monchique, & la maniere dont il nous avoit dit avoir séduit Dona Paula, mes auditeurs commencerent à fondre en larmes, & principalement les Dames, qui voyant votre épouse pleinement justifiée, déplorerent amérement son malheur. Après cela, ils me questionnerent sur Dona Blanca : ils me demanderent de quel caractère elle étoit, & ils eurent lieu de juger par le portrait que je leur en fis, que de tous les bienfaits que vous avez reçûs de Don Juan de Salzedo, sa

fille n'étoit pas le moins considérables

Il ne me reste plus, ajoûta Toston, qu'à vous remettre les dépêches de votre famille; & voulez-vous bien après cela que je vous quitte pour me rendre auprès de mon Maître. Je vais sçavoir si mon absence ne m'a point fait de tort dans son esprit. Non, mon enfant, lui dis-je; tu retrouveras Don Alexis tel que tu l'as laissé. J'ai pris soin pendant ton éloignement de te conserver ses bonnes graces. J'ai encore une bonne nouvelle à t'annoncer; le Roi a honoré ce jeune Seigneur d'une charge de Gentilhomme de sa Chambre: ce qui ne donne pas peu de relief à ton Intendance.

J'appris aussi à Monsieur l'Intendant, que Dona Léonor étoit Dame du Palais de la Reine. Bon, s'écria-t-il plein de joie, voilà ma femme à la Cour: cela va me fixer à Madrid. Je le souhaite, lui dis-je, & que l'envie de revoir ton pays ne te reprenne jamais. Oh, Mon-

ſieur, me répondit-il, c'en eſt fait; je lui ai dit un éternel adieu. Je n'y ai été, comme vous ſçavez, que pour voir mon pere & ma mere. Je les ai trouvés tous les deux morts & enterrés. J'ai répandu ſur leur tombeau les pleurs que je leur devois, & je me ſuis détaché de ma Patrie. En achevant ces paroles, il me remit les dépêches dont il étoit chargé, & me quitta.

CHAPITRE XIII.

De la ſecrete & curieuſe converſation que Don Chérubin eut un jour avec le Comte de Gelves. Rélation de l'entrée que fit le Duc d'Oſſone à Madrid, ce qui l'a perdu.

QUoique le Comte de Gelves, comme il a été dit, eût rapporté des Indes de grandes richeſſes, il avoit affecté par avarice & par politique, de ne pas imiter les Vicerois qui reviennent de leurs Gouverne-

mens. Il ne ſe montroit dans les rues qu'accompagné de peu de monde, & il rendoit ſes viſites, pour ainſi dire, ſans éclat, & dans un équipage trop modeſte pour un Gouverneur du Mexique. A l'égard des préſens qu'il avoit faits, tant au Roi qu'aux Infans Don Ferdinand & Don Carlos, ce n'eſt pas la peine d'en parler, puiſqu'ils ne conſiſtoient qu'en quelques ouvrages de plumes, & autres ſemblables bagatelles. Auſſi le public qui cenſure tout, quelquefois ſans examen, ne louoit-il pas ſon humeur magnifique.

Ce Seigneur n'ignoroit pas ce qu'on penſoit de lui dans le monde, & il me dit un jour : J'aime mieux paſſer pour un avare, que de m'expoſer à me perdre par un faſte qui ne fait qu'exciter l'envie. L'exemple du Duc d'Oſſone, qui vient de mourir dans une priſon, doit bien inſtruire les Vicerois. Ce grand homme vivroit peut-être encore s'il n'eut pas eu l'imprudence de faire ſon entrée dans Madrid avec une pompe plus con-

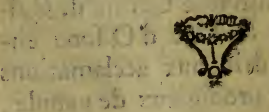
venable à un Souverain qu'à un Gouverneur qu'on rappelloit pour lui demander compte de ſon adminiſtration ; s'il n'eût pas fait de ſi riches préſens à la Cour, & s'il n'eut pas enfin étalé ſes richeſſes aux yeux de ſes ennemis & de ſes envieux. Peut-être n'avez-vous pas entendu parler de cette faſtueuſe entrée. Il faut que je vous en faſſe un détail, moins pour vous en faire admirer la magnificence, que pour vous montrer l'oſtentation de ce Viceroi de Sicile & de Naples.

Quatre Trompettes avec douze Gardes Napolitains, & douze autres Siciliens commençoient la marche. Le Maître d'hôtel à cheval, & vingt-quatre mulets couverts de houſſes brodées d'or, conduits par vingt palfreniers, précédoient trois litieres & trois ſuperbes caroſſes de la Ducheſſe d'Oſſone que ſon Maître d'hôtel & celui de ſon fils ſuivoient avec des chevaux de main que menoient vingt palfreniers. Après quoi, paroiſſoit le Majordome Major du Duc accompagné

compagné de douze Pages à cheval vêtus à l'Eſpagnole, & de douze Hallebardiers habillés à l'Italienne. Don Juan Telles venoit enſuite à la tête de trente Gentilshommes Eſpagnols, Napolitains ou Siciliens, tous richement vêtus à la Hongroiſe, & montés ſur des chevaux de prix. Après cela, le Duc ſous le même habillement paroiſſoit dans un caroſſe de la derniere magnificence avec Dona Iſabella de Sandoval ſa belle-fille, ayant quatre Eſtafiers à chaque portiere, & vingt Hallebardiers, ſuivis de trente carroſes pleins d'amis ou de parens, ſans compter ſix autres de reſerve. Enfin, cette indiſcrete & folle marche étoit fermée par une foule d'Officiers, de Pages & d'Eſclaves Turcs.

Voilà pourſuivit le Comte de Gelves, comme le Duc d'Oſſone entra dans Madrid aux acclamations d'un concours prodigieux de peuple, accouru de toutes parts pour le voir. Vous jugez bien qu'une pareille entrée ne diminua point le nombre

des ennemis secrets qu'il avoit déja, & pour surcroît d'indiscrétion, il exposa pendant quinze jours dans son hôtel, à la curiosité du public, les richesses qu'il avoit apportées d'Italie, se faisant un vain plaisir de les montrer aux Espagnols, comme des dépouilles des Turcs, & de glorieux monumens des victoires qu'il avoit remportées sur ces infidéles. Je n'ai donc pas mal fait, ajouta le Grand Ecuyer de tenir une conduite opposée à la sienne, moi sur-tout qui sors d'un Gouvernement, où tout le monde me soupçonne d'avoir amassé d'immenses trésors. Par mon entrée modeste, j'ai prévenu l'envie que je n'aurois pas manqué d'armer contre moi par un plus grand air d'opulence.



CHAPITRE XIV.

De l'arrivée de Don Manuel à Madrid ; de la joie extrême que ce Cavalier & Don Chérubin eurent de se revoir, après si long-tems, & des arrangemens qu'ils prirent ensemble pour ne se plus quitter.

IL n'y avoit pas huit jours que Toston étoit de retour d'Alcaraz, lorsqu'un matin, comme je travaillois dans mon cabinet, on vint m'y annoncer Don Manuel de Pedrilla. Je me levai dans le moment pour recevoir un homme qui m'étoit si cher. Nous nous tînmes long-tems embrassés tous deux, & nous témoignâmes par des pleurs, plutôt que par des paroles, la joie que nous avions de nous retrouver. Le souvenir de Dona Paula nous attendrit d'abord, & nous ne pûmes refuser des larmes à la mémoire de cette adultére innocente, malgré les chagrins qu'il nous avoit causés.

à l'un & à l'autre; mais nous repaſſâmes bientôt de la douleur à la joie, en nous entretenant de notre famille. Nous avons d'aimables enfans, me dit Don Manuel, ſi Toſton vous en a fait un portrait fidéle, il doit vous avoir aſſuré que Dona Thereſa votre fille, eſt toute mignonne, & que Don Ignacio mon fils, eſt un joli garçon. Pour votre neveu Francillo, qui s'appelle à préſent Don Franciſco de Clevillente, ce n'eſt plus un enfant, c'eſt un Cavalier de belle taille, & fort en état de ſervir le Roi.

Après avoir parlé des enfans, continua Don Manuel, parlons des meres. Iſmenie & Dona Franciſca ſont toujours deux jolies femmes. Je ſuis plus que jamais épris de l'une, & Don Gregorio a pour l'autre un attachement dont la vivacité ſemble augmenter de jour en jour. Vous me raviſſez, interrompis-je, mon ami, en m'apprenant que vous vivez tous quatre dans la plus parfaite union: que ne puis-je aller parta-

ger avec vous les douceurs de votre ſociété ! He ! qui vous en empêche, me dit Pedrilla ; n'êtes-vous pas maître de vos actions ? Non, lui répondis-je, le Comte de Gelves ne veut pas que mon beau-pere le quitte ; & mon beau-pere enchaîné à ſes volontés, a la complaiſance de lui ſacrifier l'envie qu'il auroit de ſe repoſer après ſes longs travaux. De mon côté, la réconnoiſſance & l'amitié me lient ſi fortement à Salzedo, que je me fais un devoir de ne le pas abandonner. Je vous reconnois à ces ſentimens, reprit D. Manuel. Ainſi donc nos Dames & moi, nous nous ſommes envain flattés de vous poſſéder avec votre épouſe. Je ne demanderois pas mieux, lui répartis-je, que de paſſer avec elles & avec vous le reſte de mes jours ; mais voyez quel obſtacle s'y oppoſe. Hé bien, dit Don Manuel, après avoir rêvé quelques momens, puiſque je ne puis vous arracher de Madrid, il faut que j'engage nos Dames à s'y venir établir : c'eſt ce que

je veux leur propofer, & je crois qu'elles accepteront volontiers la propofition.

J'applaudis à cette idée, dis-je à Don Manuel; puiffiez-vous leur faire goûter ce projet. Si vous êtes affez éloquent pour cela, je me charge d'acheter un grand hôtel pour loger toute notre famille : je fuis en état de faire une pareille acquifition, & même toute la dépenfe du ménage. Retournez donc au plutôt à la ville d'Alcaraz; determinez, s'il fe peut, les Dames à venir demeurer à Madrid, & nous les amenez. Nous menerons dans notre hôtel une vie délicieufe. On y verra régner la joie, & l'on y trouvera la bonne compagnie.

Don Manuel impatient de voir arriver un tems fi heureux, fe hâta de reprendre le chemin de fon pays; mais avant fon départ, je le préfentai à Salzedo, qui le reçut d'une maniere qui le charma. Il ne fut pas moins content des politeffes que lui fit mon époufe, qui le regardant

comme mon meilleur ami, crut ne pouvoir lui faire aſſez de civilités. Auſſi me dit-il en partant: En vérité, Don Cherubin, j'admire votre bonheur. Vous êtes entré dans une famille bien aimable. Vous avez une femme digne de toute votre tendreſſe, & un beau-pere qui merite toutes les attentions que vous avez pour lui. Je vais faire de ces deux perſonnes de ſi beaux portraits à Clevillente & à nos Dames, que cela ne contribuera pas peu à me faire réuſſir dans mon deſſein.

CHAPITRE XV.

Par quel évenement le projet de Don Manuel & de Don Cherubin ne fut point exécuté. Don Juan de Salzedo eſt fait Corrégidor de la ville d'Alcaraz.

J'Eſperois, ou plutôt je ne doutois nullement que Pedrilla ne vint à bout de perſuader les Dames, & déja je cherchois un bel hôtel

qui fut à vendre ; mais c'étoit m'embarraſſer d'un ſoin inutile, comme vous allez l'entendre. Un jour que le Comte de Gelves avoit été voir le premier Miniſtre, il s'enferma dans ſon cabinet avec Salzedo, auquel adreſſant la parole : Don Juan, lui dit-il, vous allez être ſurpris de ce que j'ai à vous dire. Je reviens de chez le Comte-Duc avec qui j'ai eu un entretien qui a roulé ſur vous : Comte, m'a-t-il dit, vous avez auprès de vous un homme qui ne m'eſt point agréable ; c'eſt Don Juan de Salzedo. Il a été Secrétaire du Duc de Lerme, & enſuite du Duc d'Uzede ; en un mot, c'eſt une créature de la maiſon de Sandoval. Je crois que c'eſt vous en dire aſſez pour vous obliger à vous en défaire. Mais, comme je ſçais qu'il vous eſt cher, & qu'il merite d'être recompenſé des ſervices qu'il a rendus à l'Etat, le Roi le fait Corregidor de la ville d'Alcaraz dans la Caſtille nouvelle.

Vous connoiſſez ce Miniſtre, con-

tinua le Grand Ecuyer. Vous sçavez que c'est un esprit plein de caprices, & qui veut absolument tout ce qu'il veut. Si ne consultant que mon amitié pour vous, je refusois de le satisfaire, il faudroit me résoudre à me brouiller avec lui pour jamais. Ce qui pourroit avoir de fâcheuses suites pour moi; car il est dangereux d'avoir pour ennemi un Ministre qui gouverne la Monarchie & le Monarque.

Je suis fâché de vous perdre, ajouta-t-il, mais il faut que nous nous séparions. Vous le voyez bien, c'est une nécessité. Seigneur, lui dit Salzedo, je n'ai rien à répondre à cela. Il n'est pas juste que vous vous brouilliez pour si peu de chose avec un homme qui peut tout. A l'égard de la charge dont on veut m'honorer, je puis m'en passer, de même que de tout autre poste, étant, grace à vos bontés, dans une situation qui ne me laisse rien à desirer. Néanmoins j'ai des raisons pour ne la pas refuser. Alcaraz est une ville fort con-

nue de mon gendre. Il y a ſa famille & des amis qui mettront tout en uſage pour m'en rendre le ſéjour agréable. Puiſqu'il faut que je m'éloigne de Madrid & de Votre Excellence, c'eſt une conſolation pour moi qu'on m'envoie dans l'endroit d'Eſpagne que je choiſirois pour ma retraite. Cela me fait plaiſir, reprit le Comte ; ſi j'ai le chagrin de ne vous plus voir, du moins j'aurai la ſatisfaction de vous croire heureux.

Après cet entretien, Don Juan vint me trouver : Il y a bien des nouvelles, me dit-il. En même-tems il me raconta ce que le Grand-Ecuyer venoit de lui dire. Enſuite il me demanda ce que j'en penſois. Il me paroît, lui répondis-je, que le Comte craint fort de perdre les bonnes graces du premier Miniſtre, & qu'il ſeroit homme à ſacrifier tout à ſa crainte. Au reſte nous devons nous éjouir de cet évenement. Il y a longems que la ſeule complaiſance nous attache à ce Seigneur : & puiſqu'il nous donne lui-même une oc-

cafion de le quitter avec honneur, faififfons-la brufquement. Partons pour Alcaraz le plutôt qu'il nous fera poffible. Allons joindre Don Gregorio & Don Manuel mes beaux-freres. Ils feront ravis, ainfi que leurs époufes, de voir groffir leur fociété par trois fujets qui ne la rendront pas plus ennuyeufe. Je vais, fi vous le trouvez bon, envoyer dès aujourd'hui un exprès à Don Manuel, pour l'avertir qu'ayant été gratifié par le Roi de la charge de Corregidor d'Alcaraz, vous vous difpofez à partir pour en aller prendre poffeffion. Il fera charmé de cet avis; car je fuis affuré qu'il aimera mieux fe préparer à nous recevoir dans cette ville qu'à venir demeurer à Madrid.

Mon beau-pere ne m'eut pas plutôt témoigné qu'il étoit prêt à me fuivre, que je dépêchai un courier à Pedrilla pour l'informer de notre deffein; & dans la lettre que je lui écrivis, je lui marquai que nous pafferions par Cuença.

CHAPITRE XVI. & dernier.

Don Juan de Salzedo part de Madrid avec sa fille & Don Chérubin. De leur arrivée à Alcaraz, de la réception qu'on leur fit Fin de l'histoire du Bachelier de Salamanque.

DOn Juan de Salzedo, après avoir été remercier le premier Ministre, & prêter entre les mains du Roi serment pour sa charge de Corregidor, ordonna les apprêts de son départ, qui furent faits en peu de tems. Notre sortie de Madrid ne fut pas si fastueuse que l'entrée du Duc d'Ossone, mais elle ne laissoit pas d'avoir un petit air d'opulence qui nous faisoit honneur. Trois litieres, dont l'une étoit remplie de Monsieur le Corregidor, *plena ipso*, l'autre de mon épouse & de moi, & la troisieme, de deux femmes-de-chambre : suivoient douze mulets chargés de notre bagage, & parés de bruyantes sonnettes. Ajou-

tez à cela cinq ou ſix domeſtiques montés ſur de très-beaux chevaux dont le Grand-Ecuyer nous avoit fait préſent. En vérité, notre équipage reſſembloit un peu à celui d'un Viceroi qui va prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement.

Nous nous rendîmes à petites journées à Cuença, où nous trouvâmes Don Manuel qui nous attendoit depuis deux jours. Après mille embraſſades de part & d'autre, ce Cavalier nous apprit qu'auſſi-tôt ma lettre reçue il étoit parti pour venir au-devant de nous juſqu'à Cuença, d'où il ſe propoſoit de nous conduire au village de Bonillo dans une ferme à lui appartenante, & dans laquelle il avoit laiſſé ſon épouſe avec ma ſœur, & Don Gregorio. Pour arriver plutôt à cette ferme, nous nous hâtâmes de continuer notre chemin, & nous y trouvâmes effectivement Clevillente & ces deux Dames qui n'avoient pas moins d'impatience de me revoir que j'en avois de les embraſſer. C'eſt là que

les accolades & les complimens furent prodigués : Seigneur Don Juan, dit ma sœur à Salzedo, quelle joie pour moi de voir un Cavalier à qui mon frere a tant d'obligation ! Mais de tous les biens que vous lui avez faits, celui dont je vous tiens le plus de compte, c'est d'avoir lié sa destinée à celle de cette aimable enfant. A ces mots elle jetta ses bras au cou de Blanche qu'elle avoit déja plus d'une fois embrassée. Ismenie fit aussi bien des caresses à mon épouse, qui pour ne pas demeurer en reste avec ces deux Dames, leur rendit baiser pour baiser.

D'une autre part, Don Gregorio, Don Manuel, Salzedo & moi, nous fimes à peu-près la même scéne. Nous n'eumes tous quatre pendant une heure qu'un entretien confus & entremêlé d'embrassemens.

Après cela, nous reprîmes notre gravité, & le nouveau Corrégidor eut tout lieu d'être satisfait des discours obligeans qui lui furent adressés tant par les Dames que par les Ca-

valiers. Aussi me dit-il plus d'une fois en particulier, qu'il étoit charmé de mes beaux-freres, & encore plus de leurs femmes, qui leur paroissoient, disoit-il, avoir des manieres de Princesses. Je ris en moi-même de sa pensée, ou pour mieux dire de celle qui me vint là-dessus; car je songeai dans le moment aux sources où elles avoient puisé leurs grands airs. Nous nous reposâmes quelques jours dans la ferme, où par la prévoyance de Don Manuel rien ne nous manqua, & nous nous rendîmes enfin à la ville d'Alcaraz, qui n'en est éloignée que de cinq à six lieues.

Notre équipage jetta d'abord de la poudre aux yeux des Bourgeois d'Alcaraz. Ce n'est point là, disoit l'un, notre pauvre défunt Corrégidor, Don Martin Chinchilla, qui n'avoit pour tout équipage que deux vieilles mules dans son écurie. Non, ma foi, disoit l'autre; ce n'est pas un Corrégidor ordinaire, c'est un Viceroi qu'on nous envoye. Le peu-

ple qui s'étoit mis ſous les armes pour recevoir plus honorablement ſon nouveau Magiſtrat, fit une triple décharge de mouſqueterie. Nous allâmes deſcendre à l'hôtel de Pedrilla, où nous ne fûmes pas ſitôt entrés, que tous les Supérieurs des Ordres Religieux vinrent haranguer en latin mon beau pere, qui, pour leur faire voir à qui ils s'adreſſoient, leur fit à chacun une reponſe dans la même langue. Ce qui donna aux auditeurs une haute opinion de lui. Après les Moines, la Nobleſſe lui fit ſon compliment, & il y répondit en homme de Cour.

Pour dire le reſte en peu de mots, il prit poſſeſſion de ſa charge, & bientôt par ſa prudence, ſes ſoins vigilans, ſon intégrité, ſon déſintéreſſement, par ſes jugemens équitables, & par l'étendue de ſes lumieres, il fit connoître aux habitans d'Alcaraz qu'ils avoient pour Corrégidor un homme capable de gouverner un Etat. Comme il joignoit au mérite d'un Juge toutes les quali-

tés d'un galant homme, il gagna ſans peine l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

C'eſt avec un ſemblable beau-pere que j'ai le bonheur de vivre actuellement, tantôt à Alcaraz chez Don Manuel, tantôt au château d'Elche, qui n'eſt qu'à trois petites lieues de la ville, & duquel nous avons fait acquiſition des deniers des Mexiquains; ou bien au château de Don Gregorio de Clevillente, dont l'épouſe s'accorde à merveille avec la mienne, quoiqu'elles ſoient toutes deux belles-ſœurs.

Fin de la ſixieme Partie, & du dernier Volume.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS

En ce troisieme Volume.

CINQUIEME PARTIE.

VI. & DERNIERE PARTIE.

FIN.

CATALOGUE des Livres de Fonds qui se trouvent chez LAURENT PRAULT, Libraire à la Source des Sciences, au coin de la Rue Gît-le-Cœur.

* ABRÉGÉ de l'Hist. Ecclésiastique 13 *vol. in*-4°.
Abrégé de l'Hist. Romaine, par M. Tailhié, 4 *vol. in*-12
Abrégé de l'Hist. des Insectes, *in*-12 avec huit planches, 1764.
*Acajou, *in*-4°. *figures*
*Le même *in*-12, augmenté de l'Infante Jeanne.
Almanach des Postes, *in*-12.
Amusemens des eaux de Spa, 4 *vol. in*-12.
Arithmétique de le Gendre, *in*-12.
Architecture Hydraulique, 4 *vol. in*-4. gr. papier.
Avis au Peuple sur sa Santé, nouvelle édition très-augmentée, 2 *vol. in*-12.
Aventures de Don Quichote, représentée en 31 Figures, par Coipel, *in*-4.
Les mêmes, 14 vol. *in* 12.
*Le Bachelier de Salamanque, par M. le Sage, nouvelle édition revue, corrigée & augmentée.
Bibliothéque de Campagne, 25 *vol.* édition de Genêve.
*Les Caractères de Théophraste & de la Bruyere, avec des notes de M. Coste, *in*-4o. *grand papier avec figures.*
*Les mêmes papier d'Hollande tiré à petit nombre.

* Les mêmes Caractères de Théophraste 2 *vol.* *in*-12. *sous presse avec figures.*
* Les mêmes, 2 *vol. petit in*-12.
* Cartouche ou le vice puni, Poëme par Grandval, *in*-8°. *figures.*
* Campagne de Montcalm, par l'Auteur de Clarice, 2. *vol in*-12.
* Les Confessions du Comte de *** par l'Auteur des Considérations, sur les mœurs, 2 *vol. in*-12.
* Le Cri de l'Humanité, ou les moyens faciles de rappeller à la vie les personnes noyées, *in*-8°.

Calmet (le R. P. Dom Augustin) sur la Bible, avec des Dissertations, &c. 25 *vol. in*-4°. avec figures.

Conférences du Diocèse d'Angers, sur les Commmandemens de Dieu, sur les Sacremens, sur les matieres Béneficiales, sur les irrégularités, &c. nouvelle edition plus exacte que les précédentes, 21 tom. *in*-12. relié en 14 *vol.*

Cours de Belles Lettres, ou Principes de Littérature, 5 *vol. in*-12.

Cours d'Hist. Sacrée & Profane, dédié aux jeunes personnes, 2 *vol. in*-12. 1765.

Comptes faits (les), *in*-12.

Les mêmes, *in*-18.

Coutume de Paris, par Ferriere, 2 vol. *in*-12.

Cours de Mathématique de M. le Camus, 4 vol. *in*-8.

Considération sur les mœurs par M. Duclos, *in*-12.

Dictionnaire d'Ortographe, *im*-8.

Dictionnaire de Droit & de Pratique, par Ferriere, 2 *vol. in*-4.

Dictionnaire Italien, par Antonini, derniere édition, Lyon, 2 *vol. in*-4.

Dictionnaire Italien de Véneroni, 2 *vol. in*-4°.

Dictionnaire portatif, comprenant la Géographie, l'Histoire, les Sciences & les Arts, 8 *vol. in*-8.

Dictionnaire Anglois, par Boyer, 2 vol. in-4°.

Dictionnaire François & Latin, par le P. le Brun, in-4°.

Dictionnaire Mithologique-Hermétique, in-8.

Dictionnaire du Droit Canonique, 2 vol. in-4. 1762.

Dictionnaire Historique de Moreri, 10 vol. in-folio.

Dictionnaire de l'Académie Françoise, considérablement augmenté, 3 vol. in-folio. 1762.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut avoir une connoissance suffisante de toutes Maladies, des différens signes qui les caractérisent, & les moyens les plus efficaces pour s'en guérir, &c. in-8. 2 vol. troisiéme édition. 1761.

Dictionnaire raisonné & universel de tous les Animaux, 4 vol. in-4.

Dictionnaire Philosophique, avec des augmentations considérables, in-8. petit papier.

Dictionnaire portatif des Prédicateurs, in-8.

Dictionnaire Théologique, in-8. petit format.

Dictionnaire des Epithétes françoises, 1 vol. in-12.

Dictionnaire des Théâtres, 7 vol. in-12.

Dictionnaire du Citoyen, ou abrégé Théorique & Pratique du Commerce, 2 vol. in-8.

Dictionnaire Grammatical, in-8.

Dictionnaire des Proverbes, in-8.

Dictionnaire d'Hist. Naturelle, 5. vol. in-8. 1764, beau papier.

Idem papier ordinaire.

Dictionnaire des Rimes, in-8.

Dictionnaire Historique portatif, contenant l'Histoire des grands Hommes & des Personnes illustres, &c. par M. l'Abbé l'Advocat. 2 vol. in-8.

Dictionnaire Géographique portatif des quatre Parties du Monde, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, par M. l'Abbé Vogien, *in*-8.
Dictionnaire de l'Emery, *in*-4.
Dictionnaire universel de Médecine, de Chymie, de Botanique, de Chirurgie, d'Anatomie & de Pharmacie, &c. traduit de l'Anglois de M. James, *fol. 6 vol.*
Dictionnaire de Cuisine, 2 *vol. in*-8.
* Dangers des Liaisons, 6 parties.
Description de la France, par Piganiol de la Force, *in*-12 15 *vol.*
Description de Paris, par Germain Brice, 4 *vol. in*-12. *figures.*
Description de Versailles, 2 vol. *in*-12.
Délices du Brabant, 4 *vol. in*-8. *figures.*
Droit Naturel, par Burelamaqui, *in*-4.
Droits de la Paix & de la Guerre, par Grotius, nouvelle trad. 2 *vol. in*-4. Basle, 1746.
Devoir de l'Homme & du Citoyen, par Barbeirac, 2 *vol. in*-12.
Du Hamel, Elémens d'Agriculture, 1762. 2 *vol. in*-12. *figures.*
Du même, Traité des Arbres & Arbrisseaux, qui peuvent se cultiver en pleine terre en France, 2 *vol. in*-4. avec un très-grand nombre de figures.
Diable Boiteux, par le Sage, 3 *vol. in*-12.
De la maniere d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres par rapport à l'Esprit & au cœur, 4 *vol. in*-12.
Essais de Montaigne, *in*-12. 10 *vol.* petit format.
Essais sur les Connoissances Humaines, par M. l'Abbé Condilhac, 2 *vol. in*-12.
Les Erreurs de Voltaire, 2 *vol. in*-12.
Entendement Humain de Loke, *in*-4.
Le même, 4 vol. *in*-12.
Essais sur l'homme de Pope, *in*-12.
Les mêmes, en Anglois & en François, *in*-4. *figures.*

Etudes convenables aux jeunes Demoiselles, *in*-12.
Elémens de Géométrie, par M. Clairaut, *in*-8.
Eloge de la Folie, avec Figures, 1 *vol. in*-12.
Ecole de Cavalerie de la Gueriniere, 2 *vol. in*-8.
Elémens de Chymie, traduit du Latin d'Herman Boërhaave, *in*-12. 6 vol. 1744.
Elites de Poësies fugitives, *in*-12. 3 vol.
Fables de la Fontaine, 2 vol. *in*-12. *petit format.*
Idem. 2 vol. avec Fig. gr. pap.
Idem. 2 vol. sans fig.
* Faulilanne ou l'Infante Jeanne, *in*-12. *fig.*
La même, 2 vol. *in*-12.
Grammaire Françoise de Port Royal, par Duclos, *in*-12.
La même de Vailly, *in*-12.
La même de Restault, *in*-12.
La même par Buffier, *in*-12.
Grammaire Allemande de Gotsched, *in*-12.
* Grammaire Italienne d'Antonini, *in*-12.
* les Graces, *in*-8. *fig. sous presse.*
Histoire universelle, par M. de Voltaire, 10 vol. *in*-12.
Histoire du Czar, par le même, 2 vol. *in*-12. broché.
Histoire de France à l'usage des jeunes personnes, 1 vol. *in*-12.
Histoire de France de Velly, 18 vol. *in*-12.
La même abrégée par M. le P. Hainault, *in*-4.
La même, 2 vol. *in*-8.
La même du Pere Daniel, 17 vol. *in*-4.
Histoire générale des Voyages, *in*-4. 17 vol.
La même Hist. générale des Voyages, 64 vol. *in*-12.
Histoire des Plantes, par Bauhin, Lyon, 1762, 2 vol. *in*-12. Fig.
Histoire du Théâtre François, 15 vol. *in*-12.
* Histoire de Cleveland, 8 vol. *in*-12.
Histoire de Zobieski, *in*-12. 2 vol.

Hiſtoire de Gilblas de Santillanne, par le Sage, *in*-12. 5 vol.
Hiſtoire Romaine, par M. Crevier, *in*-12.
La même, traduite de l'Anglois de Laurent Eſchard, *in*-12. 16 vol.
Hiſtoire de Malthe, 4 vol. *in*-4. *fig.*
La même, 7 vol. *in*-12.
Hiſtoire Univerſelle par une Société de Gens de Lettres, *in*-4. 20 vol.
La même, par Boſſuet, *in*-12. 2 vol.
* Hiſtoire de Tom-Jones, ou l'Enfant Trouvé, traduit de l'Anglois par M. de la Place, *in*-12. 4 volumes, nouvelle édition.
l'Humanité ou le Tableau de l'Indigence, Drame, nouvelle édition, par D. *in*-8. *figures.*
Introduction à la Pratique, par Ferrieres, 2 v. *in*-12.
l'Illiade d'Homere, traduction nouvelle avec des réflexions ſur Homere, par M. Bitaubé, *in*-8. *figures.* 2 vol.
Lettres de Madame de Sevigné, 8 v. *in*-12. grand papier.
Idem 8 vol. petit papier.
Lettres Galantes de Madame Deſnoyers, *in*-12. 8 vol.
* Lettres de Crébillon, 2 vol. *in*-12.
Lettres Juives, par le Marquis Dargens, 8 v. *in*-12. petit papier.
Lettres Cabaliſtiques, du même, 7 vol.
Lettres Chinoiſes, 6 vol. du même.
Lettres de Pline le jeune, *in*-12. 2 vol.
Lettres de Rouſſeau, fils, *in*-12. 5 vol.
Lettres Perſannes, 1 vol. *in*-12.
L'Eſprit des Loix, 4 vol. *in*-12.
Loix Eccléſiaſtiques, *in-fol.* nouvelle édit. augmentée.
Loix Civiles, *in-fol.* nouv. Edit.
* Loix Praticiennes, 3 vol. *in*-4. par ſouſcript.
Loix des Bâtimens, *in*-8.
Mémoires de Cécile, écrits par elle-même, traduits de l'Anglois par M. de la Place, 4 vol. *in*-12.

Mémoires de Maximilien de Bethune, Duc de Sully, nouvelle édition, 8 vol. *in*-12.
Mémoires de l'Académie des Sciences, 88 volumes in-4.
Mémoires complets de l'Académie des Inscriptions, 28 vol. *in*-4.
* Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts, par M. Guettard, *in*-4. *fig.*
Mémoire du Chevalier de Ravannes, 3 vol.
Maison Rustique, 2 vol. *in*-4.
Mémoires de Mademoiselle de Marsanges, 4 *parties* brochées.
* Mémoires d'Azema, 2 parties.
* Mémoires de deux jeunes personnes, 4 par.
Mémoires d'une jeune Dame, 3. vol.
Mémoire d'un Homme de Qualité, par l'Abbé Prevost, 6 vol. *in*-12. *petit format.*
Item avec Manon Lescaut, 8 vol.
* Les Mémoires Turcs, 3. vol. *in*-12.
Mille & un Jour 5 vol. *in*-12.
Mille & un Quart-d'heure, 2. vol. *in*-12.
Mille & une Soirée, Conte Mogol, 3 v. *in*-12.
Mille & une Nuit, Conte Arabe, 6 vol. *in*-12.
Métamorphoses d'Ovide, par l'Abbé Bannier, 2 vol. *in*-4. fig.
Les mêmes, 3 vol. *in*-12.
Magazin des Enfans & des Adolescentes, 8 part. en 4 vol.
Méthode Italienne de Bertera, 1 vol. *in*-12.
Mêlanges de Philosophie, d'Histoire & de Littérature, par M. d'Alembert, 4 vol. *in*-12.
Manuel Lexique ou Dictionnaire portatif des mots François, dont la signification n'est pas familiere à tout le monde, par M. l'Abbé Prevost, 2 vol. *in*-8.
Nouveau (*le*) Praticien François de Lange, *in*-4. 2 vol.
Œuvres complettes de M. de Montesquieu, 3 vol. *in*-4.
Les mêmes, 6 vol. *in*-12.
* Œuvres de Destouches, *in*-12. 10 vol. petit papier.

* Les mêmes, 7 vol. grand papier.
Les mêmes *in*-4. 3 vol.
Œuvres de Moliere, 8. vol. *in*-12. petit papier.
Œuvres de Pierre & de Thomas Corneille, 19 vol. *in*-12. petit papier.
Œuvres de Dancourt, 12 vol. *in*-12.
Œuvres de Regnard, *in*-12. 4 vol. nouv. Edit.
* Œuvres de Racine, 3 vol. grand *in*-12. belle édition, fig.
Œuvres de Deshoulieres, 2 vol. *in*-12.
Œuvres de Théâtre de Racine, 3 vol. petit papier.
Œuvres de Chaulieu, 2 vol. *in*-12.
Œuvres de Pope, avec figures, 7 vol. *in*-12.
Œuvres de Pavillon, *in*-12. 2 vol.
Œuvres d'Hamilton, 6 vol. in-12.
Œuvres de Crébillon, 2 vol. *in*-4. Edition du Louvre.
Les mêmes, 3 vol. petit *in*-12.
Œuvres de Cochin, *in*-4. 6 vol.
* Œuvres de la Chaussée, petit *in*-12. 5 vol.
Œuvres de Madame la Marquise de Lambert, *in*-12. 2 vol. petit format.
Œuvres de Scaron, 15 vol. *in*-12.
Œuvres de M. de B.
Œuvres de Fenelon, 4 vol.
Œuvres de Segrais, *in*-12, 2 vol. petit papier.
Œuvres de M. Thomas, *in*-8.
Œuvres de Piron, 3 vol. *in*-12. *fig.*
Œuvres de Gresset, 2 vol. *in*-12.
Œuvres de M. de B. *in*-12.
Œuvres de Boissi, 9 vol. *in*-8.
Œuvres de Marivaux, 12 vol.
Du même le Spectateur François, 2 vol. *in*-12.
Ordonnances des Gabelles, *in*-8. 2 vol. 1764.
Poëme sur la Grace, petit *in*-12.
* Poësies sacrées tirées des Livres saints, par M. le Franc de Pompignan, *in*-4. grand papier avec figures.
* Pamela, ou la vertu récompensée, par M. l'Abbé Prévôt, 4 vol. *in*-12.

Paradis perdu de Milton, 4 vol. *in*-12.
Payſanne Parvenue (*la*) 4 vol. *in*-12. bro.
Pharmacopée de Lemery, 2 vol. *in*-4.
* Paradoxes Métaphyſiques, ou Traduction libre de la liberté de l'Homme de Colins.
* Prononciation de la Langue Angloiſe, par Flintt, *in*-12.
Révolutions Romaines, par M. de Vertot, 3 vol. *in*-12.
Révolutions de Suéde, 2 vol. *in*-12.
Révolutions de Portugal, 1 vol. *in*-12.
Révolutions d'Eſpagne, 4 vol. *in*-12.
Révolutions d'Angleterre, 4 vol. *in*-12.
Révolutions d'Hongrie, 5 vol. *in*-12.
Recherche de la vérité, *in*-12. 4 vol.
* Romans & Contes de M. D *** 5 parties.
Recherches ſur les Finances, par Forbonnais, 2 vol. *in*-4. Geneve.
* Rêveries du Maréchal de Saxe, *in*-4. 2 vol. avec figures enluminées.
* Les mêmes avec fig. non enluminées.
Romans de Voltaire, 3 vol. *in*-12.
Récréations (les) Mathématiques & Phyſiques, contenant pluſieurs Problêmes curieux d'Arithmétique, de Géometrie, de Méchanique & d'Optique, &c. 4 vol. *in*-8. avec quantité de figures.
Siécle de Louis XIV, par M. de Voltaire, gr. *in*-12. 4 vol.
Science (*la*) parfaite des Notaires, 2 v. *in*-12.
Théâtre de le Grand, 4 vol.
Théâtre de Quinault, 4 vol.
Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy, 6 vol. *in*-12.
Théâtre des Grecs du Pere Brumoy, 3 v. *in*-4. en Anglois.
* Théatre de Sainte-Foix, *in*-12 4. vol.
Théâtre complet de M. de Voltaire, 5 vol. pet. papier.
Traité de la Communauté, par le Brun, *in-fol.*
Du même Traité des Succeſſions, *in-fol.*
Traité des Gains Nuptiaux *in*-4.
Traité des Alimens, par Lemery, 2 vol. *in*-12.

Traité du vrai Mérite, 2 vol. *in*-12.
Traité sur la Peinture, par Richardson, 3 vol. *in*-12.
Traité de l'Abus, par Fevret, *in-fol.* 2 vol.
Traité de la Police, par M. de la Marre, Commissaire au Châtelet de Paris, *in-fol.* 4 vol.
* Les Tropes de Dumarsais, *in*-8.
* Traité & Tarif général du Toisé des Bois de Charpente, nouvelle édition, *in*-8. fig.
Traité de Semis & Plantations ou méthode pour multiplier & élever les arbres, les plantes en massif & en avenues, pour former des Bois & des Forêts, *in*-4. avec un grand nombre de planches en taille-douce.
Traité de l'exploitation des Bois, 2 vol. *in*-4.
Vie de la Reine Elisabeth, 2 vol. *in*-12.
Vie du Pape Sixte-Quint, *in*-12, 2 vol. figures.
Vie de Marianne, 4 vol. *in*-12. brochés.
Voyages de Gullivert, 2 v. *in*-12. nouv. édit.
* Voyage de Petersbourg. 3 vol. *in*-12. fig.

De l'Abbé PREVOST.

* Pamela ou la Vertu récompensée, 4 vol.
* Cleveland, 6 vol. *in*-12.
Le Doyen de Quillerine, 6 vol.
* Clarisse, 12 vol.
* Le Chevalier Grandisson, 8 vol.
* Mémoire de Montcalme, 2 vol.
Mémoires d'un Homme de qualité, 6 vol.
* Histoire de Manon l'Escaut, 2 vol.
Manuel Lexique, 2 vol. *in*-8.
Histoire générale des Voyages, 17 vol. *in*-4.
la même, *in*-12. 64 vol.

De M. DE LA PLACE.

* Tomes Jones, ou l'Enfant trouvé, 4 vol. *in*-12.
L'Orpheline Angloise, 4 vol.
Mémoires de Cécile, 4 vol. *in*-12.

De M. DE MIRABAULT.

La Jerusalem délivrée, 2 vol. *in*-12.
Roland le furieux, 4 vol. *in*-12.
L'Ami des Hommes, 8 vol. *in*-12.
* Examen de Poësies sacrées de M. le Franc de Pompignan, *in*-4.

Romans de M. LE SAGE.

Le Diable Boiteux, 3 vol. *in*-12.
Gilblas, 5 vol.
* Le Bachelier de Salamanque, 3 vol. *in*-12.
Gusman d'Alfarache, 2 vol. *in*-12.
Roland l'Amoureux, 2 vol. *in*-12.
Les Mille & un Jour, 5 vol. *in*-12.

De M. MARIVAUX.

La Vie de Marianne, 4 vol. *in*-12.
Le Paysan parvenu, 3 vol. *in*-12.
Les Effets surprenants de la simpatie, ou les Aventures de M. D ***, 5 vol. *in*-12.
Le Spectateurs François, 2 vol. *in*-12.
* Faulilanne, ou l'Infante Jeanne, *in*-12 *fig.*

De Mademoiselle RICOBONI.

Amélie, 3 parties.
Miss Jenny, 4 parties.
Lettres de Madame de Sancere, 2 parties.
Lettres de Fanni Butler, *in*-12.
Lettres de Miladi Catesbi, *in*-12.
Histoire du Marquis de Cressy, *in*-12.
Recueil de piéces détachées, *in*-12.